Les Temps Modernes

12e année REVUE MENSUELLE n° 136

DIRECTEUR : JEAN-PAUL SARTRE

Juin 1957





daction, administration : 30, rue de l'Université, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle

paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur :
JEAN-PAUL SARTRE

Secrétaire général
MARCEL PÉJU

★

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés

La Revue n'accepte les manuscrits ni des condamnés à mort pour fait de collaboration ni des indignes nationaux]

La rédaction reçoit le jeudi après-midi sur rendez-vous

★

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, rue de l'Université, Paris-7e - Tél. BABylone 17-90

★

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

France : 200 fr.

★

TARIF D'ABONNEMENT

	SIX MOIS	UN AN
	—	—
France et Union Française.............	1.100 fr.	2.100 fr.
Étranger............................	1.300 fr.	2.500 fr.
Étranger : envoi recommandé........	1.450 fr.	2.800 fr.

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire, mandat-carte, mandat-poste, chèque postal (compte Paris 6999-04)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 20 fr.

Les Temps Modernes

L'ALEPH

O God, I could be bounded in a nutshell and count myself a King of infinite space.

Hamlet, II, 2.

But they will teach us that Eternity is the Standing still of the Present Time, a Nunc-stans *(as the Schools call it); which neither they, nor nay else understand, no more than they would a* Hic-stans *for an infinite greatness of Place.*

Leviathan, IV, 46.

Dans l'incandescente matinée de février où Beatriz Viterbo mourut, après une agonie impérieuse qui, pas un seul instant, ne s'abaissa ni au sentimentalisme ni à la peur, je remarquai qu'on avait renouvelé dans les panneaux de fer de la Place Constitución je ne sais quelle annonce de cigarettes blondes; j'en souffris, car je compris que le vaste et incessant univers s'éloignait déjà d'elle, et que ce changement était le premier d'une série infinie. L'univers changera, mais non pas moi, pensai-je avec une vanité mélancolique; parfois, je le sais, ma vaine dévotion l'avait exaspérée; morte, je pouvais me consacrer à sa mémoire, sans espoir mais aussi sans humiliation. Je réfléchis que le 30 avril était le jour de son anniversaire; rendre visite ce jour-là à la maison de la rue Garay pour saluer son père et Carlos Argentino Daneri, son cousin germain, était un acte courtois, irréprochable, peut-être inévitable. J'attendrais de nouveau dans le crépuscule du petit salon surchargé, j'étudierais de nouveau les particularités de ses nombreux portraits. Beatriz Viterbo de profil, en couleur; Beatriz, avec un masque, au carnaval de 1921; la première communion de

Beatriz; Beatriz, le jour de son mariage avec Roberto Alessandri; Beatriz, peu après son divorce, à un déjeuner du Club hippique; Beatriz à Quilmes, avec Delia San Marco Porcel et Carlos Argentino; Beatriz avec le pékinois dont Villegas Haedo lui avait fait cadeau; Beatriz, de face et de trois quarts, souriant, la main au menton... Je ne serais pas obligé, comme d'autres fois, de justifier ma présence par de modestes cadeaux de livres : livres dont j'appris, finalement, à couper les pages afin de ne pas constater, plusieurs mois après, qu'elles étaient intactes.

Beatriz Viterbo mourut en 1929; depuis lors, je n'ai pas laissé passer un seul 30 avril sans retourner chez elle. J'arrivais à sept heures et quart et restais vingt-cinq minutes environ; chaque année j'apparaissais un peu plus tard et restais un peu plus longtemps; en 1933, une pluie torrentielle me favorisa : ils durent m'inviter à dîner. Je ne laissai pas se perdre, cela va de soi, cet heureux précédent; en 1934, j'arrivai, après huit heures sonnées, avec un gâteau de Santa-Fé; le plus naturellement du monde, je restai à dîner. C'est ainsi qu'au cours d'anniversaires mélancoliques et vainement amoureux, je reçus les confidences graduelles de Carlos Argentino Daneri.

Beatriz était grande, frêle, très légèrement inclinée; il y avait dans sa manière de marcher, si toutefois cette alliance de mots est acceptable, une sorte de gaucherie gracieuse, un commencement d'extase; Carlos Argentino est rosé, considérable, grisonnant, fin de visage. Il exerce je ne sais quel emploi subalterne dans une bibliothèque illisible des faubourgs du Sud; il est autoritaire, mais aussi inefficace; jusqu'il y a très peu de temps, il profitait des nuits et des jours de fête pour ne pas sortir de chez lui. Après deux générations, la prononciation italienne de l's et l'abondante gesticulation italienne survivent chez lui. L'activité de son esprit est continuelle, passionnée, versatile et complètement insignifiante. Il abonde en analogies inutilisables et en scrupules oiseux. Il a, comme Beatriz, de belles mains, grandes et effilées. Pendant quelques mois il vécut dans l'obsession de Paul Fort, moins pour ses ballades que parce qu'il voyait en lui une gloire inattaquable. « C'est le prince des poètes de France », répétait-il avec fatuité. « En vain t'agiteras-tu contre lui; non, le plus empoisonné de tes traits ne l'atteindra pas. »

Le 30 avril 1941, je pris la liberté d'ajouter au gâteau une bouteille de cognac argentin. Carlos Argentino le goûta, le jugea intéressant, et entreprit, après quelques verres, l'apologie de l'homme moderne.

— Je l'évoque, dit-il avec une animation quelque peu inexplicable, dans son cabinet de travail, comme dans la tour fortifiée d'une ville, muni de téléphones, de télégraphes, de phonographes, d'appareils radiotéléphoniques, de cinématographes, de lanternes magiques, de glossaires, d'horaires, de dossiers, de bulletins...

Il fit observer que pour un homme ainsi doté, voyager était inutile : notre XXe siècle avait bouleversé la fable de Mahomet et de la montagne; les montagnes convergeaient désormais vers le Mahomet moderne.

Ces idées me parurent tellement ineptes, leur exposé tellement pompeux et vain, que je les associai immédiatement à la littérature; je lui demandai pourquoi il ne les écrivait pas. Comme c'était à prévoir, il me répondit qu'il l'avait déjà fait; ces pensées, et d'autres aussi neuves, figuraient dans le Chant Augural, Chant Prologal, ou simplement Chant-Prologue d'un poème auquel il travaillait depuis de nombreuses années, sans *réclame* [1], sans vacarme assourdissant; toujours appuyé sur ces deux bâtons qui s'appellent le travail et la solitude. Il ouvrait d'abord les écluses à l'imagination; puis il avait recours à la lime. Le poème s'intitulait *La Terre;* il s'agissait d'une description de la planète, où ne manquaient, certes, ni la digression pittoresque, ni la fringante apostrophe.

Je le priai de m'en lire un passage, fût-il bref. Il ouvrit un tiroir du bureau, en tira une grande liasse de feuilles de bloc marquées à l'en-tête de la Bibliothèque Juan Crisóstomo Lafinur, et lut avec une satisfaction sonore :

He visto, como el griego, las urbes de los hombres,
Los trabajos, los días de varia luz, el hambre;
No corrijo les hechos, no falseo los nombres,
Pero el voyage *que narro, es...* autour de ma chambre [2].

1. En français dans le texte (N. du tr.).
2. « *J'ai vu, comme le Grec, les cités des humains,*
Les travaux, les jours de changeante clarté, la faim;
Je ne corrige pas les faits, je ne fausse pas les noms,
Mais le voyage *que je raconte est...* autour de ma chambre. »

— Strophe intéressante à tous égards, opina-t-il. Le premier vers recueille l'applaudissement du professeur, de l'académicien, de l'helléniste, sans compter celui des érudits à l'eau de rose, secteur considérable de l'opinion ; le second passe d'Homère à Hésiode (c'est tout un hommage implicite qu'au fronton de l'édifice flambant neuf, je rends au père de la poésie didactique), non sans rajeunir un procédé dont l'arbre généalogique part de l'Écriture, l'énumération, cumul ou amoncellement ; le troisième vers — baroquisme, décadence, culte épuré et fanatique de la forme ? — est composé de deux hémistiches jumeaux ; le quatrième, franchement bilingue, m'assure l'appui inconditionnel de tout esprit sensible aux gais appels de la facétie. Je ne dirai rien de la rareté de la rime, ni des lumières qui me permettent — sans pédantisme ! — d'accumuler en quatre vers trois allusions érudites qui embrassent trente siècles de compacte littérature : la première évoque l'*Odyssée*, la deuxième *Les Travaux et les Jours*, la troisième l'impérissable bagatelle que nous procurèrent les loisirs de la plume du Savoyard... Je comprends une fois de plus que l'art moderne exige le baume du rire, le *scherzo*. Décidément, Goldoni a la parole.

Il me lut pas mal d'autres strophes auxquelles il accorda également son approbation et un abondant commentaire. Elles ne contenaient rien de mémorable ; je ne les trouvai même pas beaucoup pires que la précédente. L'application, la résignation et le hasard avaient collaboré à leur composition ; les vertus que Daneri leur attribuait étaient postérieures. Je compris que le travail du poète ne consistait pas dans sa poésie ; il consistait à inventer des raisons pour que sa poésie fût admirable ; naturellement, ce travail ultérieur modifiait son œuvre pour lui, mais non pour les autres. L'élocution ordinaire de Daneri était extravagante ; la gaucherie de sa versification l'empêcha, sauf à de rares moments, de transmettre cette extravagance au poème [3].

3. Je me rappelle néanmoins ces lignes d'une satire où il fustigeait avec rigueur les mauvais poètes :

Aqueste da al poema belicosa armadura
De erudición ; estotro le da pompas y galas.
Ambos baten en vano las ridículas alas...
Olvidaron, cuitados, el factor HERMOSURA ! (*a*)

Seule la peur de voir s'élever contre lui une armée d'ennemis impla-

Une seule fois dans ma vie j'ai eu l'occasion d'examiner les quinze mille dodécasyllabes du *Polyolbion*, cette épopée topographique où Michael Drayton consigna la faune, la flore, l'hydrographie, l'orographie, l'histoire militaire et monastique de l'Angleterre; je suis certain que cette production considérable, mais limitée, est moins fastidieuse que la vaste entreprise parente de Carlos Argentino. Celui-ci se proposait de versifier toute la surface de la planète; en 1941 il avait déjà expédié quelques hectares de l'État de Queensland, plus d'un kilomètre du cours de l'Ob, un gazomètre au nord de Veracruz, les principales maisons de commerce de la paroisse de la Concepción, la maison de campagne de Mariana Alvear, née Cambaceres, dans la rue du 11 Septembre, à Belgrano, et un établissement de bains turcs non loin de l'aquarium avantageusement connu de Brighton. Il me lut certains laborieux passages de la zone australienne de son poème; ces alexandrins longs et informes n'avaient même pas le semblant d'agitation de la préface. Je copie une strophe :

Sepa. A manderecha del poste rutinario
(Viniendo, claro está, desde el Nornoroeste)
Se aburre una osamenta — Color ? Blanquiceleste —
Que da al corral de ovejas catadura de osario[4].

— Deux audaces, cria-t-il avec exultation —, rachetées, je t'entends mâchonner, par la réussite! Je l'admets. Je l'admets. L'une, l'épithète *rutinario*, heureuse dénonciation, *en passant*[5], de l'inévitable ennui inhérent aux tâches pastorales et agricoles, ennui que ni les *Géorgiques*, ni notre *Don Segundo*, déjà couvert de lauriers, n'eurent jamais l'audace de souligner ainsi, en rouge vif. L'autre, le prosaïsme énergique de *se aburre una osamenta*, que le délicat voudra excommunier avec horreur, mais auquel le critique viril tiendra plus qu'à la prunelle de

sables et puissants l'avait dissuadé, me dit-il, d'oser publier le poème.
a) « Tel donne au poème belliqueux armure — D'érudition; tel autre le vêt de pompe et d'atours. — Tous deux agitent en vain des ailes ridicules... — Ils ont oublié, les malheureux, le facteur BEAUTÉ! »

4. « *Sachez-le. A main droite du poteau routinier*
(En venant, bien entendu, du Nord-Nord-Ouest)
S'ennuie une carcasse — Couleur ? Blanc céleste —
Par qui l'enclos aux moutons prend l'allure d'un charnier. »

5. En français dans le texte. (N. du tr.)

ses yeux. D'ailleurs, tout le vers est d'un alliage très pur. Le second hémistiche engage une causerie fort animée avec le lecteur; il va au-devant de sa vive curiosité, lui met une question à la bouche et y satisfait... à l'instant. Et que me dis-tu de cette trouvaille, *blanquiceleste* ? Le pittoresque néologisme *suggère* le ciel, qui est un facteur extrêmement important du paysage australien. Sans cette évocation, les teintes de l'esquisse seraient trop sombres, et le lecteur se verrait contraint de fermer le livre, blessé jusqu'au plus intime de l'âme par une incurable et noire mélancolie.

Vers minuit je pris congé.

Deux dimanches plus tard, Daneri m'appela au téléphone, pour la première fois de ma vie, je pense. Il me proposa de nous rencontrer à quatre heures, « pour prendre un lait ensemble, dans le bar-salon tout proche, que l'esprit de progrès de Zunino et de Zungri — les propriétaires de ma maison, tu te rappelles — inaugure au coin de la rue; pâtisserie que tu tiendras à connaître. » J'acceptai, avec plus de résignation que d'enthousiasme. Nous eûmes du mal à trouver une table; le « salon-bar », inexorablement moderne, était à peine un peu moins atroce que je ne l'avais prévu; aux tables voisines, le public, excité, évoquait les capitaux investis sans marchander par Zunino et Zungri. Carlos Argentino feignit de s'émerveiller de je ne sais quelles beautés de l'installation d'éclairage (qu'il connaissait déjà sans doute) et me dit avec une certaine sévérité :

— Tu devras reconnaître, bon gré, mal gré, que cet endroit peut se comparer aux plus huppés de Flores [6].

Il me relut ensuite quatre ou cinq pages du poème. Il les avait corrigés selon un principe dépravé d'ostentation verbale : là où il avait écrit d'abord *azulado* [7], il multipliait maintenant les *azulino*, *azulenco* et même *azulillo*. Le mot *lechoso* [8] n'était pas assez laid pour lui; dans la description impétueuse d'une laverie de laines, il préférait *lactario*, *lacticinoso*, *lactescente*, *lechal*... Il insulta avec amertume les critiques; puis, plus bénin, il les compara à ces personnes « qui ne disposent pas de métaux

6. Quartier petit-bourgeois de Buenos-Aires. (N. du tr.)
7. *Azuré ;* les variantes qui suivent sont insolites et ridicules. (N. du tr.)
8. *Laiteux;* pour les autres variantes, même remarque que ci-dessus. (N. du tr.)

précieux, de presses à vapeur, de laminoirs et d'acides sulfuriques pour frapper des trésors à leur propre coin, mais qui peuvent *indiquer* aux *autres* l'*endroit* où il s'en trouve un ». Sans désemparer, il critiqua la *manie des préfaces*, « dont se moqua déjà, dans la gracieuse préface de *Don Quichotte*, le Prince des Esprits ». Il admit néanmoins qu'en tête d'une œuvre novice était bienvenue la préface voyante, l'accolade portant la signature d'un plumifère à la serre puissante, d'un porte-plume d'importance. Il ajouta qu'il pensait publier les premiers chants de son poème. Je compris alors la singulière invitation téléphonique; l'homme allait me demander de préfacer son fatras pédantesque. Ma peur se trouva sans fondement : Carlos Argentino remarqua avec une admiration empreinte de rancœur qu'il ne pensait pas se tromper d'épithète en qualifiant de solide le prestige atteint dans tous les milieux par Alvaro Melián Lafinur, homme de lettres, qui, si je m'en donnais la peine, préfacerait avec ravissement le poème. Pour éviter le plus impardonnable des échecs, je devais me faire le porte-voix de deux mérites incontestables : la perfection de la forme et la rigueur scientifique, « car ce jardin de tropes, de figures, d'élégances ne tolère pas un seul détail qui ne soit confirmé par la sévère vérité ». Il ajouta que Beatriz avait toujours trouvé Alvaro amusant.

J'acquiesçai, j'acquiesçai abondamment. Je précisai, pour plus de vraisemblance, que je ne parlerais pas à Alvaro le lundi, mais seulement le jeudi : au cours du petit dîner par lequel s'achèvent habituellement les réunions du Club des Écrivains. (Ces dîners n'existent pas, mais il est incontestable que les réunions ont lieu le jeudi, fait que Carlos Argentino Daneri pouvait vérifier par les journaux, et qui donnait à la phrase une certaine réalité.) Je dis, d'un air mi-divinatoire, mi-sagace, qu'avant d'aborder la question de la préface je décrirais le plan curieux de l'œuvre. Nous nous séparâmes; en tournant par la rue Bernardo de Irigoyen, j'envisageai en toute impartialité deux avenirs possibles : *a*) parler à Alvaro et lui dire que ce cousin germain de Beatriz (cet euphémisme explicatif me permettrait de la nommer) avait élaboré un poème qui semblait élargir à l'infini les possibilités de la cacophonie et du chaos; *b*) ne pas parler à Alvaro. Je prévis, avec lucidité, que ma paresse opterait pour *b*).

A partir du vendredi, dès la première heure, le téléphone commença à m'inquiéter. J'étais indigné à la pensée que cet instrument, qui avait un jour fait entendre la voix irrécupérable de Beatriz, pût s'abaisser jusqu'à servir de réceptacle aux plaintes inutiles et peut-être colériques de ce malheureux Carlos Argentino Daneri. Heureusement, rien ne se produisit — sauf une inévitable rancœur en moi contre cet homme qui m'avait imposé une démarche délicate et qui ensuite m'oubliait.

Le téléphone cessa de recéler l'épouvante, mais à la fin d'octobre, Carlos Argentino m'appela. Il était terriblement agité; au début, je ne reconnus pas sa voix. Avec tristesse et colère il balbutia que ces Zunino et Zungri, déjà incommensurables, sous prétexte d'agrandir leur pâtisserie géante, se préparaient à démolir sa maison.

— La maison de mes parents, ma maison, la vieille maison invétérée de la rue Garay! — répéta-t-il, oubliant peut-être son chagrin dans la mélodie de sa phrase.

Il ne me fut pas bien difficile de partager son angoisse. La quarantaine atteinte, tout changement est un symbole détestable de l'écoulement du temps; de plus, il s'agissait d'une maison qui, pour moi, faisait sans fin allusion à Beatriz. Je voulus préciser ce point si délicat; mon interlocuteur ne m'entendit pas. Il déclara que si Zunino et Zungri persistaient dans cet absurde projet, le Docteur Zunni, son avocat, les assignerait *ipso facto* en dommages et intérêts, et les obligerait à payer cent mille pesos argentins.

Le nom de Zunni m'impressionna; son cabinet, au coin des rues Caseros et Tacuari, est d'un sérieux proverbial. Je demandai s'il s'était déjà chargé de l'affaire. Daneri dit qu'il lui parlerait l'après-midi même. Il hésita, puis, avec cette voix neutre, impersonnelle, à laquelle nous avons recours pour confier quelque chose de très intime, il dit que, pour terminer le poème, la maison lui était indispensable, parce que dans un angle de la cave, il y avait un Aleph. Il précisa qu'un Aleph est un des points de l'espace qui contiennent l'espace entier.

— Il se trouve dans la cave de la salle à manger, expliqua-t-il, dans un style que l'angoisse allégeait. — Il est à moi, il est à moi; c'est moi qui l'ai découvert quand j'étais enfant, avant l'âge d'aller à l'école. L'escalier de la cave est raide, mon oncle

et ma tante m'interdisaient de descendre, mais quelqu'un dit qu'il y avait un monde dans la cave. Il faisait allusion, je l'ai su depuis, à une malle, mais, moi, je compris qu'il y avait un monde [9]. Je descendis en secret, errai dans l'escalier interdit, tombai. En ouvrant les yeux, je vis l'Aleph.

— L'Aleph ? répétai-je.

— Oui, le lieu où se trouvent réunis, sans se confondre, tous les lieux de l'univers, vus sous tous les angles. Je ne révélai ma découverte à personne, mais j'y retournai. L'enfant ne pouvait comprendre que ce privilège lui avait été accordé afin que l'homme adulte burinât le poème! Zunino et Zungri ne me déposséderont pas, non, mille fois non. Code en main, le docteur Zunni apportera la preuve que mon Aleph est *inaliénable.*

J'essayai de raisonner.

— Mais est-ce que la cave n'est pas très obscure ?

— La vérité ne pénètre pas dans un entendement rebelle. Si tous les lieux de la terre sont dans l'Aleph, c'est là que seront tous les cierges, toutes les lampes, toutes les sources de lumière.

— Je vais aller le voir immédiatement.

Je coupai court, avant qu'il ne pût formuler une interdiction. Il suffit de connaître un fait pour apercevoir aussitôt une série d'indices qui le confirment, et qui étaient demeurés insoupçonnés; je m'étonnai de n'avoir pas compris jusqu'alors que Carlos Argentino était fou. Tous ces Viterbo, d'ailleurs... Beatriz (moi-même je le répète souvent) était une femme, une jeune fille d'une clairvoyance implacable, mais il y avait en elle des négligences, des distractions, des dédains, de véritables cruautés qui, peut-être, exigeaient une explication pathologique. La folie de Carlos Argentino me combla d'une félicité maligne; au fond de nous-mêmes, nous nous étions toujours détestés.

Rue Garay, la bonne me demanda d'avoir la bonté d'attendre. Monsieur était, comme d'habitude, à la cave, en train de révéler des photographies. Près du vase sans fleurs, sur le piano inutile, souriait (plus intemporel qu'anachronique) le grand portrait de Beatriz, aux couleurs malhabiles. Personne ne pouvait nous voir, dans un mouvement de tendresse désespérée, je m'approchai du portrait et lui dis :

9. Équivoque possible en espagnol, où le mot *mundo* « monde » peut désigner une grande malle. (N. du tr.)

— Beatriz, Beatriz Elena, Beatriz Elena Viterbo, Beatriz chérie, Beatriz perdue pour toujours, c'est moi, moi, Borges.

Carlos entra peu après. Il parla avec sécheresse; je compris qu'il était incapable de penser à autre chose qu'à la perte de l'Aleph.

— Un petit verre de pseudo-cognac, ordonna-t-il, et tu plongeras dans la cave. Tu sais que le décubitus dorsal est indispensable. L'obscurité, l'immobilité, une certaine accommodation visuelle le sont également. Tu te couches par terre, sur les dalles, et tu fixes ton regard sur la dix-neuvième marche de l'escalier indiqué. Je m'en vais, je baisse la trappe et tu restes seul. Quelque rongeur te fait peur, facile entreprise! Après quelques minutes tu vois l'Aleph. Le microcosme des alchimistes et des cabalistes, notre concret et proverbial ami, le *multum in parvo!*

Une fois dans la salle à manger, il ajouta :

— Il est évident que si tu ne le vois pas, ton incapacité n'invalide pas mon témoignage... Descends; très bientôt, tu pourras engager un dialogue avec *toutes* les images de Beatriz.

Je descendis rapidement, fatigué de ses paroles creuses. La cave, à peine plus large que l'escalier, tenait beaucoup du puits. Du regard, je cherchai en vain la malle dont Carlos Argentino m'avait parlé. Quelques caisses avec des bouteilles et quelques sacs de grosse toile encombraient un coin. Carlos prit un sac, le plia et le plaça en un endroit précis.

— L'oreiller est humble, expliqua-t-il, mais si je le soulève d'un seul centimètre, tu ne verras pas une miette et tu seras honteux et confus. Étends ta grande carcasse sur le sol et compte dix-neuf marches.

Je me pliai à ses exigences ridicules; à la fin il s'en alla. Il ferma précautionneusement la trappe; l'obscurité, malgré une lézarde que je distinguai plus tard, me parut d'abord totale. Soudain, je compris le danger; je m'étais laissé enterrer par un fou, après avoir absorbé un poison. Les fanfaronnades de Carlos laissaient transparaître la terreur cachée que le prodige ne m'apparût pas; Carlos, afin de défendre son délire, afin de ne pas savoir qu'il était fou, *devait me tuer*. Je ressentis un malaise confus que j'essayai d'attribuer à la rigidité, et non à l'effet d'un narcotique. Je fermai les yeux, les ouvris. Je vis alors l'Aleph.

J'arrive maintenant au centre ineffable de mon récit; ici commence mon désespoir d'écrivain. Tout langage est un alphabet de symboles, dont l'usage présuppose un passé partagé par les interlocuteurs; comment transmettre aux autres l'Aleph infini que ma mémoire craintive contient à peine ? Les mystiques, en pareil cas, prodiguent les symboles : pour signifier la divinité, un Persan parle d'un oiseau qui, d'une certaine manière, est tous les oiseaux; Alanus de Insulis, d'une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part; Ézéchiel, d'un ange à quatre visages tourné en même temps en direction de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Sud. (Ce n'est pas sans raison que je rappelle ces analogies inconcevables; elles ont un certain rapport avec l'Aleph). Peut-être les dieux ne me refuseraient-ils pas la trouvaille d'une image semblable, mais ce récit serait alors entaché de littérature, de fausseté. Du reste, le problème central est insoluble : on ne saurait énumérer, même partiellement, un ensemble infini. En cet instant gigantesque, j'ai vu des millions d'actions délectables ou atroces; aucune ne m'étonna autant que le fait qu'elles occupaient toutes le même point, sans superposition et sans transparence. Ce que virent mes yeux fut simultané : ce que je transcrirai, successif, parce que le langage l'est. Je veux pourtant en consigner quelque chose.

Au bas de la marche, vers la droite, je vis une petite sphère moirée, d'un éclat presque intolérable. Au début, je crus qu'elle tournait sur elle-même; puis je compris que ce mouvement était une illusion produite par les spectacles vertigineux qu'elle renfermait. Le diamètre de l'Aleph devait être de deux ou trois centimètres, mais l'espace cosmique était dedans, sans réduction. Chaque chose (la glace du miroir, par exemple) était une infinité de choses, parce que je la voyais clairement de tous les points de l'univers. Je vis la mer populeuse, je vis l'aube et le soir, je vis les multitudes d'Amérique, je vis une toile d'araignée argentée au centre d'une noire pyramide, je vis un labyrinthe brisé (c'était Londres), je vis d'interminables yeux se scruter en moi, immédiats, comme en un miroir, je vis tous les miroirs de la planète et aucun ne réfléchit mon image, je vis dans une arrière-cour de la rue Soler le même dallage que j'ai vu il y a trente ans dans une maison de Fray Bentos, je vis des grappes, de la neige, du tabac, des veines de métal,

de la vapeur d'eau, je vis des déserts convexes sous l'Équateur, et chacun de leurs grains de sable, je vis à Inverness une femme que je n'oublierai pas, je vis la chevelure violente, le corps altier, je vis un cancer au sein, je vis un cercle de terre sèche sur un trottoir, à l'endroit où il y avait eu un arbre, je vis dans une maison de campagne d'Adrogué un exemplaire de la première traduction anglaise de Pline, celle de Philémon Holland, je vis à la fois chaque lettre de chaque page (enfant, je m'émerveillais toujours du fait que les lettres d'un livre fermé ne se mêlaient pas, jusqu'à se perdre, au cours de la nuit), je vis la nuit et le jour contemporain de la nuit, je vis un couchant à Queretaro qui semblait refléter la couleur d'une rose au Bengale, je vis ma chambre à coucher sans personne, je vis dans un cabinet d'Alkmaar un globe terrestre entre deux miroirs qui le multiplient sans fin, je vis des chevaux à la crinière tourbillonnante sur une plage de la mer Caspienne à l'aube, je vis la délicate ossature d'une main, je vis les survivants d'une bataille envoyant des cartes postales, je vis dans une vitrine de Mirzapur un jeu de cartes espagnol, je vis des ombres obliques de fougères sur le sol d'une serre, je vis des tigres, des pistons, des bisons, des houles et des armées, je vis toutes les fourmis de la terre, je vis un astrolabe persan, je vis dans un tiroir de bureau (et l'écriture me fit trembler) des lettres obscènes, incroyables, précises, que Beatriz avait adressées à Carlos Argentino, je vis un monument adoré au cimetière de la Chacarita, je vis la relique atroce de ce qui avait été délicieusement Beatriz Viterbo, je vis la circulation de mon sang obscur, je vis l'engrenage de l'amour et les changements de la mort, je vis l'Aleph, de tous les points, je vis dans l'Aleph la terre et dans la terre à nouveau l'Aleph et dans l'Aleph la terre, je vis mon visage et mes viscères, je vis ton visage, et j'éprouvai du vertige et je pleurai, parce que mes yeux avaient vu cet objet secret et conjectural, dont les hommes emploient indûment le nom, mais qu'aucun homme n'a vu : l'inconcevable univers.

Je ressentis une vénération infinie, une peine infinie.

— Tu dois être ahuri de tant fouiner dans ce qui ne te regarde pas, dit une voix détestée et joviale. Tu peux dévider tout ton cerveau, tu n'arriveras pas en cent ans à me payer cette révélation. Quel formidable observatoire, hein, Borges!

Les pieds de Carlos Argentino occupaient la plus haute marche de l'escalier. Dans la brusque pénombre, je réussis à me lever et à balbutier :

— Formidable. Oui, formidable.

L'accent indifférent de ma voix m'étonna. Anxieux, Carlos Argentino insistait :

— Tu as tout bien vu, en couleurs ?

En cet instant je conçus ma vengeance. Bienveillant, manifestement apitoyé, nerveux, évasif, je remerciai Carlos Argentino Daneri de l'hospitalité qu'il m'avait faite de sa cave, et je l'engageai à profiter de la démolition de sa maison pour s'éloigner de la pernicieuse capitale qui ne pardonne à personne, crois-moi, à personne! Je me refusai, avec une énergie suave, à discuter de l'Aleph; je l'embrassai, en le quittant, et lui répétai que la campagne et la sérénité étaient deux grands médecins.

Dans la rue, dans les escaliers de Constitución, dans le métro, tous les visages ma parurent familiers. Je craignis qu'il n'y eût plus rien au monde qui fût capable de me surprendre; je craignis de n'être plus jamais quitté par le sentiment du déjà vu. Heureusement, après quelques nuits d'insomnie, l'oubli me travailla à nouveau.

Post-scriptum du 1er mars 1943. — Six mois après la démolition de l'immeuble de la rue Garay, les Éditions Procusto, sans se laisser effrayer par la longueur du considérable poème, lançèrent sur le marché une sélection de « morceaux argentins ». Il est superflu de rappeler la suite; Carlos Argentino reçut le Deuxième Prix National de Littérature [10]. Le premier fut octroyé au docteur Aita, le troisième au docteur Mario Bonfanti; de façon incroyable, mon œuvre, *Les cartes du tricheur*, n'obtint pas une seule voix. Une fois de plus triomphèrent l'incompréhension et l'envie! Il y a longtemps déjà que je ne parviens pas à voir Daneri; les journaux disent qu'il nous donnera bientôt un autre volume. Sa plume heureuse, que l'Aleph a cessé d'entraver, s'est consacrée à versifier les mementos du docteur Acevedo Díaz.

10. « J'ai reçu tes congratulations attristées, m'écrivit-il. Tu renâcles d'envie, mon lamentable ami, mais tu avoueras — dût cet aveu t'étouffer! — que cette fois-ci j'ai pu couronner mon chef de la plus rouge des plumes; mon turban du plus *calife* des rubis. »

Je veux ajouter deux observations : l'une sur la nature de l'Aleph; l'autre sur son nom. On sait que ce nom est celui de la première lettre de l'alphabet de la langue sacrée. Son usage dans mon histoire ne semble pas fortuit. Dans la Cabale, cette lettre désigne le En Soph, la divinité illimitée et pure; on a dit aussi qu'elle a la forme d'un homme qui montre le ciel et la terre, pour indiquer que le monde d'en bas est le miroir et la carte du monde d'en haut; pour la *Morgenlehre*, c'est le symbole des nombres transfinis dans lesquels le tout n'est pas plus grand que l'une quelconque des parties. Je voudrais savoir ceci : Carlos Argentino a-t-il choisi lui-même ce nom, ou l'a-t-il lu, *s'appliquant à un autre point où convergent tous les points*, dans l'un des innombrables textes que l'Aleph de sa maison lui révéla ? Aussi incroyable que cela paraisse, je crois qu'il y a (ou qu'il y a eu) un autre Aleph; je crois que l'Aleph de la rue Garay était un faux Aleph.

Voici mes raisons. Vers 1867, le capitaine Burton exerça au Brésil la charge de consul britannique; en juillet 1942, Pedro Henríquez Ureña découvrit dans une bibliothèque de Santos un manuscrit de lui, qui traitait du miroir que l'Orient attribue à Iskandar Dhou'l-Karnayn, ou Alexandre-aux-Deux-Cornes de Macédoine. Dans son cristal se reflétait l'univers entier. Burton mentionne d'autres appareils du même genre — la septuple coupe de Kaï-Khosrou, le miroir que Tarik Benzeyad trouva dans une tour (*Mille et Une Nuits*, 272), le miroir que Lucien de Samosate put examiner dans la lune (Histoire *Véritable*, I, 26), la lance réfléchissante que le premier livre du *Satyricon* de Capella attribue à Jupiter, le miroir universel de Merlin, « rond et creux et semblable à un monde de verre » (*The Faerie Queene*, III, 2, 19) — et ajoute ces curieuses paroles : « Mais les miroirs dont je viens de parler (outre le défaut de ne pas exister) sont de simples instruments d'optique. Les fidèles qui se réunissent dans la mosquée d'Amrou, au Caire, savent très bien que l'univers est à l'intérieur de l'une des colonnes de pierre qui entourent la cour centrale... Personne, évidemment, ne peut le voir, mais ceux qui approchent leur oreille de la surface déclarent percevoir, au bout de peu de temps, sa rumeur affairée... La mosquée date du VIIe siècle; les colonnes proviennent d'autres temples de religions antérieures à l'islamisme, car, ainsi que l'a écrit Ibn-Khaldun :

Dans les républiques fondées par des nomades, le concours d'étrangers est indispensable pour tout ce qui est maçonnerie. »

Cet Aleph existe-t-il dans les profondeurs d'une pierre ? L'ai-je vu lorsque je vis toutes choses et l'ai-je oublié ? Notre esprit est poreux à l'oubli ; moi-même je suis en train de fausser et de perdre, sous l'érosion tragique des années, les traits de Beatriz.

JORGE LUIS BORGES.

A Estela Canto.

(*Traduit de l'espagnol par Paul Bénichou.*)

Alfred Métraux.

VODOU ET CHRISTIANISME

Quelques informations préliminaires sur le vodou sont nécessaires à l'intelligence de ce texte qui n'est qu'un chapitre tiré d'un ouvrage inédit consacré aux cultes vodous en Haïti. Le vodou est un ensemble de croyances et de rites d'origine africaine qui, étroitement mêlés à des pratiques catholiques, constituent la religion de la plus grande partie de la paysannerie et du prolétariat urbain de la république noire d'Haïti. Ses sectateurs lui demandent ce que les hommes ont toujours attendu de la religion : des remèdes à leurs maux, la satisfaction de leurs besoins et l'espoir de se survivre. Les êtres surnaturels qui sont vénérés par les paysans haïtiens sont désignés généralement sous le nom de loa, *mais ils sont aussi appelés « mystères » et « saints », termes qui ont remplacé celui de « vodou » en usage au Dahomey. Les* loa *communiquent avec leurs « serviteurs » en s'incarnant, au cours de danses et de cérémonies rituelles, dans des hommes ou des femmes qui tombent en transe et deviennent les « chevaux du loa ». Le possédé cherche par son comportement à réaliser l'image traditionnelle que l'on se fait du dieu descendu sur lui. La divinité est censée se servir de la bouche du possédé pour parler, et de ses membres pour agir. Tout adepte du vodou peut entrer par ce moyen en contact direct avec le monde surnaturel, mais cette intimité n'implique pas un rapport véritable avec le dieu, puisque le possédé n'est que le réceptacle, ou plus exactement l'instrument du dieu qui utilise sa personne pour se manifester aux autres fidèles.*

Pour obtenir les faveurs des loa *et connaître leur volonté, il faut avoir recours à des prêtres —* houngan *— ou prêtresses —* mambo, *qui connaissent la mythologie et le rituel et qui peuvent invoquer les* loa *à volonté.* Houngan *et* mambo *sont les chefs de confréries religieuses groupées autour d'un sanctuaire* (houmfô). *Les « services » aux* loa *consistent, pour*

une large part, en danses qui sont exécutées par les hounsi *(serviteurs et servantes du dieu). La confrérie ou « société* houmfo *» comprend d'autres dignitaires portant des titres dahoméens ou français.*

Les théologiens du vodou ont réparti les loa *en groupes et en sous-groupes. A la base de cette classification extrêmement complexe, on trouve deux catégories de dieux — les* rada *(de la ville d'Arada au Dahomey) et les* petro. *Ces deux classes se distinguent par de nombreux détails rituels et notamment par les rythmes de tambour et les instruments musicaux. Les* loa, *grands et petits, vénérés en Haïti, forment une foule hétéroclite dont le recensement est presque impossible à faire car à côté d'esprits honorés dans tous les sanctuaires, il en est une multitude d'autres qui ne sont connus que d'un petit cercle d'adeptes.*

On a beaucoup parlé, à propos du vodou, du culte du serpent. Une des divinités les plus populaires est Damballah-wèdo, originaire du Dahomey et que l'on se représente sous la forme d'une couleuvre. Ceux qu'il possède cherchent à imiter les mouvements d'un serpent qui rampe sur le sol ou grimpe à un arbre. Les membres de la famille des Ogou sont des dieux guerriers et forgerons, amis du feu. Ezili freda Dahomey joue un peu le rôle d'une Vénus noire. Les Guédé sont les génies de la mort. Le boulé-zin *(lit. le brûler des vases) est une grande cérémonie consécratoire au cours de laquelle on fait flamber des vases enduits d'huile.*

« Il faut être catholique pour servir les *loa*... » Cette phrase d'un paysan de Marbial mériterait d'être mise en épigraphe à ce chapitre, car, sous sa forme paradoxale, elle exprime avec beaucoup d'exactitude la nature des liens entre vodou et catholicisme. Le paysan qui sacrifie aux *loa*, qui est possédé par eux, qui répond chaque samedi à l'appel des tambours, ne croit pas (ou du moins ne croyait pas il y a une quinzaine d'années) qu'en faisant tout cela il agisse en païen et offense l'Église. Il se veut bon catholique et il n'hésite pas à payer le casuel de son curé. Cet « idolâtre » serait désespéré d'être exclu de la communion, de ne pouvoir se marier à l'église ou d'y baptiser ses enfants. Il tient à ces rites pour des raisons qui ne sont pas toujours celles d'un vrai catholique, leur attribuant des vertus magiques et craignant, s'il en était privé, de perdre sa respectabilité. Même lorsqu'il se montre scrupuleux dans l'observation des rites, le paysan haïtien est resté très indifférent à l'esprit et

à la doctrine catholiques ; par ignorance d'abord, car l'enseignement religieux qui lui a été donné est des plus rudimentaires : il ne connaît pas grand-chose de la vie de Jésus et des saints. D'autre part, il se sent plus à l'aise avec des dieux et des esprits qui maintiennent avec lui des rapports d'amitié ou d'hostilité, semblables à ceux qu'il entretient lui-même avec ses voisins. Le vodou est pour lui une religion familière, personnelle, alors que le catholicisme a souvent le caractère froid des chapelles en ciment qui se dressent sur le sommet des mornes. Ayant un jour demandé à un catholique fervent s'il avait définitivement abandonné le vodou, il me répondit qu'il serait toujours fidèle à l'Eglise catholique, mais que rien au monde ne lui ferait déserter le culte des *loa* qui, de tout temps, avaient protégé sa famille. Les *hounsi* de Lorgina ne voyaient aucun péché à se rendre à la messe après avoir dansé toute la nuit pour les *loa*. Il faut une mentalité de Blanc pour se scandaliser de ce qu'un *houngan* ou une *mambo* puisse sans vergogne marcher à côté du curé en tête d'une procession !

Ce qui a donné au vodou sa réputation équivoque, c'est précisément son caractère de religion syncrétique, mêlant en proportions presque égales rites africains et pratiques chrétiennes. Tous ceux qui se sont occupés du vodou ont énuméré avec complaisance ses nombreux emprunts au catholicisme. Le clergé les a dénoncés comme autant d'abominations, mais aucun effort systématique n'a été fait pour définir avec quelques rigueur le rapport existant entre ces éléments disparates ni la façon dont ils s'intègrent dans le système des valeurs religieuses. En d'autres termes, on ne s'est pas demandé si le vodouiste mettait sur le même plan les croyances de ses ancêtres africains et celles qu'il a reçues des Blancs. Quand on veut illustrer d'un exemple la fusion des deux cultes, on cite généralement l'identification des dieux et des génies africains aux saints catholiques. Quelques auteurs, en dressant la liste des *loa*, ont pris la peine de mentionner les saints qui correspondaient aux principaux d'entre eux, mais sans chercher à préciser les mécanismes de ce phénomène, ou à déterminer sa signification réelle. Ce qui fut un tort, car dans la plupart des cas il n'y a eu ni identification ni assimilation véritables. Les adeptes n'ont établi d'équivalences entre leurs dieux et les saints que dans la mesure où ils ont utilisé les images de ceux-ci pour représenter leurs propres divinités.

Les murs des *houmfo* et des sanctuaires familiaux sont

tapissés de chromos imprimés en Allemagne, en Tchécoslovaquie, en Italie ou à Cuba, qui figurent divers saints pourvus de leurs attributs ou vivant quelque circonstance significative de leur légende. Par leur simple présence dans un lieu consacré au culte vodou, ces personnages ont perdu leur qualité de saints catholiques et se sont transformés en *loa*. Mais ce changement d'identité ne s'est pas opéré arbitrairement. Il découle toujours de quelque ressemblance entre certaines particularités de l'image et l'idée que les fidèles se font du *loa* et de ses attributs symboliques.

Il a suffi le plus souvent d'un détail — pour nous secondaire mais significatif aux yeux des fidèles — pour qu'un chromo religieux fût considéré automatiquement comme l'image de telle ou telle divinité africaine. Par exemple, si les images de la Mater dolorosa au cœur percé d'un glaive sont devenues des portraits d'Ezili freda Dahomey, le génie voit les serpents que le saint a chassés d'Irlande : l'important n'est pas l'évêque mitré mais le reptile. De même, si les images de la Mater dolorosa au cœur percé d'un glaive sont devenues des portraits d'Ezili freda Dahomey, le génie féminin de l'amour, c'est que les bijoux dont elle est parée et son cœur transpercé — symbole de l'amour — ont suggéré le rapprochement. En saint Jacques-le-Majeur qui apparaît dans l'iconographie pieuse sous l'apparence d'un guerrier cuirassé et casqué, on a voulu reconnaître Ogou-ferraille, dieu de la guerre et du fer ; un chevalier qui est figuré à ses côtés est pour les uns Ogou-badagri, pour les autres un membre de la famille des Guédé, à cause de la visière baissée de son casque qui rappelle la mentonnière des cadavres.

Les identifications dont nous venons de donner quelques exemples sont, comme les définit si heureusement Michel Leiris, des « calembours d'images ». Le même chromo peut représenter différents *loa*, selon le détail qui a retenu l'attention du fidèle, ou, réciproquement, un même *loa* peut être représenté par plusieurs chromos. Ainsi on baptise du nom de Legba non seulement saint Lazare, mais aussi saint Antoine l'Ermite qui, dans l'iconographie catholique, est traditionnellement un vieillard. Agoué, le grand dieu marin, a pendant longtemps emprunté les traits de saint Ulrich parce que sur un chromo celui-ci tient un poisson dans sa main. Pendant la guerre, cette image devenue rare a été remplacée par celle de saint Ambroise. Certains chromos sans le moindre caractère religieux ont été également utilisés de la même façon. C'est ainsi qu'on trouve parfois dans les

houmfó, au milieu d'images pieuses, un chromo qui nous dépeint la triste destinée du débauché. Celui-ci est un jeune homme décavé, en habit du soir. Son costume, son air un peu sinistre ont fait de lui tantôt Baron-Samedi, tantôt un membre quelconque de la famille des génies de la mort.

Le clergé catholique semble ne s'être pas douté d'abord que les images pieuses et les croix qu'on lui faisait bénir étaient destinées au rôle d'idoles. Il finit cependant par s'en apercevoir. Pendant la campagne anti-superstitieuse dont nous parlerons plus loin, les curés n'éprouvèrent aucun scrupule à brûler toutes les images pieuses qu'ils trouvaient dans les sanctuaires familiaux, alors que ces mêmes images étaient offertes à la dévotion des fidèles dans les églises et les chapelles catholiques. Dans un rapport écrit il y a quelques années, Monseigneur X. dénonce l'usage que les vodouistes font des images pieuses : « On honore les images des saints et on peut même dire qu'il n'est fait exception parmi les saints du calendrier que de ceux qui n'ont pas eu leur image importée dans le pays. Dans la pensée des gens, l'image qu'ils honorent ainsi ne représente plus tel ou tel saint, mais bien la divinité païenne qu'on lui a substituée et que représente désormais pour eux cette image. »

Bien qu'on ne puisse parler d'une assimilation véritable des *loa* aux saints catholiques, il n'en reste pas moins vrai que les vodouistes n'ont pas manqué de percevoir les analogies entre la fonction des uns et celle des autres : quand ils veulent expliquer ou défendre leurs croyances, ils se plaisent à rapprocher les *loa* des saints et disent que « tous les saints sont des *loa* sans que pour cela tous les *loa* soient des saints ». Dans le Nord d'Haïti, les *loa* sont appelés « saints », ce qui met bien en évidence leur homologie. Toutefois, si les *loa* et les saints se ressemblent, et exerçent en principe le même pouvoir, ils ne se confondent pas, et appartiennent à deux systèmes religieux différents. Par exemple, alors que tous les *loa* se manifestent par des possessions, personne à ma connaissance n'a jamais été possédé par un saint. De même, les *loa* n'empruntent ni les attributs ni le caractère des saints auxquels ils sont censés correspondre. C'est, comme nous l'avons vu, le phénomène inverse qui se produit : le saint, dépouillé de sa personnalité propre, revêt celle du *loa*.

La différence d'origine entre *loa* et saints est expliquée dans un mythe que j'ai recueilli à Port-au-Prince : « Après avoir créé la terre et les animaux qui y habitent, le Bon Dieu y envoya douze apôtres. Malheureusement, ceux-ci se mon-

trèrent trop « raides et trop forts ». Dans leur orgueil, ils finirent par se rebeller contre Dieu. Celui-ci, par châtiment, les envoya en Guinée où ils se multiplièrent. Ce sont eux et leurs descendants qui sont devenus les *loa* qui aident leurs serviteurs et qui les réconfortent lorsqu'ils sont dans le malheur. Un des apôtres qui avait refusé de partir pour la Guinée s'adonna à la sorcellerie et prit le nom de Lucifer.

« Plus tard Dieu envoya douze nouveaux apôtres qui, eux, se comportèrent en fils obéissants et prêchèrent l'Evangile. Ce sont eux ainsi que leurs descendants que l'on appelle saints de l'Eglise. »

Un des informateurs de Simpson lui expliqua que Dieu étant trop occupé pour écouter les prières des hommes, *loa* et saints ont pris l'habitude de se rencontrer à mi-chemin entre ciel et terre. Là les premiers communiquent aux seconds les vœux des fidèles. Les saints transmettent ces vœux à Dieu qui les exauce ou non selon son bon plaisir.

L'assimilation entre *loa* et saints est beaucoup plus superficielle dans le vodou que dans les cultes afro-américains du Brésil. Le seul exemple de substitution d'un dieu africain par un saint catholique nous est donné par Herskovits à propos de saint Jean-Baptiste qui, dans le Nord d'Haïti, a remplacé Sobgo et Chango dans les fonctions de dieu de l'orage. Il existe à son sujet un mythe qui, sous son revêtement chrétien, garde toute sa saveur africaine. « Une fois l'an, Dieu permet à chaque saint de devenir maître de l'Univers. Saint Jean-Baptiste, toutefois, est si violent et si impulsif que Dieu craint de lui abandonner le pouvoir au jour qui lui est échu. Il le fait boire la veille si bien que saint Jean-Baptiste, complètement ivre, dort pendant cinq jours. Lorsqu'il découvre que son jour est passé, sa rage ne connaît plus de bornes. Le réveil du saint s'accompagne d'orages aussi violents que des ouragans, mais, s'il a le pouvoir de causer de grands dégâts, son pouvoir est limité au domaine qui lui est propre. »

Saint Expédit, entré jadis dans le calendrier catholique à la faveur d'un calembour, est devenu en Haïti grand sorcier par la vertu d'un autre calembour.

D'autre part, l'épithète « saint » sert parfois à exprimer des représentations animistes, qui ne sont pas étrangères au vodou. En certaines occasions, rares il est vrai, on adresse des prières à « Sainte-Terre », à « Saint-Soleil » (identifié aussi à saint Nicolas) et à « Sainte-Lune ».

Le rituel vodou a fait de larges emprunts à la liturgie catholique ; il est de règle que la plupart des « services » aux *loa* soient précédés d'actions de grâces ». Devant un autel couvert de cierges, dressé sous un dais de dentelles décoré d'images, prêtre ou prêtresse, au milieu de ses *hounsi*, récite des *Pater*, des *Confiteor* et des *Ave Maria* suivis de cantiques à la Vierge et aux saints. La fameuse « prière Guinin » qui ouvre les cérémonies les plus solennelles, commence par des prières catholiques et d'interminables invocations aux saints ; les *loa* ne sont appelés qu'ensuite. En donnant un cachet catholique à des cérémonies qui ne le sont guère, les vodouistes ne cherchent aucunement à donner le change aux autorités ou à l'Eglise : convaincus de l'efficacité de la liturgie catholique, ils veulent en faire bénéficier leur religion particulière. Ils disent que les chants, les prières et les agenouillements qui précèdent un service « mettent les *loa* en mouvement » ; en d'autres termes, contribuent à attirer leurs bienfaits.

Le vodou s'est également approprié l'usage de l'eau bénite, dont les fidèles sont aspergés avec une branche feuillue. Le Père Labat avait déjà remarqué, à la fin du XVIIme siècle que les esclaves convertis s'en servaient à des fins magiques. « Tous les nègres chrétiens ont une dévotion très grande et une foi très vive pour le pain bénit et l'eau bénite. Ils portent toujours du pain bénit sur eux. Ils en mangent, lorsqu'ils se trouvent mal, ou quand ils craignent quelque danger. A l'égard de l'eau bénite, quelque quantité qu'on en fasse le dimanche à la Grand'Messe, il est rare qu'on en trouve une goutte quand le service est fini ; ils l'emportent dans de petites calebasses et en boivent quelques gouttes en se levant et prétendent se garantir par ce moyn de tous les maléfices qu'on pourroit jeter sur eux. Quelque diligence que j'aie pu faire je n'ai jamais pu découvrir qui leur avoit inspiré cette dévotion ; ceux même qui étoient les plus anciens et les plus raisonnablees ne m'en ont pu dire autre chose, si non qu'ils la tenoient de leurs pères, la transmettoient les uns aux autres et s'en trouvoient bien. » (Vol. 6, pp. 330-331.)

La profanation des hosties est une des charges les plus graves que le clergé ait portées contre les adeptes du vodou. « Parmi les révélations les plus douloureuses — écrit Mgr X. dans le mémoire cité plus haut — il y a celle qui nous a appris que trop souvent des personnes étaient envoyées à la Sainte Table pour voler la Sainte Hostie. Mais la communion

dont il parle ici comporte toute la préparation exigée par le prêtre. Et pour obéir à l'ordre du *bocor* on se soumettra à n'importe quelles conditions, on paiera n'importe quel prix, on subira n'importe quelle épreuve : il faut communier. Mais le catéchisme que l'on appris n'a rien changé dans le cœur, ce sont des formules qu'exige le prêtre et qui sont donc nécessaires à connaître. » L'évêque a cependant tort de ne pas spécifier que seuls des magiciens éprouvent le besoin de se procurer des hosties consacrées. Aucun vodouiste, à moins qu'il ne soit un sorcier, n'envisagerait de commettre un tel sacrilège.

La symbiose entre le catholicisme et le vodou a eu pour conséquence un parallèlisme très étroit entre les calendriers liturgiques. Les fêtes des *loa* coïncident souvent ave celles des saints choisis pour les représenter ; le jour des Rois est consacré à des cérémonies en l'honneur des *loa* Congo ; pendant toute la période de Carême les sanctuaires vodou sont fermés et aucun service n'y est célébré ; parfois même, pendant la semaine Sainte, les objets du culte vodou — cruches contenant les esprits, pierres des esprits, emblèmes des dieux — sont recouverts d'un drap, comme les images dans les églises catholiques ; à l'époque de la Toussaint, les Guédé, génies de la mort, envahissent les villes et les campagnes, vêtus de noir ou de mauve, et les individus possédés par eux se rencontrent non seulement dans les sanctuaires, mais au marché, sur les places publiques et sur les routes ; la nuit de Noël est, comme nous l'avons vu, celle où le rituel vodou se déploie avec le plus d'éclat.

Le clergé catholique finit par s'apercevoir que certaines fêtes patronales étaient fréquentées dans une proportion beaucoup plus grande par des vodouistes que par de vrais catholiques. Le grand pèlerinage de Saut d'Eau et de Ville Bonheur, dont l'origine est relativement récente, constitue un cas classique de syncrétisme. La rivière la Tombe, après avoir traversé un plateau vert et riant, se précipite d'un seul bond dans le vide. Tout le charme mystérieux des forêts tropicales aujourd'hui disparues s'est réfugié dans le bosquet qui enserre la chute comme un écrin. Une buée irisée de petits arcs-en-ciel monte des eaux écumantes, dépose des gouttelettes brillantes sur les fougères et estompe la riche frondaison des arbres géants dont les racines bossèlent la terre humide. Cette oasis de fraîcheur est le domaine de Damballah-wèdo, de sa femme Aida-wèdo, grande Bossine et d'autres dieux aquatiques. Il est envahi vers la mi-juillet par des mil-

liers de pèlerins accourus de tous les points de la République et qui, sitôt arrivés au pied de la cascade dont le grondement éteint leurs prières et leurs chants, s'empressent d'exposer leur corps à la violence de ses eaux salvatrices. Ils s'ébattent, s'agitent, à la fois excités, heureux et quelque peu effrayés de se savoir dans le voisinage des esprits. De temps à autre un baigneur, secoué de frissons, titube comme un homme ivre ; ses voisins le soutiennent pour l'empêcher de tomber dans le bassin naturel que les eaux ont creusé : c'est un des *loa* de la cascade, généralement Damballah, qui l'a « monté ». Le possédé gagne le bord de la rivière, dardant la langue, les yeux exorbités et faisant entendre les « tetetes » caractéristiques du dieu. Les pèlerins se pressent autour de lui, lui parlent avec respect, lui serrent la main et lui demandent ces menues faveurs que les *loa* dispensent à ceux qu'ils aiment.

Un figuier géant qui s'élève près de la cascade est le reposoir de Damballah. Les pèlerins placent entre ses racines de petites bougies et suspendent à ses branches des cordons de laine qu'ils ont attachés autour des reins. Certains vont jusqu'à ramasser autour de l'arbre des pincées de terre et à les recueillir dans un mouchoir.

Les dieux aquatiques de Saut d'Eau ne sont plus les seuls maîtres de la rivière. Ils partagent leur domaine avec la Vierge et saint Jean. Notre-Dame-du-Carmel étant apparue au sommet d'un palmiste dans un petit bois sacré qui se trouve à peu de distance du petit bourg de Ville Bonheur et à quelques kilomètres de la cascade, le palmiste devint à son tour un objet de dévotion pour les pèlerins, et guérissait les malades qui venaient en foule implorer Notre-Dame du-Carmel. Un curé rigoriste, flairant l'idolâtrie, fit couper l'arbre miraculeux. Puis, comme la vénération des fidèles se reportait sur ses racines, le curé les fit arracher, mais la Vierge le punit de son sacrilège car, à ce qu'on raconte, il perdit les deux jambes dans un accident. Devant l'obstination des fidèles qui venaient prier la Vierge et saint Jean après s'être baignés dans la cascade, le Clergé fit du bois sacré un lieu de pèlerinage. La veille de la fête de la Vierge de Saut d'Eau, des autobus peinturlurés amènent sur la place de Ville-Bonheur des milliers de fidèles. Ils passent la nuit dans le bosquet illuminé par des milliers de cierges. Des « pères-savanes » récitent des prières, des « docteurs-feuilles » frottent les malades avec l'huile des lampes qui ont brûlé

devant les arbres sacrés, et avec l'eau des ruisseaux, dans laquelle ils ont mis à tremper des plantes médicinales.

Dans le bourg, beaucoup de pèlerins festoient, dansent au son d'orchestres de jazz et échangent des propos assez lestes avec des prostituées venues en grand nombre. Des pénitents arborant leurs costumes bariolés, distribuent de la nourriture aux pauvres, espérant apaiser par cet acte de charité chrétienne les *loa* qu'ils ont offensés.

Le jour de la fête de la Vierge, une foule énorme se presse devant l'église qui vient d'être construite en l'honneur de la Vierge de Saut d'Eau. Ceux qui n'ont pu entrer s'entassent sur le parvis. Après le service, la statue de la Vierge de Saut d'Eau, suivie d'une auto de publicité dont le haut-par-de la place, suivie d'une auto de publicité dont le haut-parleur déverse sur la foule des cantiques à la Vierge. Les fidèles qui, à l'aube, sont allés se baigner dans la cascade des *loa* aquatiques, la regardent passer, l'air extasié et les mains levées dans un geste d'adoration.

L'Eglise aurait sans doute toléré beaucoup de ces « superstitions populaires » avec l'intention ou l'espoir de les éliminer lentement, sans violence et sans scandale. N'a-t-elle pas acquis depuis mille cinq cents ans une longue expérience dans l'art de convertir les pratiques et les croyances qu'elle n'a pas réussi de prime abord à évincer ? Toutefois, avec le vodou, le clergé s'est trouvé face à face avec un problème quelque peu différent. L'évêque cité plus haut l'a formulé de façon très claire : « *Nous n'avons pas atteint les gens pour les christianiser, ce sont eux qui se servaient de nous pour faire de la superstition.* » De cette véritable mainmise du vodou sur le catholicisme, il n'est meilleur exemple que l'usage sacrilège qu'il fait des sacrements de l'Eglise.

Depuis l'époque coloniale les paysans haïtiens accordent une importance considérable au baptême. Moreau de Saint-Méry (vol. 1, p. 35) l'avait déjà signalé : « Comme les nègres créols prétendent, à cause du baptême qu'ils ont reçu, à une grande supériorité sur tous les nègres arrivant d'Afrique et qu'on désigne sous le nom de *Bossals*, employé dans toute l'Amérique espagnole, les Africains qu'on apostrophe en les appelant *Chevaux* sont très empressés à se faire baptiser. A certaines époques telles que celles du Samedi Saint et du Samedi de la Pentecôte, où l'on baptise les adultes, les nègres se rendent à l'église et trop souvent sans aucune préparation et sans autre soin que de s'assurer d'un parrain et d'une marraine qu'on leur indique quelquefois à l'instant, ils reçoivent

le premier sacrement du Chrétien et se garantissent ainsi de l'injure adressée aux non-baptisés ; quoique les nègres créols les appellent toujours *baptisés debout.* »

L'empressement que les esclaves mettaient à se faire baptiser ne s'explique pas uniquement par leur désir d'être assimilés aux nègres nés à Saint-Domingue. D'autres auteurs nous apprennent qu'ils cherchaient à se faire baptiser plusieurs fois. Ce zèle n'était pas causé — quoi qu'on en dise — par l'espoir de menus cadeaux, mais par des motifs magico-religieux. Lors du premier traité entre les nègres marrons de l'Ouest et les autorités françaises de Saint-Domingue, il fut stipulé que les révoltés, qui guerroyaient depuis quatre-vingts ans dans les bois, auraient la faculté d'aller se faire baptiser à Neybe et qu'ils garderaient la liberté conquise au prix de leur sang.

Le baptême a été adopté par le vodou comme un rite de consécration. On baptise non seulement les hommes, mais aussi les *loa* et tous les objets servant au culte. La cérémonie du « baptême » est célébrée avec plus ou moins d'éclat selon que l'on baptise un sanctuaire, des tambours, des colliers, des vêtements ou tout autre objet, mais elle est toujours, — quelle qu'en soit l'occasion, — conforme au rituel catholique : l'officiant récite des prières, asperge l'objet d'eau bénite et lui donne un nom choisi par un parrain et une marraine qui se tiennent à ses côtés, et qui par la suite se traitent, par jeu, de « compère » et de « commère ».

La communion catholique est regardée par certains prêtres vodou comme un sacrement accroissant leur puissance ; ils la recommandent parfois à leurs clients. Bien plus : certains *loa* passent pour « catholiques » et, de ce fait, doivent communier de temps à autre. C'est notamment le cas de Damballah-wèdo ; quand le dieu serpent éprouve le désir de s'approcher de la Sainte Table, il en avertit un de ses serviteurs ; celui-ci se prépare en bon chrétien à la réception du sacrement et, le jour venu, mettant dans sa poche une pierre consacrée à Damballah, va s'agenouiller devant l'autel ; au moment de recevoir les espèces, il est possédé par Damballah qui communie à sa place. Une vodouisante de Jacmel m'a raconté qu'un dimanche, pendant la messe, elle avait remarqué chez sa voisine des signes d'une agitation bizarre. Elle l'observa et comprit que la femme avait Damballah en tête. La possédée alla communier et ce n'est qu'au moment de regagner sa place qu'elle s'abandonna franchement à la transe. Pendant qu'on l'entraînait hors de l'église, le *loa* qui l'habitait

ne cessait de répéter : « On disait que je ne pourrais pas communier ; voilà, c'est fait. »

Il ne faut pas confondre la communion catholique des *loa* avec les communions de pain trempé dans du vin qui précèdent certaines cérémonies vodou — le *boulé-zin* en particulier.

Nous avons vu que le sacrement du mariage sert à unir un mortel avec un *loa* qui lui assure ainsi sa protection et ses faveurs. Afin d'obtenir le pardon d'un *loa* offensé, les vodouistes pratiquent aussi diverses formes extérieures typiquement médiévales, de la pénitence catholique. Les pénitentes — car en fait il s'agit le plus souvent de femmes — portent des vêtements en toile grise, dites « de siam » ou des sortes de robes d'arlequin faites de pièces rapportées aux couleurs symboliques de différents *loa :* ces vêtements doivent être bénis par un « père-savane ». Après avoir fait chanter une messe, brûlé des cierges et adressé des prières aux saints, les pénitentes offrent à leurs parents et amis un grand repas d'adieu. Elles parcourent le pays, visitant tour à tour tous les grands sites de pèlerinage : Saut d'Eau, la Vierge du Mont-Carmel, Alta Gracia, Saint-Dominique — et vivent de la charité publique et des distributions de nourriture que font certaines personnes pieuses pour s'acquitter d'une dette envers les *loa* ou les saints. Elles fréquentent les marchés où elles sont sûres de recevoir quelques sous ou du moins des fruits ou des légumes. Lorsqu'elles estiment que, par leurs fatigues et leurs souffrances, elles ont expié leur faute envers leur *loa* protecteur, elles rentrent chez elles pour reprendre leur vie normale.

Au marché de Marbial, j'ai rencontré une pénitente qui me dit avoir encouru la colère du *loa* Champagne-miofré, de la famille des Ogou. Cette divinité lui avait infligé diverses maladies, mais, craignant le pire, elle cherchait à la désarmer par le spectacle d'une vie errante et pénible. Elle consacrait une partie des aumônes qu'elle recevait à faire dire des messes pour les morts.

Les emprunts du vodou au catholicisme ne se situent pas tous sur le même plan. Alors que des éléments importants de la liturgie ont été indissolublement associés au rituel d'origine africaine, les sacrements et les rites funéraires n'ont pas subi la même absorption. Incomplètement intégrés à la liturgie vodou et occupant une position tant soit peu marginale, ils échappent à la compétence du *houngan* ou de la *mambo* et sont du ressort des « pères-savanes », qui s'instituent en

quelque sorte les représentants officieux de l'Eglise catholique au sein du vodou. Ils sont chargés de la conduite de tous les rites — baptêmes, communions, mariages de *loa*, funérailles — qui, si la chose était possible, auraient dû être célébrés par un curé. Ces personnages sont des catéchistes ou des sacristains en rupture de ban, sachant prier et chanter en latin et en français avec les intonations et les gestes requis. On s'adresse à eux chaque fois qu'une cérémonie vodou doit comporter un intermède catholique. Souvent ce sont eux qui dirigent les « actions de grâces » qui précèdent les invocations aux *loa* qui, elles, sont toujours faites par un prêtre vodou.

Les « pères-savanes » que j'ai connus m'ont tous paru être des vauriens qui prenaient leurs fonctions très à la légère. On ne saurait s'en étonner. N'étaient-ils pas des déracinés qui, ayant appris à mépriser les croyances de leurs frères, n'avaient pas réussi à devenir de bons chrétiens ? Ce n'est pas sans surprise que j'ai constaté que leur désinvolture et leur pitrerie ne choquaient personne. En fait, les sacrements et les actes liturgiques catholiques, incorporés au vodou, perdent quelque peu de leur signification religieuse alors qu'ils la gardent intacte dans le cadre de l'Eglise elle-même. Les vodouistes font donc une distinction très nette entre l'administration d'un sacrement par un curé et l'imitation plus ou moins fidèle qu'en donne un « père-savane ». Comment prendre au sérieux la « communion vodou » lorsqu'on observe la façon distraite et amusée avec laquelle les servantes des dieux s'agenouillent devant le « père-savane » qui enfourne dans leur bouche grande ouverte de la mie de pain trempée dans du vin ?

Il s'agit en somme d'une contrefaçon et l'on s'explique facilement l'indifférence et même l'irrévérence des acteurs. Il arrive aux « pères-savanes » et aux adeptes de forcer la note, et la parodie tourne alors à la farce. J'en donnerai pour preuve le « catéchisme des Guédé ». Cet intermède serait sans doute considéré comme sacrilège par les vodouistes eux-mêmes s'ils s'en jugeaient responsables. Mais comme ce sont les Guédé qui les possèdent et non pas eux qui se livrent à cette bouffonnerie, personne ne peut en être scandalisé : tout le monde sait que les génies de la mort sont espiègles et passablement obscènes. Je fus témoin de ce jeu ou de cette comédie — comme on voudra — à l'issue d'une grande fête que j'avais donnée en l'honneur des Guédé. Un bouc leur avait été offert avec toute la solennité coutumière et

le repas sacrificiel les avait mis en bonne humeur. La plupart des *hounsi* possédées par différents Guédé dansaient avec rage, se déhanchaient tant et plus et se conduisaient en véritables clowns. Soudain, les tambours s'arrêtèrent et un *houngan,* lui-même possédé, ordonna aux Guédé de se placer sur un rang. Il leur annonça qu'il allait leur faire passer un examen. Se plantant en face du chef de file, il psalmodia la première question du catéchisme : « Etes-vous chrétien ? » Le Guédé interpellé prit alors une expression imbécile, fléchit les genoux et chantonna d'une voix bêlante : « Je suis chrétien, oui », accentuant le « oui » avec énergie. L'examinateur reprit : « Qu'est-ce qu'un chrétien ? » Le Guédé, sur le même ton, débita la réponse prescrite par le catéchisme. Questions et réponses alternèrent ainsi jusqu'au moment où le possédé, affectant un air de plus en plus stupide, finit par chanter sur un rythme pressé une chanson décrivant le coït en termes très crus. Le *houngan* l'écouta avec plaisir, félicita le candidat et lui décerna le grade de « colonel dans l'armée haïtienne », récompense qui fut accueillie par des cabrioles et des cris de joie. L'examinateur passa à un autre Guédé qui se distingua par sa connaissance du catéchisme et le brio avec lequel il chanta le couplet obscène — ce qui lui valut le rang de général. Chaque Guédé reçut, à tour de rôle, un titre honorifique emprunté à la hiérarchie militaire, politique ou ecclésiastique. Une grosse fille d'un caractère très jovial fut proclamée « pape ». A l'annonce de cette haute distinction, la « papesse » poussa des clameurs de triomphe et, malgré son volume, fit des bonds de petite fille grisée par ses succès scolaires.

On se tromperait en interprétant comme une impiété cet intermède burlesque. Les *hounsi* possédées par les Guédé n'y mettaient aucune malice. Elles s'amusaient tout simplement à la manière de nos aïeux qui, si dévots fussent-ils, ne croyaient pas mal faire en parodiant les rites ou les personnages sacrés pour qui ils éprouvaient en d'autres circonstances le plus profond respect. Les curés d'alors, plus tolérants que ceux d'Haïti, savaient à quoi s'en tenir et ne jetaient pas l'anathème sur des jeux somme toute bien innocents.

L'attitude de l'Eglise catholique envers le vodou

L'Eglise est en une certaine mesure responsable de la survivance en Haïti des cultes africains. Au XVIIIe siècle, elle a

négligé d'instruire les esclaves dans la religion dont on les avait faits membres d'autorité par une aspersion d'eau bénite. Les prêtres qui auraient souhaité évangéliser les Noirs se heurtaient à l'indifférence ou plus souvent encore à l'hostilité de maîtres peu soucieux de voir leurs bêtes de somme élevées à la dignité de chrétiens. Puis les luttes pour l'Indépendance, les guerres civiles qui se succédèrent pendant presque tout le XIXe siècle furent peu propices à la diffusion du christianisme. Le Concordat de 1860, encore en vigueur, constituait une formule acceptable à l'orgueil national, mais *qui devait nuire à l'établissement du catholicisme*. Ce dont les campagnes haïtiennes avaient besoin, ce n'était pas de curés dirigeant des paroisses organisées sur le modèle français, mais de missionnaires qui auraient instruit les masses et combattu l'idolâtrie. Même aujourd'hui, alors que les écoles tendent à se multiplier et que les paysans ont cessé d'être isolés dans les montagnes, j'ai entendu des curés m'avouer que leur tâche aurait dû revêtir le caractère d'une œuvre missionnaire. La plupart des prêtres catholiques d'Haïti sont originaires de Bretagne où il existe un séminaire chargé de leur formation. Lorsqu'ils se trouvent en présence, non de bons catholiques tout juste enclins à quelques superstitions inoffensives, mais de paroissiens qui sont visités par des esprits et s'entretiennent familièrement avec eux, il est naturel que les prêtres se sentent désarmés et désemparés. Ni le milieu où ils ont vécu ni l'enseignement qu'ils ont reçu ne les a préparés à faire face à un tel état de choses. Loin de s'apitoyer sur l'ignorance et la crédulité de leurs fidèles, la plupart des curés, qu'ils soient français ou haïtiens, considèrent le vodou comme une entreprise démoniaque contre laquelle ils ont le devoir de lutter avec tous les moyens que l'Eglise leur fournit. Un curé me tint sur ce chapitre les propos suivants : « Il m'est impossible de nier que les *loa* sont des êtres réels, à en juger par ce que j'ai vu de mes propres yeux. Est-ce qu'il n'y a pas un diable ? Les gens de ce pays sont véritablement possédés par le démon, puisque nous parvenons à les délivrer par nos prières. Avant d'entrer au séminaire, j'ai été témoin de beaucoup de choses étranges. Par exmple, une femme qui pliait une barre de fer rougie au feu. Croyez-vous qu'une telle chose serait possible sans intervention surnaturelle ? N'était-elle pas possédée par le diable ? »

Les catéchismes utilisés dans les campagnes haïtiennes

exprimont clairement l'attitude du clergé à l'égard du vodou :

« 31. Qui est le principal esclave de Satan ? — Le principal esclave de Satan, c'est le *houngan*.

« 32. Quel est le nom que les *houngans* donnent à Satan ? — Les noms que les *houngans* donnent à Satan sont *loa*, anges, saints, morts, *marassa* [1].

« 33. Pour quelle raison les *houngans* prennent-ils les noms d'anges, de saints et de morts pour les donner à Satan ? — Les *houngans* prennent les noms d'anges, de saints, de morts pour les donner à Satan afin de nous tromper plus facilement.

« 34. Comment les gens servent-ils Satan ? — En péchant, en faisant des maléfices, de la magie, des « mangers-loa », des « mangers-les-anges », des « mangers-*marassa* ».

.. ..

« 37. Avons-nous le droit de nous mêler aux esclaves de Satan ? — Non, parce que ce sont des malfaiteurs, ce sont des menteurs comme Satan. »

Plus précise encore est cette définition copiée dans un catéchisme manuscrit qui circulait dans la Vallée de Marbial : « Un *loa* est un mauvais ange qui s'est révolté contre le Bon Dieu et qui, pour cela, est en Enfer. »

Sur ce dernier point, la seule différence entre les pasteurs et leurs ouailles tient aux caractères opposés qu'ils attribuent aux *loa*. A ceux qui leur disent que les *loa* sont de vulgaires « satans », les paysans haïtiens répondent que, Dieu les ayant créés ceux-ci ne sauraient être mauvais et que de toute façon on a suffisamment de preuves de leur bienveillance et de leur compassion : il est vrai que certains esprits sont prêts à seconder les méchants et se rendent redoutables par leur violence et leur cruauté, et ceux-là seuls méritent l'épithète de *diab* : les gens de bien s'abstiennent de tout commerce avec eux et leurs victimes doivent s'efforcer de les apaiser, sans toutefois aller jusqu'au crime. Pas plus que les hommes, Dieu n'approuve les agissements des « mauvais *loa* », des « *loa* achetés », dont les sorciers se servent pour leurs machinations.

En 1941, fort de l'appui plus ou moins ouvert du gouvernement, le clergé résolut d'intensifier sa campagne contre les

1. *Marassa* : jumeaux divins, objets d'un culte familial.

manifestations extérieures du vodou et d'amener le plus rapidement possible les paysans à un catholicisme sans mélange.

La première tentative officielle de l'Eglise pour combattre le vodou remontait à 1896. L'évêque du Cap Haïtien, Monseigneur Kerguzan, avait organisé contre la « superstition » une campagne de conférences, de réunions et de prédications qui aboutirent à la création d'une « Ligue contre le Vodou », dont l'action dans les paroisses devait s'exercer par l'intermédiaire des curés, mais le succès de cette Ligue fut apparemment médiocre. Dans une Allocution synodale, Monseigneur Kerguzan se plaint de ne pas être soutenu par les autorités bien que le Président l'eût assuré de son appui, et il ajoute « des gens, même intelligents et instruits, prennent parti pour le fétichisme dans certains endroits, ce qui égare le peuple. »

En même temps qu'il dénonçait les méfaits du vodou, Mgr Kerguzan menaçait les vodouistes de sanctions graves. Ceux qui prenaient part à une cérémonie étaient privés de la communion, houngan et mambo ne pouvaient devenir parrains ou marraines, et leur absolution était réservée à l'ordinaire. En 1913, l'épiscopat revint à la charge. Le « monstrueux mélange » fut l'objet d'une lettre pastorale collective.

Ces premières escarmouches ne tirèrent guère à conséquence et furent vite oubliées. La lutte véritable entre l'Eglise et le vodou ne commença qu'en 1939, durant la présidence d'Elie Lescot. Mgr Robert nous dit que la campagne fut déclenchée par la « découverte par suite de circonstances vraiment providentielles de l'existence du « mélange » et surtout par la découverte que cette abomination n'était pas seulement le fait d'une personne isolée, mais la pratique courante de l'ensemble des convertis. ».

La date tardive à laquelle le clergé haïtien fit cette « découverte » montre de la part du clergé une belle indifférence à tout ce qui avait été écrit sur le vodou bien avant qu'il se fût avisé de l'existence de cet abominable « mélange ». On ne saurait certes lui faire grief d'avoir ignoré la brillante étude que Herskovits avait consacrée, dans son livre *In a Haitian Valley*, à l'interpénétration des cultes africain et catholique, mais il est impossible de ne pas s'étonner d'un aveuglement d'autant plus surprenant que, dans les paroisses rurales, les curés avaient quotidiennement l'occasion d'être renseignés sur les croyances et les pratiques vodou.

La « découverte » dont parle Mgr Robert a donc affermi la volonté du clergé de combattre à tout prix le paganisme de

ses ouailles. La campagne extrêmement vigoureuse qu'il devait entreprendre pour extirper le vodou avait eu pour précurseur un homme du peuple surnommé Ti-Jules (de son vrai nom Saint-Giles-Saint-Pierre), qui vivait dans la région de Trou d'Eau, près de Hinche. Comme tous les paysans, c'était un vodouisant convaincu. Trois de ses enfants étant tombés malades il les avait fait soigner par un *houngan*. Au début il s'était conformé à toutes les prescriptions du guérisseur — sa maison était pleine de « cordes à nœuds », des « croix-digo » (croix tracées à l'indigo) avaient été peintes partout et il faisait administrer à ses enfants des « bains sentis » afin de détourner la fureur des mauvais esprits. Il éprouvait cependant quelques scrupules à préférer toute cette cuisine magique à la protection du Bon Dieu. Un matin, en se relevant de la prière, il se mit à détruire et à jeter non seulement tout ce que le *houngan* avait introduit dans sa maison, mais tout ce que celui-ci avait touché : tables, chaises, assiettes, tasses, furent sacrifiés à sa vertueuse indignation. Il expliqua à sa famille atterrée : « Pour que le Bon Dieu s'occupe de nous, il faut nous débarrasser de toute trace de Satan. » La guérison de ses enfants affermit sa volonté de rebellion contre les *loa*. Il se fit prédicateur et se mit à exhorter ses voisins à servir Dieu « sans mélange ». Une vision ne tarda pas à conférer à sa mission une sanction divine : il vit deux « pères » aux visages rayonnants qui entrèrent dans sa case, le firent asseoir et lui dirent au nom de Dieu qu'il devait travailler « *a retiré moun nà ràjé pou mèt yo nà chimê drouèt* », (« retirer les gens de la magie pour les mettre sur le droit chemin »). Ils lui expliquèrent les vérités à enseigner à tous ceux qui viendraient le trouver, les prières à faire réciter et le moyen de renoncer aux *loa*.

La nouvelle de ce miracle s'étant répandue, un grand nombre de gens vinrent trouver Ti-Jules pour apprendre à servir Dieu « sans mélange ». Il les faisait mettre à genoux, se signer, et après leur avoir fait réciter quelques prières, telles que le *Credo* et le *Confiteor*, il les invitait à détruire leurs « maisons des mystères » et à couper les « arbres-reposoirs ». Il leur faisait ensuite répéter avec lui un texte dans lequel le vodouiste repenti promettait de renoncer au service des *loa*. Il terminait par la phrase : « *Ac pitit ac travo, m'détaché, m'ataché, m'renôsé* » (« Avec enfants et travaux je me détache, je m'arrache, je renonce).

Ceux qui avaient déclaré leur intention de « renoncer » devaient dorénavant remplir leurs devoirs religieux avec la

plus grande régularité, se marier s'ils vivaient dans le « pla
çage », et éviter tout contact avec le vodou.

Le succès de Ti-Jules fut si grand que des milliers de pay
sans de l'Artibonite et du Nord accomplissaient le pèlerinag
de Trou d'Eau et en revenaient transformés. Ti-Jules devai
bientôt connaître le sort de tous les prophètes. Ses voisins
jaloux de l'ascendant qu'il exerçait et froissés dans leur
croyances et leurs traditions, le dénoncèrent au curé comm
un hérétique que « la prétention aveuglait au point de lu
faire inventer une religion nouvelle ». Le curé devant qui Ti
Jules fut forcé de se présenter ne trouva rien de répréhen
sible dans sa conduite ni dans ses propos. Les *houngan* e
les *boko* alertèrent alors l'autorité civile et lui représentèren
Ti-Jules comme un magicien qui « tournait la tête aux gens »
au moyen de « paroles et d'instruments cabalistiques » et qu
organisait chez lui des « réunions dangereuses pour la sécu
rité de l'Etat ». Le réformateur fut arrêté, jeté en prison et
bien qu'acquitté par le tribunal, dut néanmoins payer un
amende importante.

Mais les persécutions dont il avait été la victime ne firen
qu'ajouter à sa réputation. Les fidèles vinrent plus nombreu
que jamais se faire libérer de l'emprise des *loa*. Sur le
conseils de l'archevêché, Ti-Jules fut invité à adresser se
pénitents aux curés de leurs paroisses respectives. C'est d
cette façon que commença le mouvement dit des « rejetés »
Parmi ceux-ci, un certain Simon, qui avait été en traitemen
chez les *boko* pendant sept ans, se distinguait par son zèle
Il accompagnait les curés dans leurs tournées et sa parol
avait d'autant plus d'effet qu'il s'accusait lui-même de
erreurs et des péchés dont il voulait préserver ses compa
triotes.

Les chroniqueurs catholiques de cette croisade anti-super
stitieuse ne cherchent pas à dissimuler le trouble et l'agita
tion que provoquèrent ces violentes accusations et ses mena
ces de châtiments éternels contre ceux qui se refusaient
abandonner le culte des *loa*. Cette crise de conscience eu
pour résultat de révéler au clergé le nombre des « convertis
qui étaient restés fidèles aux cultes africains. « Tous le
convertis ou « dévotions » — c'est-à-dire tous les fidèles
étaient dans la superstition. Les directeurs de chapelles eux
mêmes, chargés de catéchiser les autres, ne faisaient pa
exception. A peu près chez tous on trouva une petite mai
son-*loa*, et à plus forte raison tous les autres objets de l
superstition. L'étonnement devint de la stupeur, mais devan

l'évidence des faits il n'y avait plus à discuter : désormais il était bien établi que presque tous nos convertis pratiquaient le mélange. »

L'Eglise prit alors une mesure qui allait susciter une indignation profonde dans les milieux mêmes d'où elle aurait pu recevoir le plus grand appui. Le clergé décida d'exiger des fidèles le serment anti-superstitieux. Voici le texte du serment dit des « rejetés » :

> « Moi, devant Dieu présent dans le tabernacle, devant le Père qui le représente, je renouvelle les promesses de mon Baptême. La main sur l'Evangile, je fais serment de ne jamais donner un manger-loa quelconque — de ne pas assister à une cérémonie vaudou quelconque, de ne jamais participer à un service-loa de quelque manière que ce soit.
>
> « Je fais serment de faire détruire ou de détruire le plus vite possible tous les fétiches et objets de superstition, s'il y en a, sur moi, dans ma maison, dans mon habitation.
>
> « En un mot, je fais serment de ne jamais m'abaisser à quelque pratique superstitieuse que ce soit.
>
> (Pour les personnes mariées.) Je promets en outre d'élever tous mes enfants, sans exception, dans la religion catholique et romaine, hors de toute superstition, me soumettant pleinement à l'enseignement de cette Sainte Eglise.
>
> « Et je promets, avec la grâce de Dieu, de rester fidèle à mon serment jusqu'à la mort. »

Les membres de l'élite et de la petite bourgeoisie furent outrés qu'on exigeât d'eux un serment qui laissait entendre qu'on les soupçonnait de partager les croyances et les rites des paysans. Leur indignation fut sans borne. Les curés avaient beau leur dire que c'est précisément parce qu'ils étaient bon catholiques qu'on leur demandait de se désolidariser d'avec ceux qui pratiquaient le « mélange », ils virent dans cette mesure une brimade et une humiliation. Le fait qu'elle leur était imposée par des prêtres blancs ajoutait à leur rancœur. Elle les confirmait dans le soupçon que les curés étrangers les considéraient comme des sauvages. Prédications, conférences, réunions, visites à domicile, rien ne fut négligé pour convaincre les fidèles de la nécessité du serment. Mais dans une paroisse qui comptait 2.000 pratiquants, c'est tout juste si quelques dizaines acceptèrent de

le prêter, et il n'y eut que 3.000 assermentés dans tout le diocèse des Gonaives. Les évêques attribuèrent cet échec non pas à des sentiments de vanité froissés, mais à l'attachement des soi-disant catholiques au vodou et à leur refus de rompre avec la « superstition ». A mon avis, les prêtres sont passés d'un excès d'optimisme à un excès contraire. S'il est vrai qu'un grand nombre de leurs paroissiens préféraient être privés de la communion plutôt que de déserter les *houmfò*, beaucoup sans doute considéraient le serment comme un aveu honteux incompatible avec leur dignité personnelle.

La désillusion que le clergé avoue avoir souffert fut amplement compensée par les conversions massives des vodouistes qui, pris d'une vague d'enthousiasme collectif, « rejetèrent » en grand nombre et accoururent vers les prêtres, leur demandant de détruire les objets rituels qu'ils possédaient et de les délivrer des « obligations impossibles qui leurs étaient imposées ». Les « obligations » que le vodou impose à ses adeptes explique en bien des cas la facilité avec laquelle bon nombre d'entre eux abjurèrent et l'enthousiasme qu'ils affichèrent probablement pour donner le change à une inquiétude secrète. Enfin, les populations paysannes sont aisément la proie d'entraînements collectifs qui sont souvent aussi violents que brefs. Il serait tout aussi injuste de nier la spontanéité de certaines conversions que de passer sous silence la coercition qui fut exercée. Des sanctions très graves du point de vue catholique furent prises contre tous ceux qui assistaient et participaient activement ou passivement aux cérémonies vodou. Le simple fait de porter une amulette entraînait six mois de pénitence. Par crainte d'être privés des sacrements auxquels ils attachaient le plus grand prix, beaucoup de vodouistes s'engagèrent à renoncer aux *loa*. Jusqu'ici l'Eglise était dans son droit. Elle changea de tactique et obtint le concours du bras séculier : sur la demande du clergé, le Président Lescot donna l'ordre à la Garde d'apporter son concours aux curés dans leur chasse aux objets du culte vodou.

Fort de l'appui plus ou moins déclaré du Gouvernement, les curés firent fermer ou détruire les *houmfò*, et des milliers d'objets sacrés furent brûlés dans de véritables autodafés. Me trouvant en Haïti en 1941, je me souviens d'avoir vu dans la cour des presbytères des pyramides de tambours, d'écuelles peintes, de colliers, de talismans, qui attendaient le jour fixé pour le feu de joie qui devait symboliser la victoire de l'Eglise sur Satan. C'est en vain qu'à la Croix des

Bouquets je suppliai le curé d'épargner les pièces qui auraient pu figurer dans un musée d'ethnographie. A tous mes arguments, il répondait avec obstination que la seule présence de ces objets dans un musée jetterait le discrédit sur Haïti. C'est ainsi que de la vaisselle ancienne, des œuvres d'art populaire et des pièces archéologiques de grande valeur furent anéanties. Le désastre eût été complet si Jacques Roumain, un homme de cœur et l'un des meilleurs écrivains d'Haïti, n'avait créé le Bureau d'ethnologie. L'idée nous en était venue au cours d'un voyage que nous fîmes ensemble et qui nous avait permis de constater l'ampleur des ravages qui se commettaient sous le couvert de la « renonce ». Avec les objets arrachés aux bûchers, Jacques Roumain put former un musée dont Haïti peut s'enorgueillir à juste titre.

Les paysans dont les sanctuaires étaient pillés et qui ne pouvaient plus « battre tambour » pour appeler les *loa* de Guinée finirent par manifester de façon plus ou moins ouverte leur ressentiment qui prit, en certaines régions, la forme de grèves religieuses. D'autre part ni la presse ni l'opinion publique n'approuvaient le zèle souvent intempestif de certains prêtres. Le Gouvernement, qui n'était pas insensible à l'hostilité qui se manifestait dans la bourgeoisie et dans le peuple contre le clergé, retira l'appui qu'il lui avait prêté. Le 22 février 1942, une fusillade se produisit dans l'église de Delmas, près de Port-au-Prince, au moment où un prêtre haïtien disait la messe qui devait inaugurer une semaine de prédications anti-superstitieuses. Les journaux catholiques laissèrent clairement entendre qu'il s'agissait d'une provocation du Gouvernement qui avait envoyé à Delmas des policiers déguisés en paysans. Le fait est que le Gouvernement prit immédiatement prétexte de l'affaire pour mettre un frein à la campagne contre le vodou. Au propre témoignage de Mgr Robert un retour massif à la « superstition » succéda à l'enthousiasme du début. Il admet avec beaucoup de franchise que « la plus grande partie de cette masse si joyeuse d'être délivrée de son esclavage reprit ses chaînes ». Les sanctuaires vodou s'ouvrirent à nouveau et, petit à petit, les fidèles se regroupèrent autour des *houngan* et des *mambo*. Sous le gouvernement du Président Estimé (1946-1952), le vodou sortit complètement de la semi-clandestinité. De nombreux intellectuels noirs qui soutenaient le nouveau régime faisaient profession d'admirer le vodou comme l'expression de l'âme populaire. Il était normal qu'un gouvernement qui se proclamait issu des masses et représentant des « authen-

tiques », c'est-à-dire des Haïtiens de pure souche noire, se montrât tolérant et même bien disposé envers une religion qui était celle de la majorité du peuple. Malgré la détresse économique qui régnait dans les campagnes, la présidence d'Estimé a été marquée par une renaissance du vodou. Beaucoup d'adeptes avaient à cœur de regagner la faveur des *loa* dont, par crainte du curé ou de la police, ils avaient négligé le culte.

La « renonce » a affecté de façon très directe la conception que l'Eglise catholique s'est faite de sa tâche en Haïti. Le clergé s'est rendu compte qu'il était grand temps de donner aux masses une instruction chrétienne plus solide. Il cherche à assurer son influence par le moyen de catéchistes qui sont choisis parmi les « rejetés » ayant reçu un enseignement qui en fait d'utiles auxiliaires des curés de campagne. D'autre part, la guerre que l'Eglise a déclarée au vodou a rendu les paysans conscients de l'opposition existant entre le culte des *loa* et le catholicisme officiel. Les curés se montrent aujourd'hui beaucoup plus stricts en matière d'orthodoxie et il leur est interdit d'avoir les complaisances qui permettaient jadis aux vodouistes d'utiliser la liturgie catholique à des fins païennes.

La campagne antisuperstitieuse dans la Vallée de Marbial

La Vallée de Marbial est l'une des rares régions d'Haïti où le vodou n'a pu se remettre entièrement des coups qui lui avaient été portés. L'extirpation de l'idolâtrie y fut menée avec une énergie brutale par un curé français que son impétuosité avait fait surnommer *Lavalas* (le torrent, la crue), et un curé haïtien qui, élevé dans un milieu vodouisant, poursuivait la religion de ses ancêtres d'une haine tenace et clairvoyante.

Lors de mon séjour à Marbial, huit années s'étaient écoulées depuis les événements que je vais raconter d'après les récits que j'ai recueillis de la bouche des paysans. Je n'ignore pas qu'ils ont déjà subi les déformations auxquelles est sujette la tradition orale, et que sous certains aspects ils ressortissent du domaine légendaire, mais c'est précisément parce qu'ils nous présentent les faits tels que les paysans les interprètent que j'ai jugé utile de les publier. En gros, les épisodes sont exacts, car ils m'ont été confirmés par le Père

L.C... lui-même. Quant aux éléments fabuleux, ils constituent des documents psychologiques qui ont leur intérêt.

Les gens de Marbial ont été profondément troublés par les anathèmes jetés du haut de la chaire contre leurs croyances ancestrales. L'univers mystique dans lequel ils étaient installés n'était pas toujours rassurant, mais du moins il ne leur posait que peu de problèmes. Les *loa*, les saints, la Vierge et Jésus y faisaient bon ménage. Les messes, les sacrements et les « mangers-*loa* » étaient autant de moyens éprouvés pour obtenir la faveur des invisibles et désarmer leur malveillance. Or, voilà que tout était remis en question. Que l'on juge du désarroi d'un paysan qui s'est acquitté toute sa vie de ses « obligations » envers les *loa* de sa famille et qui, brusquement, se voit traité d'idolâtre et de serviteur du Diable. Ce qui semble avoir le plus impressionné les gens de la Vallée, ce sont les expéditions organisées par le Père Lavalas contre les « maisons des mystères ». A la tête d'une bande de convertis fanatiques, le Père faisait irruption dans les fermes, exigeait qu'on lui remît tous les accessoires du culte vodou. Aucune violence n'était exercée contre les personnes, mais les zélateurs cherchaient à intimider, par leurs cris et leur attitude, ceux qui auraient osé leur résister. Le pillage et la destruction des sanctuaires familiaux n'auraient cependant pas été possibles sans le concours du bras séculier. A Marbial, il était représenté par les chefs de section, qui sont à la fois gardes champêtres et juges de paix. Beaucoup d'entre eux étaient des adeptes du vodou et c'est sans doute avec répugnance qu'ils participaient à ces raids. Le sens de la hiérarchie est cependant si développé dans la paysannerie haïtienne que pas un seul chef de section ne semble s'être dérobé à la mission qui lui était imposée.

En général, les prêtres savaient fort bien où trouver les objets qu'on cherchait à leur dissimuler. Leur perspicacité — attribuée à un pouvoir surnaturel — était due aux dénonciations inspirées par le désir de gagner leur faveur et aussi par la jalousie envers des voisins plus riches. Aujourd'hui encore, le curé de Marbial passe pour posséder un « instrument » magique qui lui permet de découvrir les choses les plus secrètes et de sonder le cœur de ses paroissiens.

Beaucoup de paysans, mus par la peur ou se sachant victimes de dénonciations, venaient d'eux-mêmes déposer au presbytère les instruments de musique, les costumes et les attributs des dieux, et tous les accessoires du culte qu'ils possédaient chez eux. Ceux qui feignaient une foi chrétienne

sans mélange, mais pratiquaient le vodou « en bas châle », apportaient de nuit les objets qui auraient pu les compromettre. D'autres, par crainte d'un pillage qui aurait pu s'étendre à tous leurs biens, prenaient les devants et demandaient eux-mêmes au curé et à ses acolytes de les débarrasser de toute « souillure païenne ». Ceux qui, au contraire, se refusaient à abandonner les esprits protecteurs de leur famille et à détruire les objets sacrés hérités de leurs parents ou achetés à grands frais, pouvaient s'attendre à voir, tôt ou tard, leur « cour » envahie par une troupe de dévots sous la conduite du prêtre ou de la police rurale. Le curé essayait tout d'abord de les convaincre qu'il était de leur intérêt d'abjurer et de consentir à la destruction de leur sanctuaire ; mais si ces exhortations restaient sans effet, on avait recours à la force : l'escorte du prêtre, précédée du chef de section, pénétrait dans la maison pour enlever tout objet suspect et, selon ce que me racontèrent plusieurs informateurs, quelques-uns de ces inquisiteurs bénévoles profitaient de l'occasion pour assouvir des vengeances personnelles ou même pour commettre de menus larcins. Enfin, les « arbres-reposoirs », nombreux autour des *houmfô*, étaient exorcisés et abattus au milieu des chants et des prières.

Tous les témoins de ces scènes ont été frappés par le comportement de ceux-là mêmes qui s'étaient faits les agents de la persécution. Ils s'attaquaient aux emblèmes du vodou comme à des ennemis dangereux qu'ils auraient voulu piétiner et exterminer. Pendant que le curé s'employait à exorciser les « arbres-reposoirs », des fanatiques leur jetaient des pierres, les injuriaient et leur reprochaient l'argent qu'ils avaient dépensé vainement en offrandes et en sacrifices, et cette rage trahissait leur conviction que ces arbres étaient réellement habités par des esprits. Quant aux vodouisants contraints d'assister à ces scènes qui leur paraissaient sacrilèges et de livrer de leurs mains des talismans garants de leur sécurité, ils en étaient si profondément bouleversés qu'ils fondaient en larmes et donnaient les signes de la plus extrême agitation. Il y eut, paraît-il, des cas où des adeptes tombèrent évanouis, ou furent subitement possédés par le dieu ou le génie dont les symboles venaient d'être détruits. Ces transes en déclenchaient d'autres : alors que certains, « saoulés » par le dieu, ne faisaient que tituber, d'autres, sur qui la divinité était descendue, criaient leur indignation. C'était le *loa* qui protestait contre ces profanations et répétait sans cesse : « Je ne m'en irai pas, je ne

veux pas m'en aller. » Le curé cherchait à toucher le front des possédés avec son crucifix, mais ceux-ci gesticulaient et résistaient de leur mieux. Quelques-uns fuyaient, mais ils étaient ramenés de force auprès du curé et exorcisés. La transe finie, ces malheureux erraient, implorant qu'on leur expliquât ce qui s'était passé.

Parfois, les possessions se produisaient en pleine église. Le cas de Ludalise, qui me fut rapporté par une personne attachée au presbytère, est significatif d'un certain climat mental et, malgré ses éléments fabuleux, repose certainement sur des faits authentiques. L'héroïne de cette affaire, Mlle Ludalise, était une jeune femme qui avait servi les *loa*, mais qui, pour des raisons qui me sont inconnues, avait décidé de les « rejeter ». Un dimanche, en pleine messe, au moment de l'élévation, elle fut possédée. On l'emmena au presbytère, où le curé la rejoignit afin de chasser l'esprit immonde. Le *loa* se défendait en beau diable contre les exorcismes et ne cessait de crier : « Je ne m'en irai pas, non, je ne m'en irai pas. » On fit venir en hâte la mère de la démoniaque et on lui demanda si par hasard sa fille n'aurait pas oublié de remettre au curé quelque objet vodou. Celle-ci commença par affirmer qu'elle s'était débarrassée de tout ce qui, de loin ou de près, se rapportait au culte des *loa*, mais, pressée de questions, elle avoua qu'un arbre-reposoir se dressait encore près de sa demeure. Le curé ordonna à son sacristain de seller sa mule et d'aller sur-le-champ abattre le fétiche. En cours de route, alors qu'il traversait un dangereux pierrier, l'animal fit un bond qui faillit désarçonner son cavalier. Celui-ci, qui savait sa monture ombrageuse, ne prêta aucune attention à l'incident. Arrivé à la ferme, il coupa l'arbre-reposoir et rentra au presbytère rendre compte de sa mission. La jeune fille, qui était toujours possédée, s'écria en le voyant arriver : « Compère, vous avez de la chance, pour un peu je vous cassais le cou. » En réalité, ce n'était pas la jeune fille qui parlait, mais le *loa* qui s'était logé en elle. Ce furent là ses derniers mots. Il s'envola, laissant sa victime épuisée et inconsciente. Il ne revint plus, mais la jeune femme ne retrouva jamais toute sa raison.

Quelques paysans virent dans la « renonce » une chance inespérée de se débarrasser définitivement des loups-garous qui infestaient le pays, ou du moins de briser leur pouvoir occulte. On traîna devant le Père X... des femmes accusées d'être des « mangeuses d'enfants ». Le curé les interrogeait

et renvoyait celles qui lui paraissaient innocentes. Quant aux autres, on les menait à la sacristie pour y être exorcisées. Une de mes informatrices, directrice d'une station catholique, était convaincue que le curé démasquait les femmes loups-garous en leur plaçant un Évangile sur la poitrine. Celles qui appartenaient à cette redoutable confrérie poussaient des cris et agitaient les bras comme pour s'envoler, mais tôt ou tard, elles finissaient par s'effondrer, vaincues par le pouvoir du livre sacré. Une fois assuré que le démon les avait quittées, le curé les renvoyait chez elles après leur avoir fait jurer de ne plus recommencer.

Le clergé avait exigé que l'on arrachât toutes les grandes croix qui se dressent au milieu des cimetières familiaux, sachant bien que les paysans en faisaient le symbole de Baron-Samedi, maître des morts. Au moment où le feu allait être mis à un bûcher fait de ces croix, de nombreuses femmes venues en spectatrices furent possédées par Baron-Samedi, Baron-la-Croix et autres membres de la famille des Guédé. Les génies de la mort, s'exprimant par le truchement de ces femmes, auraient proféré les menaces suivantes : « Croyez-vous nous chasser ainsi ? Ce n'est que du bois que vous brûlez. Nous, vous ne nous brûlez pas. Aujourd'hui vous jetez ces croix au feu, mais bientôt vous verrez quel bûcher va flamber dans cette vallée. » On essaya de les faire taire en leur jetant de l'eau bénite, mais ils s'en riaient et continuaient de plus belle à prophétiser des catastrophes et à invectiver le curé. La sécheresse qui frappa si durement les habitants de Marbial au cours des années suivantes fut naturellement attribuée à la colère des *loa*. C'est pourquoi celui dont nous tenons ce récit le termina par ces mots : « Les *loa* ont dit vrai, c'est un bien grand boucan qu'ils ont allumé à Marbial. Le soleil est tellement brûlant que nos jardins ne produisent même plus du petit mil. Le soleil brule nos récoltes et la pluie ne tombe plus. La sécheresse est en train de nous exterminer. »

La réaction de la population de Marbial à la campagne antisuperstitieuse ne fut pas uniforme. A côté des résistants plus ou moins déclarés, il semble qu'il y eut un assez grand nombre de familles qui « rejetèrent » avec enthousiasme et s'unirent aux curés contre leurs concitoyens. Les uns agissaient par esprit de révolte contre les servitudes du vodou, d'autres pour faire leur cour au curé, d'autres enfin parce qu'ayant subi l'influence de la ville ils estimaient que la pratique du vodou les ravalait au rang de paysans ignorants

et frustes. Le facteur économique a pesé d'un grand poids dans la décision de nombreux convertis. Même à une époque où ils auraient pu retourner au vodou, beaucoup de paysans restèrent fidèles à leur serment, admettant franchement qu'ils étaient heureux de ne plus avoir à débourser de l'argent pour les « mangers-*loa* ». Il est vrai que certains se plaignaient des charges nouvelles que l'Eglise leur imposait. Leurs boutades sur les casuels étaient parfois amères et trahissaient une sourde rancœur.

Il reste à savoir dans quelle mesure le catholicisme a réussi à triompher dans la Vallée de Marbial. Sur ce point, je puis apporter quelques témoignages qui me paraissent significatifs. Tout d'abord, la sincérité des « rejetés » était mise en doute par les convertis. Une femme qui se disait bonne catholique et allait très régulièrement à la messe m'avoua n'avoir pas déserté ses dieux. Elle ne comprenait pas pourquoi les curés en voulaient aux *loa* « qui sont de bons esprits et nous défendent contre le diable ». (Toujours selon cette femme, ses *loa* n'avaient jamais fait de mal : ils veillaient sur elle et elle savait bien que c'est à eux et non au curé qu'elle devait s'adresser le jour où elle tomberait malade.) Elle avait remarqué que ses affaires s'étaient mises à péricliter après son abjuration et que sa situation ne s'était à nouveau améliorée qu'à la suite d'un grand « service » aux *loa*.

Une autre informatrice, qui m'avait déclaré sans la moindre gêne que non seulement elle croyait aux *loa*, mais les servait, n'en abjura pas moins avec éclat pour que son enfant pût être baptisé. Elle était d'ailleurs sûre que ses *loa* ne lui en tiendraient pas rigueur, car « ils sont immortels, invisibles et se trouvent partout ».

Comment oublier le ton pénétré et ému d'un paysan qui, après avoir déclaré que sa famille avait toujours révéré les *loa* de Guinée, s'écria : « Non, non, mes *loa* ne sont pas des diables. Ils n'ont jamais mangé personne. Au contraire, ce sont eux qui me protègent contre les mauvais esprits et les loups-garous. Je ne serai jamais ingrat envers eux. Ce n'est pas moi qui les ai créés, mais le Bon Dieu lui-même. L'aurait-il fait s'ils n'étaient pas bons ? »

Sans aucun doute, bon nombre de vodouistes se berçaient de l'espoir que les *loa* se montreraient compréhensifs et ne leur tiendraient pas rigueur de violences dont ils n'étaient pas coupables ni d'une apostasie imposée, qui leur répugnait. Une fois l'effet de surprise passé, beaucoup se dirent

qu'après tout les *loa* étaient trop intelligents et trop puissants pour se formaliser de ce qui était arrivé à leurs symboles matériels. Un certain Salis, qui se flattait de posséder une marmite dans laquelle habitait un esprit enchaîné, fut obligé de l'apporter au presbytère où elle alla rejoindre sur le bûcher les instruments de musique, les images et la vaisselle sacrée. Quelques jours plus tard, l'esprit de la marmite vint dire à son protégé de ne pas s'inquiéter de cette perte, car il était toujours bien portant et nullement gêné par la destruction du réceptacle. Il conseilla même à son serviteur d'abjurer et de communier à l'église si bon lui semblait, car cela n'affectait en rien ses rapports avec les *loa*. Un autre paysan chez qui on avait coupé un arbre dédié à Legba me dit que le dieu n'avait pas quitté sa demeure et s'était simplement installé dans un autre arbre.

Parmi les obstinés qui se refusaient à « rejeter » se trouvait un *houngan* qui m'expliqua pourquoi il n'avait jamais voulu abandonner le culte de ses ancêtres. « Mieux vaut, me dit-il, un homme qui déclare ouvertement ne pas vouloir « renoncer » parce qu'il croit que ses *loa* ne sont pas des diables, qu'un catholique ou un protestant qui fait de la magie en secret. Moi je suis un *houngan*, je sers les *loa* et le dis à qui veut l'entendre. A l'époque de la campagne, des « rejetés » venaient chez moi me menacer, m'injurier et me traiter de loup-garou. Ils m'accusaient de manger les petits enfants. Je savais bien qu'un jour je les démasquerais ; je leur disais : « Je n'ai qu'un maître, c'est le bon Dieu. Le curé est-il mon maître ? Je suis un adulte et non pas un enfant. » Ceux qui avaient renoncé cessèrent de me saluer. »

La « Renonce » a créé chez beaucoup de sectateurs du vodou de véritables cas de conscience que certains ont résolu de façon très subtile, tel Sylvestre qui, ayant prêté serment de ne plus servir les *loa*, les avait identifiés « en esprit » avec les saints dont il conservait les images. Il n'allait plus chez le *houngan*, mais faisait dire des messes qui, toujours « en esprit », étaient adressées aux *loa*. Il plaçait des mets délicats près des images des Saints pour compléter la cérémonie. Il avoua cyniquement : « C'est comme cela que nous nous arrangeons pour que le curé serve les *loa*. »

Quelques membres du clergé voulurent profiter de la confusion créée par la campagne antisuperstitieuse pour combattre le protestantisme. Utilisant le procédé bien connu de l'amalgame, ils s'efforcèrent d'assimiler les protestants aux vodouistes impénitents. Les groupes de zélotes qui parcou-

raient les campagnes s'arrêtaient chez les protestants notoires et essayaient par leurs menaces de les ramener dans le giron de l'Eglise. Des hymnes composés par les curés à l'intention des rejetés contiennent des strophes où, au milieu de dénonciations véhémentes du vodou, on chante : « Protestant, c'est religion Satan — pas baille paradis. »

Vodou et Protestantisme

Le vodou a rencontré dans les sectes protestantes qui foisonnent en Haïti : Baptistes, Méthodistes, Anglicans, Adventistes, Pentecôtistes et autres dénominations, des adversaires autrement tenaces et redoutables que l'Eglise catholique. En matière de « paganisme », qu'elles confondent volontiers avec « satanisme », elles sont d'une intransigeance totale. Alors que tant de catholiques pratiquent le vodou plus ou moins ouvertement, les protestants doivent rompre non seulement avec lui, mais avec tout ce qui, de près ou de loin, pourrait le rappeler. Un prédicateur que j'ai connu s'emportait chaque fois que les membres d'une *combite* [1], portant leurs instruments de musique, s'arrêtaient devant sa maison. Musique et vodou étaient si étroitement associés dans son esprit que la simple vue d'une trompette le mettait hors de lui.

C'est précisément ce refus de tout compromis, ce rigorisme naïf, qui a suscité tant de conversions. Beaucoup de vodouistes sont « entrés dans le protestant » non parce que le vodou ne répondait pas à leurs besoins d'une religion plus pure et plus élevée, mais au contraire, parce que, se croyant en butte à la colère des esprits, ils ont vu dans le protestantisme un refuge. Le protestantisme apparaît donc comme un asile ou plus exactement comme un cercle magique où l'on est à l'abri des *loa* et des démons. La conversion, loin d'être le fruit d'une crise de conscience, n'est trop souvent que l'expression d'une crainte excessive des esprits. Le rôle du protestantisme en milieu vodouisant m'a été bien défini dans la phrase suivante entendue à Marbial et que je cite textuellement : « Si vous voulez que les *loa* vous laissent tranquilles, faites-vous protestants. » En 1896, Mgr Kerguzan avait constaté la même croyance dans le Nord d'Haïti. C'est sans doute l'attitude de défi que les protestants affectent

1. Groupe de cultivateurs travaillant en commun.

envers les *loa* qui a fini par convaincre les paysans que cette religion conférait à ses adeptes une sorte d'immunité surnaturelle. La maladie étant la manifestation la plus fréquente de la malveillance ou de la colère des *loa*, c'est généralement elle qui est à l'origine des conversions. Quand on a épuisé toutes les ressources du vodou, — « services », bains, thés, expulsion des morts, — on essaie en dernier ressort le remède radical : la conversion à quelque secte protestante. Parfois, c'est le *houngan* lui-même qui, constatant l'échec de la cure prescrite, conseille au patient ou à sa famille d'abandonner les *loa* et d'essayer du protestantisme.

L'épisode de la maladie revient dans la plupart des histoires de conversion que j'ai recueillies. Quelques exemples suffiront à mettre ce fait en lumière. Quand j'ai connu Mme L..., elle était catholique et servait les *loa* en cachette. Elle me raconta que quelques années auparavant elle avait perdu coup sur coup quatre enfants. Il ne lui restait plus qu'une fille qui, à son tour, tomba gravement malade. Son mari et elle firent tout au monde pour la sauver, mais le traitement prescrit par le *houngan* se révéla aussi peu efficace que dans les cas précédents. La condition de l'enfant empirait chaque jour. Désespérés, les parents eurent l'idée de se faire protestants. En gage de leur résolution, ils abattirent les « arbres-reposoirs » qui s'élevaient autour de leur maison, détruisirent tous les objets rituels qu'ils possédaient et firent venir des Baptistes qu'ils connaissaient pour chanter des cantiques auprès de la petite malade. Encouragés par l'amélioration de sa santé, ils demandèrent à faire partie de la communauté baptiste de Jacmel. Ils se comportèrent même pendant quelque temps en bons protestants, mais quand ils furent certains que leur fille était hors de danger, ils décidèrent de redevenir catholiques pour pouvoir ainsi servir à nouveau les *loa*. Toutefois, avant de prendre cette décision, ils avaient fait promettre à leur fille de toujours « manger son pain » avec les protestants. Ils lui expliquèrent qu'elle devait sa vie au protestantisme, et s'exposerait à de gros risques si elle quittait l'église baptiste pour avoir affaire aux *loa*. La fille resta protestante et épousa un catéchiste.

La conversion peut être un acte de révolte ou d'agression contre les *loa* qui vous ont abandonné. C'est ce qui ressort du récit suivant : « J'avais, me dit un paysan baptiste, trois enfants qui s'appelaient Nereus, Ducius et Daniel. Le premier pleurait toute la nuit, criait et se débattait comme s'il

oulait échapper à un être invisible. Parfois, tremblant de ous ses membres, il hurlait : « Lâchez-moi ! lâchez-moi ! » e me rendis chez un *houngan* qui était un de mes amis. Il ppela les *loa* pour que je puisse les interroger et il tira les artes à mon intention. C'est ainsi que j'appris que mon fils ait « monté » par un loup-garou. Le *houngan* me rassura. me dit que ce n'était rien de grave et qu'il renoncerait à profession et jetterait tous ses « points » s'il ne parvenait as à guérir mon enfant. Je vendis deux bœufs pour payer traitement, mais Nereus mourut.

« Ducius, mon second fils, souffrait d'un abcès purulent rt douloureux. Nous ne savions que faire. Ma femme ayant en songe le *houngan* Makéli Désir, j'allai le trouver. Il e fit faire un service pour apaiser la colère de Damballah-edo qui, m'assura-t-il, avait envoyé cette maladie à mon s. Je le payai sans lésiner avec les revenus de ma terre. n . atin, au réveil, je trouvai mon fils mort.

« Trois semaines plus tard, ne voilà-t-il pas que Daniel trape une forte fièvre. Ma femme dit : « Il est possible que sacrifice n'a pas été du goût de Damballah. » Je lui répon-is : « Que veux-tu que je fasse, j'ai vendu tout mon bétail. » lle me supplia de retourner chez le *houngan* Makéli. En urs de route je fus rejoint par un cavalier qui m'annonça ie Daniel était mort.

« Rentré chez moi, je fus pris d'une colère violente. Je isai les plats *marassa*, je déchirai les images des saints et dis : « Plus de *loa*, plus de *boko*, tout cela, c'est de la loperie. » Sitôt après l'enterrement, ma femme et moi, nous us fîmes protestants. J'ai eu ensuite cinq enfants et grâce Christ ils sont tous vivants. »

L'hostilité des esprits prend souvent la forme d'une mal-ance tenace. En ce cas également la conversion au pro-tantisme peut aussi être la seule issue. On m'a cité le cas n *houngan* qui s'était fait protestant parce qu'il ne pou-it plus satisfaire les exigences de ses *loa*. Ceux-ci venaient demander en songe des offrandes et des sacrifices qui ngeaient ses revenus. Néanmoins, il parvenait tant bien mal à les satisfaire lorsque à la suite de mauvaises affaires fut ruiné et incapable de contenter les caprices des *loa*. ıx-ci, par dépit, firent mourir ses enfants. Ne sachant trop nment arrêter le cours de ses malheurs, le *houngan* aban-ına sa profession et se fit protestant. A ce qu'on me dit, conversion ne lui apporta pas les avantages qu'il en atten-t. La malchance le poursuivit et l'accula au suicide. Les

vodouistes ne manquèrent pas d'en conclure que dans ce cas au moins les *loa* s'étaient montrés plus forts que les protestants.

J'ai entendu un paysan de Marbial admettre, avec la plus profonde candeur, qu'il avait adhéré à l'Eglise baptiste parce qu'il avait perdu coup sur coup ses poules, ses chèvres, ses cochons, ses chevaux et, enfin, un fils ! Il s'était confié à un *houngan* qui commença par lui soutirer pas mal d'argent sous un prétexte ou un autre et ne sut lui conseiller d'autre remède que d'offrir un grand « service ». La rapacité du prêtre l'avait rendu sceptique. Plutôt que de perdre le peu qui lui restait, notre homme résolut de se faire protestant. Bien lui en prit, car depuis lors il n'est plus harassé par les *loa* ni poursuivi par la malchance. « Si j'avais eu la bonne idée de me faire protestant plus tôt, me dit-il avec un soupir de regret, à l'heure qu'il est j'aurais assez d'argent pour acheter des terres ! »

Les protestants venus du vodou passent pour en être les ennemis irréconciliables. Leur intransigeance est absolue et se traduit par des scrupules obsessionnels. Mais la rigidité et l'intolérance dont ils font preuve ne provient-elle pas de la crainte d'une rechute ? Celle-ci se produit parfois. Un certain Prudence fut saisi, pendant un service protestant à Marbial, d'une crise nerveuse qui se distinguait à peine d'une crise de possession. Il fut ramené en toute hâte chez lui où son état parut si alarmant que l'on fit venir son fils, qui pratiquait encore le vodou. On appela un *houngan* qui organisa une cérémonie propitiatoire. Quelques jours plus tard, Prudence était complètement guéri. Il ne jugea pas nécessaire d'abjurer le protestantisme, mais se contenta de passer chaque année une somme d'argent à son fils qui l'emploie à faire des offrandes aux *loa*.

Une jeune femme, au moment d'être baptisée, eut une crise de possession qui dura un bon quart d'heure, pendant lequel elle ne cessa de protester contre l'engagement qu'elle allait prendre.

Les *loa*, dit-on, n'aiment guère que l'on revienne à eux de mauvaise grâce et avec des restrictions mentales. Une protestante, convertie pour plaire à l'homme avec lequel elle vivait, était, à la mort de ce dernier, redevenue catholique et servante des esprits. Elle voulut que sa fille suivît son exemple, mais celle-ci entendait demeurer bonne protestante. Elle finit cependant par céder devant les menaces de sa mère. Une semaine plus tard elle fut possédée par le dieu

Ogou, avec une telle violence qu'elle parut avoir perdu la raison. Elle brisa tous les objets à portée de sa main et traita sa mère de loup-garou et de sorcière. Certains propos qui lui échappèrent pendant ces crises témoignaient chez elle de la crainte de devenir loup-garou. On eût dit que, pour la punir de sa résistance, les esprits la poussaient dans une voie criminelle qui lui faisait horreur.

Parfois aussi, ceux qui se sont convertis pour se protéger des *loa* sont déçus de constater que la nouvelle religion ne les met pas à l'abri du malheur. Ils regrettent alors leur décision et cherchent, d'abord en secret, puis ouvertement, à rentrer en grâce auprès des *loa*. Une paysanne, qui s'était faite baptiste pour plaire à son mari, nous raconta que, quelques semaines après, des catastrophes de toutes sortes s'abattirent sur son ménage. « C'était une épidémie de malheurs, nous dit-elle, nos affaires marchaient mal, nos jardins ne produisaient presque plus rien, nos poules tombaient malades, nos bœufs mouraient l'un après l'autre, la moindre blessure que nous nous faisions s'infectait et grouillait de vers. Nous devînmes très pauvres et perdîmes deux enfants. C'est que nous avions abandonné les *loa* et que les *loa* nous avaient abandonnés. » Devant cette succession de désastres, les époux décidèrent de servir à nouveau les *loa*. Ils se présentèrent chez le curé pour abjurer le protestantisme, reçurent leur certificat de « rejetés » et s'empressèrent d'aller offrir des sacrifices à leurs *loa* familiaux. Car « il faut être catholique pour servir les *loa* ».

Le même manque de sincérité aurait marqué la conversion d'un paysan qui, pour s'enrichir rapidement et sans grand effort, fréquentait les *boko* et les *houmfô*. Ses tractations avec les sorciers et les mauvais esprits reçurent leur punition : sa « placée », qu'il aimait tendrement, devint folle. Pour la guérir, il fit venir un *houngan* célèbre qui le ruina en cérémonies coûteuses sans obtenir pour autant une amélioration de son état. Appauvri et désespéré, notre homme décida de se convertir au protestantisme, lui et toute sa famille. Sa femme retrouva sa raison, mais ce miracle ne « le toucha pas et ne lui ouvrit pas les yeux sur ses erreurs ». On le surprit un jour en train d'accomplir une cérémonie pour les esprits. Il tomba malade quelque temps après et confessa sur son lit de mort qu'il n'avait jamais renoncé au culte des *loa*.

Il y aurait injustice à ramener le succès des sectes protestantes uniquement à des calculs superstitieux. D'autres fac-

teurs entrent en jeu, principalement dans les centres urbains où le protestantisme fait le plus d'adeptes. J'en énumérerai rapidement quelques-uns. La portée exacte de l'action personnelle de certains missionnaires est difficile à estimer, mais il est indéniable que les services qu'ils ont rendus à la population rurale en créant des écoles et en s'occupant de l'éducation des adultes ont très souvent créé des dispositions favorables au protestantisme. La solidarité familiale et l'influence des « gros nègres » jouent également un rôle dans bien des cas de conversion.

L'aspect économique n'est pas non plus sans importance. La vie austère de beaucoup de familles protestantes a été la source d'une certaine aisance dans laquelle beaucoup veulent voir une récompense de la Providence. Leurs voisins restés fidèles au genre de vie traditionnel et par conséquent moins sobres et moins prévoyants, sont quelquefois tentés de croire qu'il leur suffirait de se faire protestants pour améliorer leur état. En outre, les sectes protestantes — et en particulier celle des baptistes — imposent moins de charges pécuniaires que l'Eglise catholique et le vodou. L'argent est si rare et l'économie rurale si précaire que beaucoup de paysans se trouvent dans la gêne lorsqu'il leur faut payer les casuels, même modestes, ou offrir un grand « manger » aux genies familiaux. Comme une vie sans le secours d'une religion est aussi inconcevable pour le paysan haïtien qu'elle pouvait l'être pour un paysan français du XIIIe siècle, la perspective d'être en règle avec le surnaturel à peu de frais a sans doute milité dans plus d'une conscience en faveur du protestantisme. Une protestante, qui m'avait énuméré toutes les satisfactions spirituelles que sa conversion lui avait procurées, n'oublia pas d'insister sur les avantages temporels qu'elle en avait retirés : « Nous, les protestants, ne dépensons pas beaucoup d'argent. Le dimanche, après le service, on donne ce qu'on peut, et ce n'est pas grand-chose. Nous n'avons pas de cérémonies à payer. Qu'un de nous soit malade, toute la communauté se charge de la dépense. » Cette dernière phrase est une allusion à l'esprit de corps qui caractérise toutes les minorités religieuses et qui, chez les protestants haïtiens, se manifeste à un très haut degré. Il en découle un sentiment de sécurité auquel sont sensibles ceux qui se sentent seuls et menacés.

Certaines sectes protestantes — pentecôtistes, trembleurs, etc. — qui cultivent l'exaltation religieuse jusqu'à la transe mystique, exercent une forte attirance sur beaucoup de

vodouistes qui, pour une raison ou une autre, souhaitent se faire protestants. Ils retrouvent dans les réunions de ces groupes une atmosphère qui leur rappelle celle des sanctuaires vodou.

Un prédicateur pentecôtiste, en me décrivant ses sensations au moment où l'esprit était descendu sur lui, énumérait les mêmes symptômes que disent éprouver ceux qui sont possédés par un *loa*. Entre la transe mystique et la « crise de *loa* » classique, la différence n'est sans doute pas grande ! L'attitude fondamentale de la religion d'origine s'est manifestement retrouvée sous une forme différente transposée dans la nouvelle religion. Le même phénomne s'est produit dans les régions du Nouveau Monde où les esclaves africains ont été convertis au protestantisme.

Il est indéniable que c'est à une survivance, sinon des rites, du moins du comportement religieux, qu'il faut attribuer les scènes d'extase qui se produisent dans les cérémonies de certaines sectes protestantes au sud des Etats-Unis. En Haïti, on saisit sur le vif les affinités entre vodouistes et trembleurs, pour ne donner que cet exemple.

Alfred MÉTRAUX.

“ He disgraces the name of socialism ”

Cet homme est la honte du socialisme... *Sous ce titre, surmontant une photographie de Guy Mollet, l'hebdomadaire travailliste* Tribune *publiait, le 26 avril dernier, des extraits de la brochure* Des rappelés témoignent, *que Jean-Paul Sartre a analysée dans notre dernier numéro. Quelques jours plus tard, notre confrère* France-Observateur *produisait d'autres témoignages de jeunes soldats sur les tortures en Algérie : au mépris de toute légalité, le gouvernement Guy Mollet le faisait aussitôt saisir. Comme il faut tout de même que l'opinion soit informée, nous reproduisons ce texte ici, avec le titre et le « chapeau » que lui avait donnés* France Observateur : Les jeunes soldats devant les tortures. *Nous le faisons suivre d'autres documents, inédits, émanant de prêtres ou de séminaristes du diocèse de Nantes, rappelés en Algérie. Enfin, pour permettre à nos lecteurs d'apprécier la conception que peut se faire de la liberté de la presse un gouvernement à direction « socialiste », nous publions l'article de Claude Bourdet,* Le silence est de sang, *qui avait déjà motivé, le 11 avril, une première saisie de* France-Observateur.

T. M.

LES JEUNES SOLDATS DEVANT LES TORTURES

Les semaines passent et M. Mollet n'a toujours pas fait connaître la composition de la fameuse « Commission de sauvegarde » qui doit enquêter sur les exactions commises en Algérie[1]*. Nous continuons cependant à recevoir, jour après jour, des témoignages qui nous prouvent que les représailles collectives et les tortures n'ont pas cessé. Ce qui s'explique, lorsqu'on admet que ces actes sont moins le résultat de « défaillances » individuelles que la conséquence dramatique d'une guerre qui oppose non point deux armées mais une armée et un peuple et où le coup de main, l'embuscade et l'attentat suscitent d'une façon presque irrésistible la contre-terreur.*

1. *France-Observateur* écrivait cela le 2 mai. Depuis, la « Commission de sauvegarde » a été constituée (N.D.L.R.).

Comme beaucoup de celles qui ont déjà été publiées, les lettres dont nous donnons ci-dessous des extraits émanent d'un jeune militant catholique (qui les a adressées à son père). Elles nous ont paru importantes, non seulement en raison du drame moral qu'elles nous font vivre, mais aussi en raison des débats qu'elles évoquent. C'est toute la logique du système qui se trouve exposée sous nos yeux.

28 novembre.

Lorsque nous allons patrouiller dans l'oued, le coin est si peu rassurant que le doigt sur la gâchette, nous n'attendons que la première rafale... Nous fouillons les mechtas. La première fouille fut très sympathique. Spontanément, les habitants nous offrirent les œufs. Le gourbi était très propre... Les autres fouilles plus réglementaires (tout le monde sort et est réuni sur la place) furent plus froides.

Plus nous allons, plus difficile sera la solution. Mais ce sur quoi je voudrais insister est la détérioration psychologique des rappelés et appelés. Le gouvernement ne fait rien pour détacher la population des rebelles... L'armée n'est plus alors chargée d'une tâche de police limitée dans le temps mais d'une mission d'extermination... La population musulmane participe de près ou de loin à telle embuscade ou telle destruction de route... une mechta fouillée sans résultat a été brûlée. Résultat : une heure d'explosions de munitions cachées dans les murs, les toits... Le mieux pour la population entière est alors la déportation. Cependant... un rebelle fait prisonnier par nous lors de l'embuscade d'il y a 15 jours, une « Sten » (arme américaine) à la main, va être libéré. Le lieutenant a promis de le tuer à sa descente de camion; ceux qui après avoir vécu une embuscade avec toutes ses horreurs (à... les rebelles se sont acharnés sur les blessés, les égorgeant avec raffinement et après de nombreuses ablations) découvrent ces mechtas, massacrent tout. Si la morale le réprouve, humainement parlant ce n'est que trop compréhensible.

Les chrétiens mêmes (je ne suis pas sûr que devant le cadavre de tel ou tel copain atrocement mutilé, je n'aurais pas une première réaction massacreuse) ne peuvent que faire comprendre que cela est inadmissible, que nous devons garder cette déchirure, ce sentiment de péché sans espérer changer le comportement courant. C'est là que vos prières nous sont indispensables, prières pour notre salut psychologique, bien plus que pour notre salut physique. Peu importe de mourir (du premier coup si possible) mais paraître

devant le Christ après avoir cédé à ce reflexe de haine serait épouvantable... Je pense qu'il faut que cela se sache en France.

24-25 décembre.

Les villages suspects en Kabylie ont été rasés au bulldozer avec les habitants qui s'y trouvaient (d'après un gars qui y participa). Un de mes amis attaché au colonel T... me signale que, les pieds plongés dans l'essence enflammée, les suspects parlent bien. Il faut dire que de l'autre côté les rebelles savent égorger. Voici cinq jours, le percepteur était à P... La veille, cinq ou six auto-mitrailleuses sont allées à C... lieu de marché, distribuer les feuilles d'impôts avec menace de mort pour quiconque n'obéirait pas. A E... 5 % à peine ont payé. A P... 500 sur 1.500. Pourquoi ? Un exemple : la veille, un gosse vient nous prévenir que son père vient d'être enlevé par les rebelles. Histoire de le réconforter on le garde prisonnier sous prétexte qu'il ne dit pas tout ce qu'il sait. Le lendemain je trouve le père descendant de la montagne sur son mulet avec la gorge incisée. Les rebelles lui ont enlevé la peau de la gorge sans toucher à la carotide. Avertissement. Et il y a encore des gens qui sont descendus payer!... Et les gars de dire : « Ils obéissent aux plus durs. Si nous voulons nous faire obéir, il faut faire comme eux... »

9 janvier.

On vient de m'annoncer que les « suspects » que nous avons pris sont questionnés en ce moment à l'E.E. 8 c'est-à-dire que l'on branche l'électricité sur les parties génitales.

N'écoutez pas l'amitié, mais la justice et si vous pensez qu'il faille accepter le pire, j'essaierai d'obéir. Je vais crier à la face des officiers ma révolte et essayer d'ouvrir les yeux des gars. J'espère que le jour où l'on voudra me faire tirer sur des prisonniers, j'aurai le courage de refuser, quoi qu'il advienne. Si je dois alors y laisser ma peau, tâchez d'expliquer à grand-mère que je n'aurais plus jamais pu serrer de mes mains sanglantes sa vieille tête trop souffrante. Vous seuls comprenez cela. Voici plusieurs jours j'ai cru ce moment arrivé. Nous avions fait deux prisonniers. Le C.C. m'a dit : « On les emmène à la corvée de bois (c'est-à-dire la mort), auras-tu le courage de tirer? » J'ai dit « non ». Il était étonné de sentir que j'essaierais d'empêcher les gars de faire cet assassinat. Vingt minutes après, le C.C. est venu me dire que c'était une

›lague » et de me raconter qu'il avait fusillé quatre suspects de main. Un d'entre eux avait été pris les armes à la main.

... Nous sommes allés visiter une mechta et avons emmené les atre gars qui sont torturés en ce moment (je viens de m'en-euler avec un gars qui admet ces tortures : « tu verras quand uras vu tes copains égorgés ». Puissé-je ne pas changer).

J'arrête, incapable de parler d'autre chose. Ça crie dans la ambre à propos de ça. Je vous livre ce désarroi pour que vous fassiez part.

janvier.

Voici vingt-quatre heures que dure cette torture. Le gars, après e resté dix heures lié les mains aux pieds derrière le dos, de telle te qu'il ne repose que sur les genoux et le front, vient d'être lié. Il râle. J'ai vieilli de dix ans. Moi qui ai depuis longtemps rdu l'habitude des larmes, me sens oppressé.

En un jour les gars ont changé. Avec trois copains nous avons esque retourné le peloton. Les copains maintenant préféraient tuer de suite plutôt que de continuer à le voir souffrir ainsi. J'ai ssé ma journée à discuter avec les sergents du P.C. et un copain ngueulé un bourreau. Tout le P.C. connaît notre position. Pour première fois les gens se posent le problème. « Tu en verras n d'autres. » La pratique est courante. Douze copains viennent tomber dans une embuscade à côté de N... « Si tu veux protéger copains il faut des renseignements. Tu n'en auras pas sans ture. Il vaut mieux qu'un bougnoul meure pour sauver la vie es copains. » ... Il faut faire quelque chose. J'ai l'impression de mesurer à une énorme machine qui m'écrasera, qu'importe. ites ce que vous pouvez.

janvier.

Dimanche le curé de T... est venu célébrer la messe. L'après-li : réunion, thème : notre attitude face aux prisonniers et aux tures. Un tiers des gars était là, dont un des bourreaux qui a « amende honorable ». Pas mal de gens se sont réveillés, la e de position du Père les a ébranlés. J'ai su depuis qu'un gars, s une autre chambre, a failli se battre avec ses copains pour endre notre opposition aux tortures. En tout quatre, cinq gars uchement contre (un en avait les larmes aux yeux) une quin-e pour, et le reste indifférents ou hésitants. Chez les cinq oppo-ts, trois se taisent sachant, par expérience, l'inutilité de la pro-

testation. Un aspirant nous a promis quinze jours de tôle qu'il n'a pas eu le courage de mettre. Au delà de l'éveil des gars et de l'efficacité relative de la protestation, reste la question centrale. Puisque nous n'avons pas tout fait pour empêcher cette ignominie, dans quelle mesure sommes-nous complices ? Menacer le lieutenant d'une campagne de presse. Résultat nul, et cinq ans de tôle.

1er mars.

Le convoi est tombé dans une embuscade. Tous les gars sont mes copains. Je viens de prendre l'écoute radio... Je reviens d'une embuscade à la côte X... Il est 1 heure du matin. Nous avons fait près de 50 kilomètres en montagne — aller et retour B... pour les papiers du convoi — dès l'arrivée, départ au secours du convoi et embuscade de nuit... Les avions ont mitraillé tout l'après-midi, et ont tué à 400 mètres de nous deux Arabes qui agitaient désespérément leur turban. Les avions avaient ordre de tirer sur tout ce qui bougeait. Cela augmentera la liste des rebelles tués... Ce soir un chasseur rôde et lance par moment une roquette...

14 heures. Bilan — d'après la radio : vingt morts et de nombreux blessés... Depuis ce matin la danse continue. T. est en sang. Cette nuit les fellagah sont passés avec leurs blessés. Dès le petit jour on est venu nous prévenir. L'aviation s'est mise de la partie, et malgré nos indications formelles, demandant d'épargner T... a mitraillé et bombardé le village. Un type vient d'arriver, son père, son frère sont morts, la moitié de T... est détruite et on ne peut compter les morts. Le lieutenant vient de partir avec vingt hommes. Les rebelles tiennent une vieille huilerie. Je reste chef de poste avec douze types comme défense...

14. h. 20. — Le colonel vient d'arriver en hélicoptère.

17 h. 45. — Depuis ces derniers mots, bien des événements sont advenus... Le lieutenant a reconnu que l'aviation avait fait une erreur en mitraillant T... (dix-sept morts, plus blessés). Le dernier mort vient de partir par hélicoptère. Bilan du commandement : vingt-six morts, quatre blessés graves, quatorze ou vingt blessés, neuf rescapés... Les rebelles étaient plus de cent cinquante avec au moins une mitrailleuse de 30. L'ancien chef de poste de B. est dans les victimes ainsi que nos cinq copains qui partaient en permission, et celui qui a fait vingt mois avec moi à H...

Je n'arrive pas à réaliser, les gars sont survoltés, je dois assister à la fouille des prisonniers sinon ils les maltraiteraient. D'ailleurs

e ne me fais aucune illusion sur leur sort; j'essaierai de leur sauver a vie mais...

R... n'existe plus. Ce n'est plus qu'un brasier.

24 h. 10. — La patrouille est rentrée, la vallée n'est plus qu'un imetière. On ne peut faire cent mètres sans rencontrer un pendu u un cadavre; les mechtas brûlent. Pas de prisonniers : ils ont té tués sur place. Le lieutenant est parti interroger les nôtres. Ialgré tous mes efforts, je crains qu'il n'en exécute quelques-uns our l'exemple. Je ne sais plus où je vais, où est la voie, la Voix.)n ne peut plus tenir les gars qui ont leurs copains morts.

mars.

12 heures. L'opération continue... La vie est devenue impossible u mess à propos des exécutions. Je suis seul à ne pas admettre es exécutions de prisonniers. Et encore ici on ne les a pas torturés... ... n'arrête pas depuis quarante-huit heures, de torturer et d'exécuter. C'est épouvantable. Les gars ne peuvent comprendre pourquoi on ne doit pas exécuter les prisonniers. Du moment qu'on est ûr qu'ils sont coupables, on doit les descendre. Le lieutenant m'a it : « Si vous espérez avoir le courage de me désobéir pour un rdre injuste, j'espère avoir celui de vous descendre. » C'est dire état de nos relations.

Sur cinq morts musulmans, il n'y a qu'un fellagha.

0 mars.

Voici déjà quinze jours que votre lettre est venue m'apporter n peu de force. Depuis, les opérations succèdent aux opérations. ,es Sénégalais sont constamment au camp et essaient d'exploiter s renseignements obtenus vous savez par quelles méthodes ou lutôt vous ne pouvez les soupçonner. Un administrateur S.A.S. st à B... l'exécuteur. Il s'est vanté à moi-même d'en avoir égorgé ix-sept « petit à petit » les jours suivant l'embuscade, dont plusieurs qui mirent plus de deux heures à mourir. Dernièrement, ils nt ligoté deux suspects sur deux tables et leur ont fait subir le upplice de la goutte d'eau sur le front. Ils ont avoué. B... a son éritable antre de tortures et j'ai renoncé à compter le nombre e suppliciés qui, ayant avoué, ont été tués pour « tentative de uite », afin de masquer le tout. Nous vivons dans l'horreur continuelle et je n'en puis plus de protester, d'essayer d'expliquer.

vril 57.

Je suis donc toujours à B... Heureusement d'ailleurs pour les

musulmans et pour moi, je ne suis pas dans cette usine à torture: qu'est devenu B.Y. (3 kilomètres à vol d'oiseau — trois heures d marche). Je ne peux te décrire les diverses tortures employées Elles sont horribles — trente types en trois jours (sans compte ceux d'avant : en tout plusieurs centaines).

Le bourreau, ancien légionnaire, employé S.A.S., n'arrête pas Ils ont torturé un innocent hier toute la matinée et l'après-mid (un de plus). Pas de trace, ils sont tant abîmés qu'on les fusill (« tentative de fuite ») ou on les jette de l'hélicoptère. Grâce au renseignements ainsi obtenus, ils viennent de capturer X... (19 ans) intendant, chargé de nourrir les 500 rebelles qui participèrent l'embuscade (ils sont restés trois jours sur le terrain) le commissair politique et Y... chef de bande, personnage assez louche qui a sous trait 280.000 au F.L.N., c'est lui néanmoins qui, avec le succes seur de Ben Bella en personne, organisa l'embuscade. Ici pas d tortures, plus d'exécutions arbitraires. Je n'y suis d'ailleurs pou rien et ils se rattrapent à 3 km.

(*France-Observateur*, 2 mai 1957.)



DES PRÊTRES RAPPELÉS TÉMOIGNENT...

Les témoignages qui suivent sont la relation par des rappelés d faits vécus. Il ne s'agit pourtant pas d'un reportage, car ces fait ont été intentionnellement choisis et groupés en raison du problèm moral qu'ils posent.

On ne s'étonnera donc pas de trouver seulement les aspects plus o moins horribles de la guerre, et l'on se rappellera que, malgré le apparences, ce n'est pas un acte d'accusation de l'armée en Algéri

Ce sont des faits authentiques. D'autres faits aussi graves auraien pu être cités. Par souci d'objectivité, nous nous sommes limités au plus indiscutables. Ce sont des faits, rien de plus, mais des fait inquiétants, angoissants même pour une conscience d'homme et d chrétien. Nous les livrons tels quels.

I. — Témoignage d'un sous-officier chef d'une demi-section G. V. d'une compagnie d'infanterie coloniale (secteur d'Oranie)

14 JUIN. — Accrochage au douar S. M. Au cours de la bagarre, durant environ deux heures, un suspect (un indicateur connu comme tel et pris sur le fait le matin même au cours du ratissage) est fait prisonnier. Ayant été malmené par la police, se voyant en mauvaise posture, il fait le mort. Profitant d'un manque de surveillance et d'une panique occasionnée par une bande de fellagha exécutant une sortie d'une mechta fortifiée d'où ils se défendaient depuis plus d'une heure, il se sauve avec eux... Réaction immédiate de la police : parmi les suspects (?) arrêtés, pour éviter d'autres évasions, deux ou trois sont exécutés sur place d'une rafale de F. M.

Vers midi, fin de l'accrochage. Un fellagha en uniforme agonise dans une mechta. Il a été blessé par une grenade anti-char et ne risque pas de survivre. Quelques gars rentrent pour le rouer de coups de pied. Puis, ayant jeté sur lui tout ce qu'ils ont pu trouver dans la mechta, ils mettent le feu.

Quelques instants plus tard, les suspects, toujours les mêmes, sont rassemblés solidement gardés; pressentant les intentions de la police, le sous-lieutenant F., chef de section, rappelé, vient le trouver : « Que fait-on de ces prisonniers? Il faut éviter un massacre. » Je lui conseille d'aller au commandant pour qu'il empêche les exécutions sommaires. Le commandant est occupé à prendre liaison avec l'hélicoptère qui doit évacuer les blessés. Il dit au sous-lieutenant F. de s'adresser au capitaine F., européen d'A.F.N. Aucune décision n'est prise. Le sous-lieutenant F. revient les larmes aux yeux. Déjà une ou deux rafales isolées ont retenti : les gendarmes ont descendu un vieillard et une femme.

Les autres sont chargés dans les camions et emmenés dans les locaux de la police. Après une nuit de tortures, plusieurs seront exécutés le lendemain.

SOIR DE LA TOUSSAINT. — Dans le petit village arabe, après un match de basket, une dispute éclate. Les Arabes ont la riposte facile. L'un de ceux qui sont là sort son couteau et blesse le fils d'un colon. Profitant de la panique, il s'enfuit : c'est un fellagha. On vient prévenir la compagnie cantonnée non loin de là, sur un piton. Les gars se mettent à leurs emplacements de combat.

Quelques coups isolés partent. Un jeune garçon arabe (14 à 15 ans) prend peur et se sauve en courant. Les gars hésitent à tirer dessus, mais quelques européens les encouragent : « ça ne fait rien, ils sont tous pareils; il faut tous les tuer, ça en fera un de moins. » Quelques rafales de F. M., des coups de fusil et le jeune homme est abattu. On nous appelle en renfort. A notre arrivée, tous les arabes du village sont entassés dans la cour d'une grande ferme. Ils vont être interrogés par la police. Pendant ce temps les gars sont à compter le nombre de balles qu'il leur a fallu pour tuer le jeune homme. Ils avaient gardé précieusement les étuis dans leur poche.

PROCÉDÉ DE DÉNONCIATION TRÈS SOUVENT EMPLOYÉ. — Pendant le ratissage, les suspects sont groupés au P.C. de l'opération. On les fait passer dix par dix, en ligne, devant un half-track. Dans celui-ci, ont pris place deux dénonciateurs (deux arabes habillés en treillis pour que personne ne les reconnaisse). Les plaques de blindage de l'half-track sont abaissées, laissant une toute petite fente qui leur permettra de voir ce qui se passe à l'extérieur. Le commandant prend place sur la tourelle de l'half-track et, sans que rien ne paraisse, prenant conseil des dénonciateurs, il indique lui-même d'un grand geste ceux qui devront être relâchés et ceux qui doivent être faits prisonniers, sans qu'ils aient rien compris puisqu'ils se savent inconnus du commandant. Dénonciations, vengeances personnelles?... Chose curieuse, au bout d'un certain nombre de séances de ce genre, les deux dénonciateurs seront emprisonnés à leur tour.

M. B. : *prêtre*

II. — Témoignage d'un sous-officier d'infirmerie dans une unité d'infanterie (département de Tizi-Ouzou)

On torturait des prisonniers tout près de l'infirmerie, pour la grande joie des malades d'ailleurs... C'était toujours l'occasion d'un attroupement considérable, et chacun y allait de son coup de poing. L'interprète (un arabe du pays) s'est cassé le poignet à cette besogne. Il dut être plâtré, et pour continuer son travail, il faisait s'allonger le patient à terre et lui bourrait les côtes de coups de pied.

Combien de prisonniers ont connu le supplice de la bouteille enfoncée profondément dans l'anus!...

Un jour, je suis allé mener un blessé à l'infirmerie du sous-secteur. Une balle lui avait traversé les cuisses et nous avions réussi à arrêter l'hémorragie. Arrivés à l'infirmerie, le commandant nous demande s'il était armé. Sur notre réponse affirmative, il enleva les garrots et mit le blessé sous la douche. « On le soignera quand il sera décidé à parler. » Il n'a pas parlé... on ne s'est pas davantage occupé de lui et il a succombé dans la nuit.

Au cours d'une opération, on fait un blessé. L'un des hommes l'achève à coups de crosse. Réprimande de son chef : « Écoute, la prochaine fois, tu commenceras par décharger ton fusil. De la prudence mon ami ! » ... Au retour c'était à qui avait chapardé les plus beaux bijoux, colliers, robes...

Un jour d'embuscade, un vieillard monté sur un âne suivait les véhicules. Revenus de leur surprise, les gars se vengèrent sur lui et l'abattirent sans plus de pitié.

B. J. : *séminariste*

III. — Témoignage d'un officier d'administration (secteur d'Oranie)

Les officiers d'administration d'un hôpital d'évacuation stationnés dans un quartier militaire de la ville ont des contacts quotidiens avec les officiers des unités de tirailleurs implantées dans ce quartier.

Dans une conversation avec plusieurs officiers rappelés, le lieutenant V... officier de tirailleurs, originaire d'Oranie et servant sur sa demande en situation d'activité, montre à ses interlocuteurs deux photos prises par lui et représentant deux arabes, vêtus de costumes civils, égorgés et pendus à un arbre, à l'entrée du village. Le lieutenant V... déclare les avoir égorgés et pendus de sa propre main « pour l'exemple et pour venger ses hommes ».

A l'un de ses auditeurs qui lui exprime nettement sa désapprobation, le lieutenant V... répond « qu'à la guerre, il ne faut pas faire de sentiment ».

Un peu plus tard, cet officier fait l'apologie de l'anti-terrorisme, « justice par les faits suppléant à la carence de la justice par les principes » et se vante d'avoir été lui-même jeter une grenade dans un café maure, déguisé en arabe.

D. H. : *séminariste*

IV. — Témoignage d'un brigadier-chef (secteur du Constantinois)

OCTOBRE 1956. — Un prêtre rappelé, lieutenant, responsable d'une section, me raconta le fait suivant : « L'autre jour, je visitais un village avec mes hommes quand, tout à coup l'un d'eux reçoit une rafale de mitraillette en entrant dans une mechta. En réaction, j'ai fait tuer tous les hommes du village.

Devant mon étonnement, il me répondit : « Les gens du village savaient qu'on nous attendait. Pourquoi ne nous ont-ils pas prévenus? Bien sûr, moi aussi, je suis écœuré d'agir ainsi en tant que chrétien d'abord, à plus forte raison en tant que prêtre. Mais je suis militaire et, en tant que tel, je dois agir ainsi, sinon je quitte l'armée, ou alors il ne nous reste plus qu'à nous présenter aux arabes la gorge tendue... »

SEPTEMBRE 1956. — Après l'enterrement de G. M. G. ... le lieutenant commandant la section me dit : « Ce garçon a été blessé mortellement en allant chercher ses camarades blessés. Alors, j'ai fait massacrer les habitants des villages avoisinants : femmes, enfants, tout le monde. »

NOVEMBRE 1956. — Extrait d'une lettre d'un militaire actuellement en Algérie : « Après l'embuscade de B. le colonel s'adresse à la troupe : « J'ai huit de mes hommes qui sont morts; je vous permets de tuer quatre cents arabes. » Résultat : les plus méchants sont sortis et ont tué les arabes rencontrés.

A. L. : *prêtre.*

V. — Témoignage d'un sous-officier chef de groupe (secteur algérois)

8 AOUT 1956. — A un kilomètre de B. — 9 h. 15 — embuscade montée par les fellagha — treize militaires tués — un blessé — deux fellagha en uniforme tués — trois blessés seront achevés dès l'arrivée des sections de renfort — un autre, blessé, sera achevé au camp par la section de garde.

A 15 heures, au retour d'une opération de ratissage, quatre arabes sont amenés sur les lieux de l'embuscade pour creuser la fosse où seront déposés et brûlés les corps des fellagha. Le travail terminé, les quatre arabes sont fusillés sur place et enterrés sommairement (raison donnée : « ont essayé de camoufler le corps d'un fellagha »).

A 17 heures, retour au camp de la compagnie de B. avec six arabes ramassés au cours du ratissage, à plusieurs kilomètres du lieu de l'embuscade — remis aux mains des gendarmes de T... venus sur place faire une enquête. Ils sont sommairement interrogés et, devant leur refus de parler, sont remis par les gendarmes à la disposition des militaires de la compagnie. « Passage à tabac » en règle, pendant lequel les militaires de B. peuvent calmer leurs nerfs et assouvir leur soif de vengeance.

Après avoir demandé à la police de faire cesser ce passage à tabac qui ne se terminerait qu'avec la mort des arabes, devant son refus, je demande au capitaine de compagnie de prendre ses responsabilités et d'intervenir!... Ce n'est pas sans peine qu'il réussit à délivrer les six arabes, devenus de vraies loques humaines, des mains des militaires déchaînés.

J. L. : *prêtre.*

VI. — Témoignage d'un sous-officier (secteur d'Algérois)

Quelques faits dont je n'ai pas été témoin, mais qui se sont passés dans un bataillon que je connais bien et qui m'ont été rapportés par un séminariste que je connais, V. L. qui en a été témoin.

Au cours d'une opération héliportée dans le djebel B. L. des suspects sont arrêtés. On les fait monter en hélicoptère pour les conduire au P. C. opérationnel. Mais en cours de route, les suspects sont largués de l'appareil, sans parachute évidemment.

Au retour d'une opération qui n'avait donné aucun résultat (et après d'autres du même genre) des gars excédés de toujours marcher ainsi apparemment pour rien, tombent à bras raccourcis sur trois arabes qu'ils rencontrent. L'un d'eux, ancien séminariste, et par ailleurs fort sympathique (je le connais bien) les égorge tous les trois de sa propre main. Cet acte, connu du commandant de compagnie, n'attire aucune sanction. Et le journal, deux jours plus tard, titre : « A K., règlement de comptes entre fellagha. »

Toujours au même bataillon, un soir de fête, les gens sont un peu gais. Le commandant de compagnie ordonne comme réjouissance de mettre mortiers et motrailleuses en batterie sur le douar voisin. Et le feu d'artifice commence. Deux jours plus tard, nouvel article sur le même journal : « A K., dans la nuit du ... au ... attaque rebelle victorieusement repoussée par les forces de l'ordre. »

CAS DE CONSCIENCE (qui m'a été posé par un colonel). —

Une embuscade a font onze morts dans mon secteur. Une opération de ratissage immédiate a permis de coffrer un bon nombre de suspects. J'ai la certitude, par aveux, recoupements, témoignages, que treize d'entre eux sont coupables directement, non seulement d'avoir participé à l'embuscade, mais d'autres crimes et sabotages. Le règlement m'ordonne de les remettre à la justice civile qui seule est habilitée pour prononcer une condamnation. Mais si j'agis ainsi l'expérience me prouve abondamment que ces hommes seront certainement relâchés d'ici peu (sans doute parce que cette justice n'aura pu réunir les preuves convaincantes et les témoins nécessaires pour un procès en règle). Ils reviendront donc et continueront leurs exactions. Je suis responsable de la vie de mes hommes et ne puis laisser faire cela. J'estime qu'il y a carence de la justice et par conséquent je puis suppléer et faire la justice moi-même.

J'en ai déjà fait tuer cinq, je me dispose à faire tuer les huit autres. Croyez-vous que je sois en état de péché mortel?

P. T. : *prêtre.*

VII. — Témoignage d'un sous-officier (secteur de l'Algérois)

27 MAI 1956. — Au cours de la première opération « Casbah » à Alger, les soi-disant auteurs de la première embuscade de Palestro sont amenés au début de l'après-midi, en camion (une vingtaine d'hommes et parmi eux un jeune sergent français déserteur). Le camion stationne quelques instants sur une grande place d'Alger. Très rapidement, des militaires participent à l'opération « Casbah », montent dans le camion et, à coups de pieds, de poings, de crosses, frappent les occupants du camion qui sont non seulement tués mais littéralement mis en morceaux. Ensuite, bagarre pour emporter une oreille-souvenir. Un légionnaire a même coupé l'une des oreilles du jeune sergent déserteur avec ses dents.

Au cours de la même « opération Casbah » trois suspects sont découverts dans un garage avec quelques provisions, deux sacs marins et quelques effets militaires. Les trois hommes sont sortis sur la rue. Alors, commence le passage à tabac à coups de poings et de coups de pieds. Les arabes s'écroulent et sont relevés à coups de baïonnettes et la séance continue... Ceci se renouvelle plusieurs fois... Et finalement, ne pouvant plus se tenir debout, jambes et bras cassés, ils sont traînés au camion qui devait les emmener.

H. P. : *prêtre.*

Claude Bourdet.

LE SILENCE EST DE SANG

La mécanique qui entraîne lentement notre pays sur le chemin d'un déshonneur que notre histoire n'a jamais connu, ne fonctionne parfaitement bien que dans le silence total. Qu'est-ce que cela peut bien faire que l'on massacre et que l'on torture, aussi longtemps que cela ne se sait pas ? Pendant de longs mois, cela ne s'est pas su; ou bien, cela a été su, mais n'a pas été cru. Ainsi, on pouvait continuer à torturer et à massacrer sans gêne. En ce moment, la mécanique grippe. Elle grippe parce qu'on parle trop. Il y a trop de témoignages, trop d'articles, trop de protestations. Si on pouvait réduire le nombre de ces articles, de ces protestations, peut-être pourrait-on rétablir, sinon le commode climat de silence d'il y a six mois ou un an, du moins quelque chose d'approchant.

Les hitlériens étaient plus courageux, ou plus cyniques, et se moquaient de ce que l'on disait d'eux. Pour un certain nombre de Français, malheureusement très influents en ce moment, ce n'est pas le fait que l'on massacre ou que l'on torture, qui est dramatique; c'est le fait que cela se sache, et que, par conséquent, la sensiblerie exagérée de l'opinion publique complique l'usage des tenailles, du tuyau, de la baignoire ou des électrodes.

C'est cette catégorie-là de nos concitoyens qui réclame de façon permanente des sanctions contre les « traîtres ». C'est en son sein que se retrouvent, avec les nazis de la métropole, les étudiants « français » d'Algérie, qui réclament des sanctions contre M. Peyrega; car rien de ce qu'il a dit, ou de ce qui a été dit par d'autres, n'est mis en question par eux; ils ne s'élèvent que contre le fait d'avoir rendu ces choses publiques. C'est aussi dans ce camp qu'il faut compter M. Mollet et M. Bourgès-Maunoury. Ils ont toutes les raisons d'être parfaitement informés sur les abominations qui se perpétrent en leur nom depuis qu'ils sont au pouvoir. Ils ont reçu des rapports de militaires et de hauts fonctionnaires. Quand ils

font mine de faire grief aux rappelés de ne pas avoir dénoncé plus tôt les actes qui sont dénoncés aujourd'hui, ils cherchent simplement à intimider les démobilisés ; car ils sont instruits depuis longtemps, et chaque fois que quelqu'un a essayé de rendre publics les crimes qui se commettent, au nom de la « pacification », ils ont fait inculper ou arrêter ce « quelqu'un » : le signataire de ces lignes en est un exemple parmi d'autres.

Il y a aussi une autre catégorie de partisans du silence. Ceux-là ne pensent pas que les massacres et les tortures soient bons. Ils pensent même le contraire. Ils pensent que les massacres et les tortures sont à la fois infâmes et absurdes. Mais on leur a expliqué, on a dépensé des trésors d'éloquence et on a exercé toutes les pressions possibles pour les persuader que la publicité était néfaste dans ce domaine. On leur a dit : « *En rendant ces choses (regrettables) publiques, vous ne les empêcherez pas. Vous donnerez seulement des arguments aux ennemis de la France. Vous affaiblirez notre pays. Nous-mêmes (nous, c'est-à-dire les « démocrates » qui vous gouvernent) vous rendrez notre travail plus difficile. Faites-nous des rapports ; voilà ce qu'il faut faire. Informez-nous ; aidez-nous dans notre lutte contre les abus que nous réprouvons autant que vous.* »

Il y a des gens que ces discours arrivent à toucher. Nous imaginons que parmi ces gens, il y a M. Peyrega. La semaine dernière, nous avons publié sa lettre à M. Bourgès-Maunoury, non seulement parce qu'elle nous paraissait infiniment courageuse et utile, mais aussi parce que, par des voies directes ou indirectes, il en avait fait parvenir des copies à de nombreuses personnalités politiques et journalistiques, et parce qu'un passage de sa lettre, que nous n'avions pas publié alors mais que nous reproduisons aujourd'hui, paraissait démontrer que cette publication était exactement conforme à ses désirs.

Depuis lors, une campagne, que l'on pourrait qualifier d'abjecte si ce mot n'avait perdu tout sens dès qu'il s'agit de cette guerre, s'est développée contre lui. M. Peyrega nous somme de lui donner acte du désir qu'il avait que cette lettre ne soit pas publiée. Il a fait une œuvre si utile en l'écrivant (et en la diffusant), que nous lui donnons acte bien volontiers de ce qui n'est pour nous qu'un détail. Si, grâce à ce démenti, dont nous ne voyons pas au juste ce qu'il dément, il parvient à pouvoir poursuivre en Algérie une action à laquelle nous rendons hommage, tant mieux. Mais nous ne croyons pas que la moindre concession puisse être efficace vis-à-vis

de ce mouvement qui cherche à transformer la France en une nouvelle Hitlérie.

Si nous n'avions pas, il y a des années, parlé des tortures en Algérie, si nous n'avions pas, depuis septembre 1955, parlé des Oradour dont les nouveaux S.S., se rendent coupables sous le pavillon tricolore, d'autres auraient-ils suivi notre chemin ? Si *Témoignage Chrétien*, si Pierre-Henri Simon, si Jean-Jacques Servan-Schreiber, si le Comité « Résistance spirituelle », si René Capitant, si le général de Bollardière n'avaient pas, chacun, jeté dans la balance le poids de leur autorité, est-ce qu'on ne continuerait pas à massacrer et à torturer tous les jours avec la même tranquillité en Algérie, à la satisfaction du ministre de la Défense nationale M. Abel Thomas, de son directeur de cabinet, M. Bourgès-Maunoury, et de leur secrétaire à la présidence du Conseil, M. Guy Mollet ?

Encore une fois, pourtant, on va essayer de ruser avec la vérité, à l'aide d'une commission d'enquête dont on fait tout pour qu'elle ne soit qu'une commission-simulacre. Pourtant, malgré le mensonge et malgré la farce, le fait même que le gouvernement, qui niait hier avec hauteur l'existence des crimes militaires collectifs en Algérie, soit aujourd'hui obligé d'enquêter sur eux, même au moyen d'une commission « maison », prouve déjà que nous avons eu tous raison de crier sur les toits ce que l'on ne voulait même pas laisser murmurer dans les antichambres.

En tout cas, nous voudrions que les messieurs du gouvernement se persuadent qu'il est maintenant beaucoup trop tard pour essayer de noyer les tortures dans les rapports dilatoires. La conscience française a soudain pris feu. C'était imprévisible : et nous-mêmes, nous ne le prévoyions pas. Les réactions gouvernementales, qu'il s'agisse des menaces faites à un général, de la suspension de traitement d'un professeur de Faculté ou des procédés divers d'intimidation à l'égard d'un autre universitaire, ce ne sont que des seaux d'eau jetés sur l'immeuble en flammes Ils ne ralentissent pas l'incendie, ils attirent surtout l'attention sur la vanité des efforts de cette équipe.

Pour qu'on ne parle plus des tortures et des massacres il n'y a plus, messieurs, qu'un moyen : cesser les tortures et cesser les massacres. Tant pis pour vous, tant mieux pour nous, s'il faut pour cela cesser *votre* guerre.

Claude BOURDET

(*France-Observateur*, 11 avril 1957.)

Pierre Jourdan.

DÉCISIONS DU CHIRURGIEN

On parle rarement des chirurgiens sans évoquer, de quelque façon, la notion de responsabilité. Tantôt c'est pour admettre qu'ils portent un faix accablant — et les admirer ou les plaindre. Tantôt c'est pour laisser voir qu'on s'étonne ou s'indigne de l'allure dégagée qu'ils gardent sous le fardeau. Mais peut-être y aurait-il intérêt à savoir ce qu'en pensent les chirurgiens eux-mêmes (du moins ceux qu'un certain sens de l'homme, un certain degré de conscience, rend dignes de leur charge).

Engagés vis-à-vis d'un être par une forme d'action qui implique sa santé ou sa vie, nous sommes d'un coup liés à lui, sans évasion possible, pour tout le temps où se développeront les conséquences de cette action, dans toute la mesure où les conséquences justifieront ou réfuteront nos espoirs. Nous n'avons certes aucun monopole. Tous les hommes des grands métiers, tous ceux qui, décidant librement, agissent librement pour le bien (ou le mal) d'un être ou d'un groupe d'êtres, connaissent la responsabilité, son poids et ses tourments. Peu importent les exemples, ou les assimilations. Je ne crois pas tirer la couverture, ni me soumettre à une déformation professionnelle en affirmant que, de toutes les formes de la responsabilité, celle du chirurgien est la plus libre, la plus totale, la plus pesante qui soit.

Libre, elle l'est vraiment pour tous, ou presque tous, et presque toujours, en dépit des assertions moroses qui veulent trouver, dans l'ingérence d'un juge mal informé, une source de viciation et poser de ce fait responsabilité morale et responsabilité pénale en sœurs ennemies. Parmi toutes les décisions humaines, les nôtres se distinguent comme les plus nettes, les plus pures, les moins grevées d'influences extérieures. Et quand les choses tournent mal, nous nous trouvons, à tout coup, en face à face avec les conséquences de nos actes — sans recours.

Totale, notre responsabilité l'est également. Il est vrai que nous ne sommes pas seuls. Le médecin souvent a posé avant nous l'indication opératoire. Il n'est certes pas hors course. N'empêche qu'à partir du moment où nous avons souscrit, assumé la décision, notre responsabilité devient entière et sans partage, parce que c'est nous qui agissons. Notre entourage technique aussi participe — assistants, anesthésistes, réanimateurs. Le drame peut naître de la faute de l'un d'eux. Et nous pouvons, au fond de nous-mêmes, parfois clamer notre innocence. Mais le chirurgien — celui qui décide et conduit l'action — n'acceptera jamais ouvertement de se décharger sur les épaules de ses auxiliaires. Aux lois morales se mêle ici une loi d'honneur, qui n'est pas sans rappeler celle du marin, maître à son bord.

Pesante, notre responsabilité l'est toujours, interminablement. Elle courbe notre échine au long des années. Elle tire au dedans, nous rétracte sur le souci profond et souvent nous interdit les joies que doivent à l'homme les spectacles du monde. Pas d'avantage à faire le détail. Ceux mêmes qui, au départ, reçoivent avec sympathie en viennent assez vite à douter, à penser que la qualité première d'un aveu est d'être bref. Et d'autres, pour un peu, monteraient le grief d'exhibitionnisme. S'il porte conviction, s'il n'a pas réussi à se déshumaniser, le chirurgien connaît son propre chemin de croix. Il sait que le chemin est long, qu'il va au bout de la vie, et que les stations sont nombreuses, et qu'à chaque station il faudra subir à nouveau le tourment redouté, l'accablement des échecs, des drames longs, des catastrophes inattendues. Il sait qu'entre les stations l'inquiétude restera son bagage. Et qu'il n'y a pas de répit.



Il faudrait un volume pour épuiser les apparences, les formes, les degrés, variables à l'infini, de notre responsabilité. Elle peut se montrer brutale et cruelle, lorsque l'erreur ou la faute sont patentes, lorsqu'il n'y a pas à discuter, lorsque l'échec, sans débat, est la conséquence d'une inspiration mauvaise, d'une décision absurde, d'une exécution manquée. C'est dur, mais net. Et ces défaillances toutes rondes sont peut-être celles qui nous imposent le moins, parce qu'il n'y a pas de procès, parce que nous les savons rares. Chacune d'elles porte son enseignement et nous savons aussi que la somme des enseignements, qui se nomme expérience, les éloignera. Pour qui se reconnaît faillible, donc

soumis à des revers épisodiques, il y a quelque chose d'éminemment acceptable (j'allais écrire attrayant) dans ces échecs sans bavures et dans la contrepartie qu'ils offrent.

Neuf fois sur dix, hélas ! netteté et contrepartie sont absentes. Et c'est la masse des défaites incertaines, où l'erreur est probable, la faute possible, où les forts inclinent vers la justification, les anxieux vers la contrition. Mais je crois qu'il vaut mieux franchir, sans y patauger, ce marais des échecs indécis, des troubles responsabilités, pour atteindre les limites, c'est-à-dire les zones d'extrême flou où le chirurgien, selon ses manières d'être, son état d'esprit, acceptera ou rejettera le thème de responsabilité. Accepter ou rejeter le thème de responsabilité. Et cela sur un ensemble de faits qui implique décision, action et conséquences. Cet *ad libitum* paraît déconcertant. Allons donc cette fois aux exemples. Et prenons le plus simple. Il est admis de tous que la pratique de la chirurgie quotidienne, en dépit du progrès, connaît deux écueils redoutables, causes encore fréquentes d'avarie et de naufrage, la thrombose veineuse et l'occlusion post-opératoire. Choisissons la première. Voici donc une opérée de fibrome qui donne les signes d'une embolie pulmonaire. Il est entendu que les anticoagulants ont modifié, de façon péremptoire, le pronostic de cette incidence. N'empêche qu'on peut encore mourir d'une embolie pulmonaire.

Celui-ci vous dira qu'il n'y est pour rien, que cette complication est imprévisible, qu'elle ne dépend en rien de l'acte exécuté, qu'il a fait « ce qu'il devait faire », que même l'utilisation préventive de l'héparine ou du troméxane n'eût peut-être pas évité la thrombose et qu'au reste il y a des risques certains à employer ces drogues préventivement. Il est blanc.

Cet autre affirmera qu'il n'est aucun moyen absolu de se prémunir contre l'événement, que néanmoins il eût été possible sans doute de passer à côté si les examens préalables avaient été plus scrupuleux, si l'acte avait été conduit avec plus de douceur, si la surveillance de l'opérée avait été plus attentive. Il ne sait pas. Il n'est pas sûr. Il ne pense pas être vraiment coupable, mais il ne rejette pas toute responsabilité. Il est gris clair.

Ce troisième dira : « Bien sûr, on ne peut toujours éviter l'éclosion d'une thrombose veineuse. Mais rien probablement ne serait arrivé si j'avais exigé une étude sanguine plus approfondie, si j'avais opéré de manière plus subtile, si je n'avais pas laissé traîner cette malade dans son lit, si j'avais

mis plus d'obstination à découvrir les prémisses. » Il est gris sombre et baisse un peu la tête.

Un quatrième enfin — le plus rare et c'est fort heureux — se frappera la poitrine, s'accusera de toutes les négligences, de toutes les brutalités, de tous les aveuglements. C'est « de sa faute », directement de sa faute, parce qu'il n'a pas fait étudier par un spécialiste les tensions veineuses et le débit circulatoire, parce qu'il a, comme une brute, tiré sur un pédicule vasculaire, parce qu'il ne s'est pas levé trois fois chaque nuit pour tâter le mollet. Il est noir d'encre. Et très malheureux.

Mon intention n'est pas de proposer un petit jeu : « Lequel préférez-vous ? » Mais, si j'ai brossé ces tableautins, c'est bien pour donner un avis. Le premier des quatre personnages est un pauvre d'esprit, qu'une sélection judicieuse eût éloigné. Bon chirurgien peut-être, dans l'exécution — et dans le style granitique. Homme de qualité, certainement pas. Le dernier est un autre imbécile, de ceux qu'on dit bien sympathiques, mais qu'il eût été plus impératif encore de barrer à l'origine. Car il ne peut être, dans le métier, qu'une source de malheur. Le sien propre d'abord. Eventuellement celui des autres. Entre les deux intermédiaires, on peut hésiter. Même si ce n'est pas tout à fait raisonnable, j'accorde ma préférance au n° 3, celui qui souffre un peu. Parce qu'il faut bien souffrir un peu. Parce qu'une certaine dose de souffrance-scorie s'annonce ici comme le témoignage d'une inquiétude intellectuelle que je crois nécessaire et féconde.

Mais la contemplation des limites aboutit surtout à constater une fois de plus que les hommes sont divers et qu'une situation donnée déclenche, selon les hommes, des réactions, des sentiments, des jugements variables à l'infini. Quand on discute autour du métier, on oublie trop souvent de poser qu'il y a deux hommes dans le débat, le malade et le chirurgien. On oublie de clamer d'abord cette évidence, que nos tenues chaque jour vérifient et que je voudrais, pour ma part, établir en leitmotiv : *on ne peut assumer toute l'humanité que propose un aussi terrible métier*. Rien de vrai ne peut être dit si l'on ne retient, pour composante de nos visions éthiques, le sentiment de la condition humaine, qui, dans l'application, fournit la mesure de l'homme.

***

Nous vivons au jour le jour sur une morale de pacotille, faite de compromis, ou de malentendus, entre le profane et

l'homme de métier. Petit catéchisme, livret de petits préceptes, où la puérilité, la verroterie, l'emphase et la démesure se disputent la première place.

Le chirurgien doit... Le chirurgien ne peut oublier que... S'il ampute une cuisse (avec l'atroce malaise qu'en éprouve aujourd'hui chacun de nous), le chirurgien doit envisager l'ensemble des bouleversements physiques, psychiques, sociaux, familiaux qui accompagnent une telle mutilation. Il doit, lié au mutilé par son acte, le suivre au-delà de la cicatrisation, et même de l'appareillage, rester présent, apporter ses conseils, ses encouragements... S'il ampute un sein cancéreux, il ne peut oublier qu'une femme ainsi massacrée perd en grande partie son pouvoir de séduction, qu'un problème conjugal va se poser pour elle, ou plus simplement un problème amoureux si la dame n'est pas installée dans la constance. Il doit, par conséquent, veiller pour elle au grain, rester à ses côtés, devenir confident et soutien... S'il accepte, ne pouvant faire mieux, d'établir un anus contre nature, il se trouve commandé par l'impératif « devoir » de mesurer les conséquences psychologiques, sexuelles et autres de l'infirmité qu'il a, de sa main, créée — et, là encore, d'assister l'infirme dans toutes les circonstances de sa vie bouleversée...

Ceux qui la pratiquent trouvent, j'en suis bien sûr, dans cette phraséologie humanitaire, une vive satisfaction. Et, plus encore, le moyen de s'assurer, à peu de frais, une bonne conscience. Mais le terme (cher aux marxistes) de mystification convient ici mieux que jamais. Mystification sur toute la ligne. Et pour celui qui propose et pour celui qui reçoit. Cet humanitarisme inconsidéré s'évanouit en effet sans laisser de trace dès qu'on le scrute avec des yeux ouverts, dès qu'on lui accole les trois qualificatifs auxquels il a droit. Il est irréel. Il est impossible. S'il était possible, il serait exécrable. Parce qu'il méconnaît la condition humaine. Parce qu'il ignore la mesure de l'homme.

Irréel, parce qu'en fait il n'existe pas au-delà des mots, parce que les chirurgiens, pour l'ensemble gens normaux, bénéficient d'un mécanisme régulateur qui leur interdit cet abandon et sauvegarde leur potentiel. Ce mécanisme est l'un des aspects de la condition humaine. On le nomme instinct de conservation. Or, dans le cas particulier, il ne vise pas seulement à la conservation de soi en tant qu'être vivant, mais plus encore à la conservation de soi en tant qu'être agissant (et dans une forme d'action précieuse à l'espèce).

Impossible tout autant cet humanitarisme, parce que, sans même invoquer les extrêmes, il serait un facteur redoutable d'usure, d'affaiblissement. Et qu'au sens plein des mots nous n'y tiendrions pas. Que serions-nous, je le demande, si nous devions, à longueur d'année, traîner dans notre sillage tous les mutilés, tous les infirmes, tous les cancéreux sans espoir, tous les « ratés » de l'action chirurgicale et à tous distribuer sans cesse la bonne parole — et le courant pour regonfler leurs batteries ?

Si même il était possible, ou rendu possible par quelque vertueuse exigence, il serait exécrable dans ses conséquences. Parce que sa pratique compromettrait nos équilibres, détruirait nos harmonies et, très vite, nous menacerait d'anéantissement. S'il faut parler devoirs (je déteste ce mot pour l'emploi qu'on en fait), je dirai que le plus impératif de tous ceux que nous pourrions découvrir correspond à la nécessité de notre propre sauvegarde. Puisque nous devons, c'est clair comme rosée, nous maintenir, carcasse et cervelle, en état de constante aptitude vis-à-vis des tâches qui chaque jour se proposent et peuvent inopinément survenir.



Si l'on écarte les fadaises et la mystification, le problème devient clair à qui veut réfléchir. Le sentiment de responsabilité naît et vit de notre engagement par l'acte (ou du moins par la décision) plus que de toute incidence. L'engagement par l'acte est sa constante — le facteur nécessaire et suffisant.

Certes le sentiment de responsabilité nous grève plus ou moins selon notre fortune, selon que nous pouvons en nous-mêmes plaider l'innocence ou devons reconnaître la faute. Certes il s'amplifie ou s'amenuise selon la qualité humaine de l'individu, selon qu'il s'agit d'un être jeune, utile, socialement efficace, ou d'un vieillard usé, solitaire, nuisible quelquefois. Mais il est là toujours, présent à un quelconque degré, par le seul fait que nous avons pris le départ, consenti le pas, que nous avons décidé, agi, assumé.

Si tel garçon que je rencontrais parfois dans ma ville, se tue en voiture ou en montagne, je puis m'assombrir, éprouver de la tristesse, une de ces tristesses qui font dire : « C'est navrant... Si jeune... » et qui volontiers incitent à la transposition : « Si c'était mon fils... » Mais rien ne pèse à mes épaules. Si tel malade que j'ai connu dans un service, opéré

par un autre, succombe, j'en aurai de la peine et je commenterai : « C'est affreux... Un si brave homme !... Une femme, trois enfants... » Mais rien ne pèse à mes épaules. S'il advient que, pour ce malade, j'ai donné un avis, conseillé l'intervention alors qu'on hésitait, poussé vers l'action, le poids commence à se faire sentir. Il augmente si j'ai, au cours de l'acte, suggéré une ligne de conduite ou, par un moyen quelconque, influencé l'opérateur.

Il ne faut qu'un peu de clairvoyance pour reconnaître le sentiment de responsabilité comme un complexe intellectuel et moral lié d'abord à notre détermination. Alors même que tout est là pour le combattre et le réduire, si même l'aventure technique comportait une chance futile de réussite, si même l'être concerné s'inscrit au plus bas des intérêts humains, il reste présent, atténué, privé d'insistance, mais présent toujours — inéluctable — par le seul fait du lien que nous avons contracté vis-à-vis de cet homme, ou de cette femme, en acceptant d'intervenir sur son corps, en un moment de son destin. Et non précisément de cet homme ou de cette femme en tant qu'individus isolés, mais de l'un ou de l'autre en tant que fragments impersonnels d'humanité.

Le sentiment de responsabilité — en marge des remous de conscience, de notre position intime *guilty or not guilty*, en marge de la personne que nous avons blessée avec l'espoir de la guérir — est d'abord et avant tout la résonance et le tribut de notre engagement, du libre engagement que nous prenons vis-à-vis de l'homme et d'un bien que nous connaissons pour le plus précieux, la vie humaine. Tout se passe comme si, partie d'un tout, nous réagissions de manière immédiate et pathétique au malheur d'une autre partie, lorsque nous avons, par l'action, avancé vers elle et soudé notre être mental à sa destinée.

Parce que l'engagement est sa constante, parce qu'il naît et vit du lien jeté et reçu, le sentiment de responsabilité est indéfini. Si nous acceptons de partir avec une chance de réussite contre neuf d'insuccès, rien ne servira, à l'arrivée, de prétendre que l'échec était prévisible, qu'à ce jeu on perd le plus souvent. L'usage de l'arithmétique, le petit calcul de probabilités ne peuvent éliminer complètement les questions qui nous viennent, ni les suggestions d'une conscience toujours alarmée. Peut-être avons-nous mal couru la chance sur dix, mal jugé le problème anesthésique, mal estimé la résistance du sujet, fait trop ou pas assez. Peut-être un autre

esprit eût-il pensé l'ensemble avec plus de justesse. Peut-être une autre main eût-elle gagné, par la grâce d'une meilleure exécution.

Cette occlusion intestinale aiguë, qui certes se présentait sous de fâcheux auspices, parce que la femme était vieille et fragile, parce qu'il était bien tard, pouvons-nous dire, sans hésitation ni gêne, qu'il était impossible de la guérir ? Non, jamais. Nous avons fait « pour le mieux », c'est entendu. Rien, dans l'acte même, ne paraît, à la réflexion, contestable. Nous avons, pour le mieux, estimé les besoins en eau, en sucre, en chlorures. Nous avons interrogé le potassium. Pourtant nous ne pouvons affirmer qu'il était impossible de réussir — si même nous avons utilisé les ressources les plus actuelles de la connaissance, si même nous avons le sentiment de n'avoir rien omis. Car toujours la conscience alarmée nous dit que nous avons peut-être mal posé telle question ou mal formulé telle réponse et qu'il y a peut-être, au-delà des chlorures et du potassium, d'autres facteurs, d'autres équilibres, que nous ignorons, que nous devons cesser d'ignorer.

Rien ne résulte de cet assaut qui soit tourment. Nous serions fous de nous tourmenter, de compromettre nos harmonies, dans une pareille conjoncture. J'ai traité sans ménagement le chirurgien qui toujours s'accable, sans vraie raison. Et j'ai dit qu'il était dangereux. Simplement la porte reste ouverte aux interrogations qui témoignent de notre inquiétude intellectuelle. Et à cette inquiétude intellectuelle fait pendant, en raison du lien, une vague inquiétude morale, timide et presque douce, qui exprime, à l'état résiduel, le sentiment de responsabilité. Car, au sentiment de responsabilité, l'erreur ou la faute, patentes et reconnues, ne sont pas indispensables. Il déborde la position « coupable » et jusqu'au bout, dans la solitude, atteste sa dépendance de notre engagement. La vieille femme en occlusion n'est plus en cause. Mais l'homme. Rien ne pèse à nos épaules. Nous y percevons cependant l'insignifiante masse d'un grain de plomb, d'une piécette. Parce que nous ne pouvons atteindre à l'absolu de la négation, à la certitude d'avoir fait, pour l'homme, tout ce qu'il était vraiment possible de faire.

***

Mais on ne peut saisir le sens profond de nos responsabilités que si l'on connaît, pour l'essentiel, le mécanisme de nos décisions. Nos décisions sont libres, je l'ai dit et le

pense. Elles ne dépendent pour autant ni du hasard, ni de la fantaisie. Elles tiennent d'abord à une sorte de nécessité, celle de nos règles, de nos habitudes, voire de nos routines — code approximatif en un moment de notre histoire, qui tantôt nous impose, tantôt nous abandonne (et c'est en général dans cet abandon que puisent leurs inspirations ceux qui tiennent à faire de ce métier un art). La vérité est que nos règles sont incertaines, mobiles, parfois inconsistantes, qu'elles valent sans plus comme toile de fond et ne laissent qu'une place réduite à l'équation, au déclenchement automatique.

L'équation joue quand il s'agit de faits impliquant la vie de manière immédiate : hernies étranglées, appendicites graves, hémorragies internes comme celles de la grossesse extra-utérine, occlusions intestinales aiguës, grands délabrements traumatiques, tumeurs malignes en général (l'affirmation d'opérabilité restant ici hautement subjective).

Il arrive qu'une équation se forme, gagne droit de cité, en raison du progrès technique. Ainsi la chirurgie du thorax a, dans notre temps, établi ses propres impératifs. Il arrive qu'une équation chancelle. Ainsi les perforations d'ulcère, type classique de l'urgence, depuis quelques années, échappent en partie à l'acte sanglant (pratique de l'aspiration continue). Mais, si l'on parle de gynécologie, la marge de flottement devient immense. A l'époque de frénésie, où l'on enlevait tout pour un rien, a succédé une époque de parcimonie, la nôtre, où de sévères évocations touchant l'être asexué aboutissent quelquefois à transformer en martyres des malheureuses qu'une opération rendrait à la vie. On ne trouverait pas aujourd'hui deux chirurgiens qui soient exactement d'accord sur les indications en matière de salpingite chronique. Le même flottement se retrouve pour les ulcères digestifs, les affections biliaires. Il se retrouve en chirurgie urinaire depuis que les antibiotiques ont anéanti l'équation : tuberculose unilatérale du rein = néphrectomie. Il se retrouve dans la grande orthopédie, où l'admirable possibilité des prothèses acryliques n'a pas encore dessiné ses limites.

Ainsi les éventualités sont nombreuses où notre position se cherche sans pouvoir s'affirmer, où chacun de nous juge de façon personnelle et un peu différente, par le jeu d'un treillis d'incitations, d'engouements, de réserves, où se mêlent les influences reçues (écoles, patrons, amis) et les apports de l'expérience individuelle.

Si donc on élimine les indications brutes, du style équation, il apparaît que la décision chirurgicale est, pour chaque malade ou blessé qui se présente, le terme d'une discussion brève ou longue, claire ou confuse, sereine ou angoissée, mais en tout cas particulière, spéciale, non exactement comparable. En ce point frétillent lès amateurs d'art et les champions de la personne humaine. Je ne leur veux aucun mal et il se peut que l'affirmation qui précède soit exaltante du point de vue artistique et personnaliste. Mais je suis disposé à défendre que le mécanisme de nos décisions, pour spéciales et personnelles qu'elles soient, n'a rien d'exaltant ni de grandiose, que même il se distingue à l'habitude par une très modeste démarche arithmétique — et qu'on pourrait dire commerciale.

Nous voici en présence d'un malade, d'un « cas », qui ne rentre pas dans le compartiment des actes automatiques. Ayant acquis par l'interrogatoire, l'enquête individuelle et familiale, l'examen détaillé, la radiologie, le laboratoire, les éléments principaux d'information, ayant fait le bilan, nous en venons nécessairement à des parallèles chiffrés. Si nous opérons, tant de risques proprement chirurgicaux, tant de mauvaises chances pour un résultat médiocre ou nul. Si nous n'opérons pas, tant de mortalité prévisible, à telle ou telle échéance, par le fait de la maladie non interrompue, tant de probablités pour une existence ralentie, pénible ou insupportable. Tant et tant. L'un plus lourd que l'autre. D'où il résulte que nous marchons ou ne marchons pas. Bonne affaire ou mauvaise affaire — l'art se limitant, comme l'art de l'épicier, à faire preuve de lucidité, de prévoyance, à endosser la bonne affaire, à refuser la mauvaise. Telle est notre inévitable façon d'aller, faite d'un bilan, d'une estimation, d'un parallèle, d'un choix — celle du négociant, impérieuse dans sa petitesse et sa vulgarité.

De l'art au petit commerce, la chute est longue et, pour les esprits nobles, déprimante. Aussi voit-on parfois le noble déçu truquer le débat en appelant à la rescousse les anges de la confusion, ceux qui portent sur leurs ailes des valeurs obscures, parmi lesquelles se pavane l'intuition. Mais c'est une erreur inexcusable d'imaginer que l'épicier manque d'intuition. Il peut en montrer, et de la meilleure, pour une affaire de gros sel ou de pois chiches. Dans le cas particulier, j'ai tendance à me méfier de l'intuition et de sa fameuse escorte. Un de mes vieux maîtres remplaçait ce vocable distingué par le trivial « flair de l'artilleur » et ainsi remettait

les choses au point. Pour nous, il n'y a guère d'intuition en marge du savoir et du jugement. Trop souvent elle apparaît comme une prostituée disponible qu'on invoque, en camouflage de faillite, quand le pignon intellectuel fait roue libre, quand la vraie raison abandonne ses droits.

Les bilans, les confrontations, les choix ne sont pas toujours simples. Mais d'être complexes ne les élève guère. Il y a partout des affaires embrouillées. Et, poursuivant le détail, du simple au composé, je maintiendrai que c'est une entreprise de faussaire (à nouveau une mystification) que de vouloir accoler noblesse d'esprit et grands sentiments à nos trottinements arithmétiques. Si noblesse il y a, si l'on tient à la déclarer, il faut en appeler à la doublure morale de l'événement, à l'angoisse que nous avons de nous tromper, d'opérer à tort, d'opérer trop tôt ou trop tard, de ne pas opérer quand il le faudrait. Parce que cette angoisse est un des aspects de notre souffrance, de la souffrance-scorie qui, plus ou moins mais toujours, exprime notre sentiment de l'inestimable, de la vie, de l'homme. Encore faut-il, pour lui accorder son titre de noblesse, que l'angoisse soit calme, tranquille, qu'elle nous tende et nous rende meilleurs, sans vraiment nous atteindre, sans menacer nos harmonies. On le voit bien, l'usage de la noblesse est dangereux. Du moins le souci de la connaître et le goût éventuel de s'en parer.



Devant un état pathologique justiciable de la chirurgie, trois attitudes sont possibles. Ou nous admettons qu'il faut agir. Ou nous affirmons qu'il faut s'abstenir. Ou nous nous démettons en faveur d'un maître ou spécialiste, tenu pour représenter l'aptitude maxima.

Dans l'éventualité n° 1, le marché prend souvent, sans même revenir aux indications automatiques, une allure simple et franche. Ainsi lorsque l'énoncé des avantages, bref, massif, rend futile celui des inconvénients. Un ulcère gastrique ou duodénal qui a saigné doit être opéré sans long délai, parce que nous savons nombreuses les chances d'un retour hémorragique et n'avons aucun moyen d'en prévoir la gravité. Il faudrait, pour hésiter, pour en venir à contempler la balance, que des altérations viscérales majeures alourdissent à l'excès le plateau du risque opératoire. Si nous perdons un malade dans ces conditions, nous en sommes affectés, atterrés parfois (en conséquence de notre engagement). Cepen-

dant notre tristesse et notre souffrance ne peuvent rien contre la certitude intellectuelle d'avoir agi comme il fallait. Nous sommes assurés d'avoir statistiquement raison, puisque deux séries comparatives établiraient, sans doute possible, la supériorité globale de l'action sur le refus.

Mais, à se cantonner dans le même secteur pathologique, il est aisé de faire apparaître la complexité parfois extrême du marché et la difficulté non moins extrême de la décision — s'il s'agit par exemple d'un ulcère duodénal non hémorragique. Notre développement en faveur de l'acte va mettre en première ligne la suppression des douleurs, l'amélioration de l'état digestif et de la santé générale, avec ses conséquences favorables sur le plan social et professionnel, le barrage établi contre les complications éventuelles (hémorragie, perforation...). Les arguments hostiles à l'intervention vont se fonder sur le risque opératoire, que nos bilans situent à 2 ou 3 %, sur la possibilité reconnue d'un échec grave ou relatif à longue échéance, sur l'âge avancé, sur la resistance douteuse du sujet, sur les inquiétudes qu'inspirent son cœur, son foie, ses reins.

Mais s'il fallait maintenant reprendre une par une ces données élémentaires et les épuiser toutes jusqu'au bout de leur sève, plusieurs charges de stylo-bille ne suffiraient pas. Suppression des douleurs — elle est probable à 80 %. Mais nous ne pouvons avoir aucune certitude. L'opéré souffrira peut-être d'une autre manière. La malchance lui attribuera peut-être le triste lot de l'ulcère peptique. Et si nous parlons d'ulcère peptique, tout le vaste problème de la pathogénie, du sens réel de la maladie ulcéreuse se dresse aussitôt. Amélioration de l'état digestif et de la santé générale — probable, non certaine — 70 %. Tel opéré restera un infirme gastrique. Tel autre mangera avec plaisir, se réjouira d'une digestion facile, mais ne parviendra jamais à « récupérer ». Montagnard et skieur, il devra abandonner la montagne et le ski. Travailleur de force, il devra se reclasser. Barrage contre les complications propres à l'ulcère — oui, à condition que la récidive peptique ne s'en mêle pas. Et pour introduire les complications dans le débat, il faut préciser encore que leur incidence n'aboutit qu'à brusquer l'acte chirurgical, doublant ou triplant le risque, sans plus, si le porteur a la bonne fortune d'un recours immédiat. Inutile d'aller plus loin pour formuler la conclusion. Ces marchés complexes tendent à dépasser nos moyens habituels d'appréciation, à se jouer de notre balance. Affaires non chiffrables.

Il en est de plus troublantes, inchiffrables dès l'origine, parce que la balance perd toute signification. Ainsi les grandes interventions orthopédiques, telles que les reconstructions de hanche. Mortalité, 2 %. C'est peu, si l'on tient compte de l'acte, de son importance, de sa durée. Mais un ulcère de l'estomac peut tuer, alors qu'une arthrite coxale ne le peut pas. Conduire une pesée avec, dans un plateau, la mort — même à faible dose — et, dans l'autre, l'amélioration probable d'une fonction articulaire, cela fait peur, il faut l'avouer. Et je ne vois pas qu'on puisse, au nom d'une éthique, sortir de cette terrifiante absurdité. Là sans doute intervient le tempérament chirurgical, le goût d'agir, d'entreprendre, d'assumer, qui nous fait avancer toujours et toujours charger davantage nos épaules, qui à vrai dire introduit un autre bilan, celui du progrès, où les parallèles du présent cèdent la place à ceux de l'avenir, où la réalité s'incline devant l'espérance.

Force est donc de reconnaître que le chirurgien doit parfois accepter la faillite de ses raisonnements ordinaires, abandonner bilans, comparaisons et choix motivés, laisser tomber sa balance. L'abandon est facile pour les uns, qui ne sont pas dévorés par la conscience alarmée, qui pensent l'homme avec une certaine mollesse, qui s'arrangent aisément avec leur statistique globale, avec le puéril calcul du plus grand nombre des vies sauvées. Il est plus difficile pour d'autres qui, de leur exigence, éprouvent une limitation, se devinent moins entreprenants, moins efficaces, et quelquefois enragent. Les uns et les autres, plus ou moins, retournent alors au code professionnel, aux petites règles. Ils font jouer, avec plus ou moins d'aisance, le tableau des « indications opératoires ». Les uns se déclarent satisfaits. Les autres dissimulent mal leur insatisfaction. Mais tous savent, plus ou moins, que la chirurgie est un exercice dangereux, qu'ils recevront des coups inattendus et d'autant plus cruels. Et tous nous prenons la charge, avec une humeur variable et avec ces propos désinvoltes que discuterait un goitreux de Savoie : « On regrette rarement d'avoir agi, souvent de s'être croisé les bras. On prend un risque toutes les fois qu'on bouge. On ne refuse pas de monter dans un train ou dans un avion de ligne. On peut recevoir une cheminée sur la tête un jour de vent. » Il m'arrive, plus souvent qu'à mon tour, de lâcher une de ces formules imbéciles. Mais je me sens rougir.

En ce point, je le sais, m'ont donné rendez-vous les cham-

pions de la personne et les amateurs d'art. Et d'affirmer que nos grandes décisions sont nécessairement des œuvres d'art. Et d'en remettre avec le « colloque singulier » et autres fariboles duhamellisantes. Et de contester les moyens scientifiques d'investigation qui, paraît-il, nous éloignent de la personne malade. Et de soupirer que c'était mieux de leur temps, quand on « prenait la main ». Mais rien de sérieux ne m'encourage à penser que la rigueur de nos décisions puisse être influencée par la sympathie, l'estime, l'attachement, les atomes crochus (sans compter l'abominable injustice qu'implique une telle position). Rien ne peut me faire croire que les prises de mains soient aptes à remplacer l'électro-cardiogramme ou la transfusion sanguine. Quant à l'art, il faut le plaindre s'il doit intervenir comme une sorte de succédané, au moment où la science mollit ou bafouille.



De l'abstention, on imagine volontiers qu'elle nous libère. Une solution chirurgicale ayant été envisagée, plus ou moins clairement, un malade prend notre conseil. Bilan établi, pesées faites, nous déclarons que l'affaire est défavorable, qu'il vaut mieux chercher ailleurs les moyens d'une guérison ou d'un soulagement. Fin de non recevoir. Donc nous sommes dégagés, là où nous aurions pu nous trouver engagés.

Voilà qui, par malheur, est tout à fait inexact. Du moins quand le recours à la chirurgie s'inscrit en clair parmi les issues possibles. Nous nous engageons par le refus aussi bien que par l'acte et d'une manière tout particulièrement désagréable. Car si l'échec est dur, le démenti est accablant. L'engagement positif de l'action adopte le risque. Il ne peut le refuser. Nous savons qu'on meurt sur les champs de bataille et dans le voisinage de nos cellules opératoires. Quand le risque se matérialise, nous accusons le coup et faisons la grimace. Sans oublier que l'éventualité tragique était incluse au départ dans notre détermination. Mais qu'un malade meure de n'avoir pas été opéré, alors que sa chance eût, en vision seconde, mérité d'être courue, cela nous accable et nous humilie. Ce n'est plus un coup, c'est une gifle. Parce que notre clairvoyance et plus encore notre courage sont en cause — et en fâcheuse posture devant le tribunal intime. Notre modération n'était peut-être qu'aveuglement, notre prudence n'était peut-être que lâcheté. Nous avons méconnu l'adversaire et refusé le combat, Dans l'en-

gagement négatif des refus, nous redoutons plus que jamais l'erreur et ses conséquences, parce qu'elles s'y montrent plus impitoyables. Et l'évocation de ces défaites sans lutte et sans appel nous incline souvent à l'audace, quelquefois à la témérité.

Mais, au-delà du sort et de nous-mêmes, nous éprouvons ici la crainte d'être ridiculisés par l'intervention d'un autre. Car ce malade, que nous avons récusé, continuera son périple et trouvera peut-être un chirurgien moins scupuleux (ou plus lucide), plus entreprenant (ou plus courageux) qui s'engagera et gagnera la partie. Alors, nous le savons, la contestation, la mésestime, le mépris se lèveront. On parlera de faiblesse, de mollesse. Cette crainte est à tel point réelle et vive que nous faisons suivre toute sentence d'abstention par un commentaire : « Si vous insistez, vous trouverez certainement un chirurgien pour vous opérer. Méfiez-vous... » Et, pour peu, nous laisserions planer un doute sur la probité de l'homme qui consentirait à prendre la charge.

Chaque année plus souvent je répète à mes amis ,aux jeunes autour de moi : « Laissez dire. Ne vous souciez pas de l'opinion. Acceptez, d'un front égal, la reconnaissance et l'ingratitude, la louange et l'insulte. Soyez incorruptibles et inaccessibles. » Mais, en ce point, je conserve mes faiblesses. Qu'ayant agi et perdu, on me traite d'assassin, ce n'est rien. Ce n'est pas plus que si, ayant agi et gagné, on me traite de héros. Et j'en suis moins gêné. Mais qu'ayant jugé contre l'action et refusé l'acte, on me traite de lâche, de « dégonflé », parce qu'un autre, à côté, aura gagné en une scabreuse loterie, alors, je l'avoue, ma sérénité se dilue. Alors je souffre et j'enrage. Il est difficile et dur d'être homme d'action. Surtout lorsque l'action s'applique à une masse incohérente d'êtres qui, sans savoir, toujours commentent. Mais de toutes les difficultés, de toutes les duretés, les pires sont peut-être celles qu'implique, pour l'homme d'action, le refus d'agir.



Reste la troisième éventualité : la démission. Je ne donne à ce mot aucun sens perfide. Je n'y vois que le substantif correspondant au verbe se démettre. Ayant reconnu qu'un malade peut tirer bénéfice d'une intervention, nous estimons et déclarons que tel autre chirurgien doit être choisi pour conduire l'entreprise, parce qu'il représente la meilleure aptitude dans le cas particulier. C'est également très simple,

en apparence. C'est une manière aisée et souvent accessible de se dégager. Et souvent nous pouvons le faire en invoquant la notion de spécialité, sans donner à penser que notre retrait est esquive ou aveu d'incompétence. Mais on devine qu'à l'intérieur, l'atmosphère n'est pas toujours sereine et qu'éventuellement un conflit aigu peut se déclencher entre les deux protagonistes de toujours — je veux dire la conscience (au sens éthique) et l'amour-propre. La première, personnage guindé, d'excellente tenue, déteste se battre, mais finit par y consentir quand on la titille avec trop d'insistance. Le second figure au contraire un provocateur quasi professionnel.

Cette sorte de conflit perdrait sa raison d'être si les chirurgiens étaient classés de façon précise, établis chacun dans son domaine au titre de spécialiste affirmé d'un organe, d'un groupe d'organes ou d'un secteur anatomique. Il ne subsisterait que des tensions, des petites guerres froides, avec escarmouches de frontières. Mais cette ordonnance n'existe pas et nous vivons, en fait, dans un monde professionnel privé de structure, invertrébré, où s'affrontent, en une mêlée confuse, des spécialités reconnues ou tolérées, et les résidus mangés aux mites de la chirurgie dite générale.

De spécialiste à spécialiste, la démission est automatique, sans histoire. « Je suis gynécologue. Vous avez un genou qui ne va pas. Allez donc voir mon ami un tel, qui est orthopédiste. » De « général » à spécialiste, le transfert reste souvent aisé. Tous admettent que la neuro-chirurgie par exemple est une affaire à part, close, exclue du domaine public. On cède volontiers au neuro-chirurgien. On cède aussi, plus ou moins facilement, à l'urologue, à l'orthopédiste, au gynécologue, à l'accoucheur. Mais, de général à général, la cession devient plus délicate. On sait que Dupont, pour général qu'il soit, s'est attaché aux voies biliaires difficiles, au foie, au pancréas. Il possède sur ce terrain une grande expérience. Il y fait preuve d'une grande maîtrise. Alors, cette fistule cholédocienne, née d'un malheur opératoire, va-t-on la céder à Dupont ou la garder pour soi ? Si on la cède à Dupont, le malade aura ses meilleures chances, c'est incontestable. Mais, la cédant, on s'exposera à des commentaires. D'autre part, on se privera d'une entreprise exceptionnelle qui, réussie, déclencherait l'approbation, l'estime (des autres et de soi). Pourtant, il reste vrai que le malade aurait, avec Dupont, ses meilleures chances. C'est alors que l'amour-propre utilise ses armes perfides. C'est alors que la conscience réagit à

l'agression et sort de sa réserve. A l'issue d'un combat douteux, le malade sera ou ne sera pas confié à Dupont.

*
* *

Une mention spéciale doit être réservée aux décisions per-opératoires, celles que nous devons prendre au cours même de l'acte.

Un premier groupe de faits concerne les interventions que nous disons exploratrices. Ouvrir pour savoir, en quelque sorte. Et c'est une formule qui excite souvent les quolibets du profane, prompt à juger qu'un tel glissement vers l'action témoigne de notre légèreté. Le profane a tort. J'admets que certains, parmi nous, aient l'exploratrice un peu facile. Mais j'hésiterais à leur en faire reproche. Le plus grand nombre de nos exploratrices vise, sur un faisceau de présomptions, la possibilité ou la probabilité d'une lésion mortelle à courte ou longue échéance. Et la menace de mort déséquilibre aussitôt la balance en faveur de l'acte, quels que soient les arguments versés à l'autre plateau.

Il semble que nous possédions sur ce point une sérénité particulière — que je crois hautement légitime. C'est un fait que les plus scrupuleux parmi nous, les plus capables d'angoisse, ne montrent aucun accablement après une laparotomie blanche, lorsque l'ensemble symptomatique évoquait un cancer intestinal ou une grossesse extra-utérine. Nous avons raison neuf fois, tort une fois. C'est accepté d'avance. C'est la condition nécessaire pour ne pas laisser échapper un mal redoutable, pour l'attaquer en temps utile. Nous pouvons éprouver le regret d'avoir fait inutilement supporter au malade les inconvénients et les petits dangers d'une intervention, d'avoir infligé à une jeune femme la disgrâce d'une cicatrice. Il est exceptionnel que nous passions la frontière du regret au remords. Ces opérés sans raison « paient pour les autres », dira le sens populaire. Et s'il est difficile d'entériner une appréciation qui sonne trivial, il est plus difficile encore de récuser ce qu'elle indique. En vérité, ils paient pour d'autres, qui n'en seront jamais informés et ne pourront jamais les remercier. Nous ne pouvons davantage les remercier nous-mêmes au nom des bénéficiaires anonymes, pas même nous excuser, puisque nous devons presque toujours leur mentir, assurés qu'ils ne comprendraient pas.

Mais les exploratrices n'occupent, dans ce paragraphe, qu'une situation marginale. Les vraies décisions per-opéra-

toires sont autres. Elles supposent un engagement régulier dans l'acte, avec un taux d'erreur qui ne dépasse pas les moyennes, sans fixation préétablie du mode technique. On ouvre, on voit, on palpe, on fait le bilan anatomique des lésions. Puis les balances jouent et le choix se discute, par exemple, entre une intervention palliative, limitée dans ses espérances, et une intervention majeure, d'intention curatrice, mais beaucoup plus lourde dans l'immédiat. Il en est ainsi pour les cancers gastriques ou coliques lorsque, pièces en main, nous décrétons l'opérabilité ou la non-opérabilité de la lésion.

Pour l'ensemble, le mécanisme propre de la décision reste e même. Il conserve ses allures de pesée et de marché. Mais on devine que le tempérament de l'opérateur, son allant, son goût de l'entreprise jouent souvent, à ventre ouvert, un rôle important. Aussi et plus encore son niveau technique — ou du moins le sentiment qu'il en porte. En ce temps, es décisions per-opératoires reçoivent une assistance grandissante des moyens annexes : radiologie, manométrie. enregistrements électriques. Ainsi dans le secteur bilio-pancréatique les indications s'appuient, chaque année davantage, sur les valeurs précises, sur des images et des chiffres qui traduisent en clair une situation anatomique et une partie du rouble physiologique. Il apparaît, à l'évidence, que nos omportements d'hier, privés de ces moyens, relevaient de 'art. Et on voit bien ce qu'art veut dire.



Reste la décision post-opératoire, celle que nous devons rendre sur un malade récemment opéré, en vue d'une intervention nouvelle, qui, dans le drame que nous suivons 'heure en heure, apparaît comme la meilleure issue. L'occlusion intestinale, l'hémorragie en sont les raisons habituelles. Dans l'absolu, les bilans, les pesées, les choix ne nt pas plus difficiles ici qu'ailleurs, ni différents de ce u'ils sont ailleurs. Souvent même ils prennent une allure clarté impérative. Mais un complexe psychologique intervent, inhérent à la fatalité de ce retour, à cette sorte de cidive éminemment cruelle, qui trop souvent freine, arde. On ne peut juger ici que dans la crainte, l'angoisse, regret, sinon le remords. Et c'est un bien mauvais climat ur le jugement.

Blancs, nous pouvons l'être, certes, et n'avoir rien de

précis à nous reprocher. Ces fausses membranes, qui ont soudé deux anses intestinales, nous ne sommes directement responsables ni de leur apparition, ni de leurs effets. Ce vaisseau qui a saigné tard, alors que l'hémostase semblait parfaite, nous n'avions aucun moyen de prévoir son hypocrisie. Pourtant il est rare que nous consentions à l'offre de Pilate et que nous acceptions le baume des raisonnements justificateurs. Jamais nous ne sommes vraiment confortables au tribunal intime. Dans ce domaine, il n'y a guère de procès qui ne se plaident *guilty*.

Mais le tribunal intime ne serait rien et nous composerions avec lui sans trop de mal, n'était le front humain, l'opéré, l'entourage. D'abord nous sentons bien, nous éprouvons ce que contiennent d'atroce l'aveu que nous allons faire d'un état d'alarme et la proposition que nous allons formuler d'un retour, d'un abominable recommencement. Surtout nous savons que l'aveu et la décision vont déclencher chez l'adversaire (non, le mot n'est pas trop fort, ni injuste) l'idée presque automatique de travail mal exécuté — au sens propre, de *malfaçon*. Si, au dedans, nous plaidons coupables, la situation n'est que pénible. Et si nous ne nous voulons coupables que sur les bords, elle est à la fois pénible et suprêmement irritante. Car, entre *eux* et nous, aucun échange clair n'est possible. La rencontre n'est que celle de deux arrière-pensées. La nôtre qui, agitant le grelot de la culpabilité, suppose que la faute est admise, amplifiée. La leur, qui se contente de redire : « Puisqu'il faut recommencer, c'est que le travail a été mal fait. » Plus intenses en ces décisions de reprises qu'en aucune autre circonstance, l'irritation et la souffrance s'y montrent aussi plus redoutables dans leurs effets. Plus qu'ailleurs elles portent atteinte au jugement de l'homme responsable, à la fermeté de ses options. Devant l'inéluctable et l'urgent, elles inclinent à biaiser, à éluder. Elles encouragent à de troubles démissions, et même à espérer le mieux d'une bonne fortune. C'est là qu'on voit parfois les plus solides parmi nous perdre leur élan, s'amollir, se laisser prendre au jeu d'une périlleuse remise.



Le problème de la décision chirurgicale, comme tout autre, s'il est vaste et complexe, a ses limites.

Limites vers le plus, où se confrontent un danger majeur et un risque énorme. La mort à huit chances sur dix si l'on s'abstient. La mort à huit chances sur dix si l'on opère. C'est affaire de personne chirurgicale. L'un dira que ce n'est pas la peine, l'autre que c'est toujours la peine. Formules contes-ables, qui offrent, sans plus, un reflet des natures intimes.

Limites vers le moins surtout, où des troubles incertains et un faible danger s'équilibrent à un risque opératoire ninime — ce qui ne veut jamais dire négligeable. Le cas particulier de l'appendicite chronique (ce pain quotidien de a chirurgie) vient ici en exemple immédiat. Nous opérons n principe une appendicite pour deux raisons : débarrasser e sujet de ses malaises, de ses troubles digestifs et généraux — le mettre à l'abri, et c'est à nos yeux le plus important, l'une éventuelle crise aiguë. Dans l'autre plateau, un poids ninuscule : le risque évidemment très léger de l'appendi-ectomie.

Minuscule, léger certes. Mais, je le répète, jamais négli-eable. Il me semble qu'on peut le situer aux environs de n pour mille. Or, tout chirurgien actif opère, dans le cours e sa carrière, plusieurs milliers d'appendicites chroniques. l en résulte donc autant de cadavres qu'il y a de milliers ur la liste. Je ne veux pas dire qu'il faille remettre en cause, iscuter ou récuser le principe de l'intervention. Il est très ertain que le bilan des chirurgiens, en matière d'appendi-te, est largement positif. Puisque, sans intervention, plus 'un sur mille auraient abouti à la mort par le chemin de crise aiguë, dont nous savons les imprévus et les traîtrises. ais il y a des vies perdues. Et cela doit suffire à nous ndre stricts. Cela nous oblige à ne jamais oublier le petit ids, à refuser toujours les termes d'insignifiant ou de futile. faut se méfier des mots qui engagent à une perte de nscience.

L'affaire se complique avec le flou diagnostique. Sur cent pendicites « à froid » que nous opérons, quatre-vingts sont aiment des appendicites, vingt sont autre chose (altérations cales ou coliques, iléales, mésentériques, ganglionnaires, e nous savons mal discerner, dont la reconnaissance, si elle it possible, exigerait un branle démesuré). Nous allons isi, avec notre taux d'erreur, conscients, en ce point nme en beaucoup d'autres, d'agir pour le mieux, ou le ins mal. Mais un jour, inévitablement, l'une des victimes e je plaignais tout à l'heure, l'un des sacrifiés, surgira de re petit cinquième d'erreur. Nous taire, accepter, ren-

forcer la conscience que nous avons de la gravité de nos actes, de tous nos actes, si bénins soient-ils dans le schéma, exalter nos vigilances, c'est tout ce que nous pouvons faire.



Ayant éclairé, pour le principal, le mécanisme brut de la décision, j'en viens à la part seconde d'une construction que j'aurais voulue plus géometrique — celle qui doit traiter des interférences, des influences diverses qui assaillent et souvent déforment le tracé intellectuel de nos engagements.

Il y a des interférences qui empêchent, qui exercent une action de freinage. On devine que, sur un terrain proche des limites, elles puissent quelquefois éliminer telle indication qu'une logique non troublée eût maintenue. Ainsi le malade, la famille, l'entourage, déjà nommés, par leurs comportements, freinent plus souvent qu'ils n'encouragent. L'homme qui dit : « Vous êtes seul juge. Je vous fais confiance. Faites ce que vous croyez devoir faire », et mieux encore s'il le dit en une forme moins académique, laisse jouer dans sa pureté le mecanisme intellectuel de la décision. Celui qui s'engage dans les commentaires, nécessairement absurdes puisqu'il ne connaît rien à la matière, et dans les questions, nécessairement oiseuses, nous met en garde. Le frein est prêt à intervenir.

Dans cette époque où la chirurgie « a fait tant de progrès », une variété croit en fréquence, celle du niais qui veut bien se faire opérer, mais veut absolument se faire opérer sans risque. Il ne s'agit pas toujours de gens simples. Il s'agit parfois de polytechniciens. Vous avez consacré vingt minutes à présenter un parallèle simplifié. Vous avez, en termes clairs, décrit les dangers que la maladie comporte si on l'abandonne à ses propres destins. Vous avez, en termes non moins clairs, affirmé que l'opération s'accompagne d'un risque certain, mais limité, que des précautions étroites peuvent limiter encore. Vous avez, sous l'œil des intéressés, fait jouer la balance et vous imaginez qu'un enfant, avant même le certificat d'études, aurait suivi l'exposé et admis la conclusion. Pas du tout. Trois regards ternes s'accrochent à vous et, de l'une des trois bouches qui accompagnent, s'écoule la phrase nécessaire : « Mais alors, docteur, vous nous promettez bien, n'est-ce pas, qu'il n'y a aucun danger ? » Vous recommencez. Vous simplifiez encore la parallèle. Vous donnez à la balance un déséquilibre offensant. Les trois regards sont toujours ternes. Et, après un silence

pesant, vous entendez : « Oui, nous comprenons bien. Mais, si on l'opère, vous nous assurez qu'il n'y a aucun risque ? » Ils savent parfaitement qu'il y a un risque. Mais ils veulent, pour se réconforter, entendre dire qu'il n'y en a pas. Ils le voudraient si même ils conservaient en eux, au fin fond, la certitude qu'on leur ment. Il semble que ce soit une question de sonorité, de bruit — le bruit avec lequel on soigne les lâchetés (cousin éloigné peut-être de la charge au clairon).

Une autre variété, plus redoutable, se manifeste par l'interrogatoire insidieux : « Mais alors, docteur, supposez que... Imaginez que la cicatrice ne tienne pas... Et si, par hasard, l'os ne consolidait pas... » Revendicateurs en puissance. Nous les connaissons bien. Si les conséquences de l'acte chirurgical comportent la moindre imperfection, ils seront là, deux fois par semaine, scrutateurs et hostiles. Ils nous accableront de leurs poursuites, à tous les sens du mot. J'ai été convoqué naguère chez un juge de paix, en raison de la plainte formulée par un opéré de hernie, que j'avais éliminé un peu brusquement d'un couloir d'hôpital. Ce malheureux, de nature sombre, avait entendu dire qu'on emploierait peut-être une prothèse de nylon. La prothèse, inutile, avait été écartée. Mais il souffrait « de sa grille » et venait chaque matin demander qu'on prît une décision à ce sujet. Ce sont les mêmes qui, le cas échéant, nous traînent pour de bon devant les tribunaux. Les mêmes qui, dans l'exception, jouent du revolver. La mort de Pozzi a fait beaucoup pour limiter les indications opératoires en matière de varicocèle. On admettra, je pense, de nous excuser si notre système de freinage, face aux revendicateurs étiquetés ou prévisibles, joue à plein, avec l'efficacité d'un Lockheed bien réglé. Nous ne sommes pas psychiatres. La chirurgie est mauvaise chez les fous. Deux raisons suffisantes pour se garder, hors les impératifs d'une menace vitale.

Mais il arrive aussi que ce soit le malade, ou un membre de la famille qui, par une attitude émouvante de confiance, de lucidité, nous pousse à faire le pas en avant, le pas qui, dans un litige, peut suffire à nous engager dans l'action. Qu'un homme au regard clair et droit, avec le sourire détendu et détendu de l'abandon, nous dise : « Allez-y, vous êtes le pilote », et nous voilà prêts à tout assumer, à donner le meilleur de nous-mêmes. Je garde le souvenir très vif d'avoir accepté d'un coup une indication qui semblait folle, à cause seulement des paroles dites par la fille du malade.

C'était un homme âgé qui depuis trois jours saignait de l'intestin. Il en était arrivé à l'extrême limite. Un flacon de sang remontait sa tension à 5 ou 6. Dans la demi-heure suivante, il devenait à nouveau impossible de l'enregistrer. Quelques données sérieuses plaidaient en faveur de l'ulcère duodénal. Mais je n'avais aucune certitude et aucun moyen d'en obtenir une. Je dis à la fille ce que n'importe lequel parmi nous eût dit : « Impossible. Il ne tiendrait pas, malgré toutes les compensations. D'ailleurs, je ne saurais même pas où aller... » La fille, avec beaucoup de simplicité, mais aussi de force, avec un regard volontaire qui appuyait les mots, me répondit : « Je sais que c'est une partie désespérée. Soyez assuré qu'aucun reproche ne vous sera fait, quelle que soit votre décision. Mais, je vous en prie, s'il y a une chance sur mille, dans votre estimation, tentez-la. » J'opérai ce malade, avec une canule dans la saphène et du sang à jet continu. Il avait un ulcère du duodénum. C'est aujourd'hui un vieillard agile, très disposé à la plaisanterie. Sa fille lui a sauvé la vie, mieux que moi.

L'inévitable souci de l'opinion, du qu'en dira-t-on, vient jouer aussi comme frein. Il y a de bonnes et de mauvaises ambiances, des climats encourageants et des climats restrictifs. Et cela à divers échelons. Nous subissons ces influences, plus ou moins, seon nos équilibres habituels, selon notre équilibre du moment. Mais nous les subissons presque toujours, quels que soient notre désir et notre volonté de nous abstraire, de nous maintenir dans l'uniformité. La présence d'un médecin ami nous inclinera, en telle circonstance, à faire le pas en avant. Un autre jour, l'attitude rogue et le regard inquisiteur d'un étranger nous infligeront le recul. L'atmosphère amicale des salles d'opérations où sont établies nos coutumes, ou nos manies, le regard des infirmières auxquelles nous sommes accoutumés portent des encouragements fort efficaces. Nous l'ignorons dans la routine, mais le sentons, de manière aiguë, lorsque nous devons opérer dans un local inconnu, lorsque des yeux mi-hostiles suivent nos gestes, lorsque nous pressentons le commentaire défavorable.

Il y a aussi l'opinion générale, celle du secteur géographique où s'exerce notre activité. Elle intervient peu dans les grandes villes, où tout se dilue et se noie, où rien ne s'étale, où les réputations s'édifient à partir de courants obscurs. Elle intervient par contre lourdement dans les petites villes, où tout se sait, se dit, s'amplifie et se déforme. Malheur au chirurgien qui doit encaisser une série de coups durs (cha-

pelet de malchances ou succession d'entreprises lourdes). Il ura peu d'avocats dans la rue commerçante. D'invraisem-blables interprétations, d'incroyables accusations courront de bouche en bouche, de l'épicier à la crémière. Pour un temps u moins, il cherra en disgrâce et les faveurs de la clientèle ront à un autre, un qui ne tue pas, pour la simple raison ue ce qu'il sait faire ou accepte de faire ne comporte u'une fois l'an un risque sérieux.

D'autres interférences tiennent à une situation donnée. J'ai it l'embarras que nous éprouvons à prôner l'abstention orsque le malade a reçu d'autres que nous le conseil de se aire opérer. A l'inverse nous devons parfois recommander 'action, parce que notre balance l'indique, alors qu'un ou lusieurs chirurgiens, courts par l'élan ou l'envergure, ont ffirmé qu'il ne fallait rien faire et, pour se donner raison, ouligné avec insistance l'ampleur du risque. Nous savons ue, si l'on admet notre point de vue, une arrière-pensée ubsistera, précise, lancinante. Dans l'échec, on ne manquera as de nous faire savoir que l'autre ou les autres avaient vu uste — et nous faux. Et nous devrons nous estimer heureux i ne vient pas, en supplément, quelque insinuation désobli-eante. Il est facile de dire qu'un jugement clair doit passer utre, ne pas s'émousser à cette récrimination potentielle. Iais là encore il est difficile de ne pas subir, peu ou prou, coup de freinage.

Le problème très particulier des collectivités patholo-iques, des groupements clos où s'exerce une chirurgie spé-ale, exprime au mieux les interférences de situation. Il 'est pas à l'heure actuelle un malade de sanatorium qui ne onnaisse, sur le bout du doigt, les modalités du collapsus de l'exérèse pulmonaire. Pas un qui n'ait une opinion ersonnelle sur l'ensemble de la question. Pas un qui ne soit ux aguets lorsqu'un pensionnaire de l'établissement accepte subit une intervention. C'est fort humain et normal. Mais ut échec, tout accident entraîne des remous psycholo-iques complexes — et graves, dans ce sens qu'ils affectent intéressés et souvent les éloignent de la solution chirur-cale. Phtisiologue et chirurgien tomberont d'accord pour re : « Ce malade devrait être opéré, puisque les lésions 'il porte sont incurables par les moyens médicaux. Dans an, il sera mort. L'intervention lui donnerait une chance deux. Mais elle s'annonce comme très sérieuse, en raison l'âge, ou du cœur, ou de la condition respiratoire. S'il it isolé, coupé de son contexte humain, nous opterions

pour l'acte, certains de nous soumettre à la plus inattaquable des logiques. Mais s'il meurt, la chirurgie sera, une fois de plus, discutée et contestée par tous les autres, en d'interminables conciliabules. Pour un temps, elle tombera en discrédit. Et ceux qui peuvent en attendre le plus, avec les plus faibles risques, refuseront de s'y soumettre. Au total, l'acte logique n'aboutirait qu'à une altération de nos bilans généraux. Et nous estimons agir pour le mieux en nous abstenant. »

L'activité du chirurgien, si elle est excessive, harassante, devient facteur de limitation. Dans la gabegie du « libre choix », on trouve un peu partout des seigneurs constamment surmenés. Leur valeur technique est parfois en cause. Plus souvent, c'est affaire d'engouement, de talent diplomatique, de parler, de gestes — aussi de « recrutement ». Ceux-là en viennent, plus ou moins consciemment, à biaiser, à éluder, à récuser les actes majeurs, où le succès est improbable, le risque lourd. Ils sont comblés. Ils ne tiennent pas à brûler leurs ailes prestigieuses. Sans même insister sur les fautes de ces potentats accablés de besogne, nous devons reconnaître que, tous, nous les imitons — timidement — dans les périodes de travail intensif. Le rythme du métier se distingue par une irrégularité redoutable. A cela nous ne pouvons rien, que subir les à-coups et nous distraire dans les creux. Mais il est évident qu'en marge des impératifs catégoriques, la notion d'urgence, pour quiconque, se raidit dans les semaines pauvres et s'amollit dans les périodes de surmenage.



A l'inverse, l'activité insuffisante, le demi-chômage, vient s'inscrire en première ligne parmi les raisons de forcer la note, parmi les interférences qui incitent à l'acte. Quel que soit son tempérament initial, le chirurgien est fait pour agir. Je veux dire que toutes les influences reçues dans le cours de sa formation et toutes celles qui émanent de l'ambiance professionnelle l'inclinent vers l'action. Le fait est que les chirurgiens, presque tous, se morfondent, « se languissent » comme on dit en Provence, en un mot sont malheureux, quand ils n'ont rien à opérer — ou pas assez à opérer. Alors, tout naturellement, ils cherchent à opérer. Et, sans peut-être se l'avouer clairement, ils font beaucoup de pas en avant. Parce qu'ils ont, de par leur constitution, besoin

d'opérer. Parce que l'inactivité leur inflige une anxiété confuse, parce qu'ils craignent de perdre en partie leur aisance ou leur maîtrise.

Aussi parce que des problèmes matériels, économiques, se posent à ces hommes dont on attend qu'ils tiennent un « rang ». Laissons les brebis galeuses (qu'on dit toujours exceptionnelles, pour sauver les apparences). La contemplation du crime n'apporterait rien. Mais on devine bien qu'entre ceux-là, qui transgressent facilement, et quelques autres, figés sur les Himalayas de la vertu, qui ne transgressent jamais, une nébulosité s'étend, où les juges les plus subtils auraient grand mal à distinguer la rigueur maintenue de la petite défaillance. Et, les crapules écartées, il faut reconnaître que l'argent quelquefois joue son rôle et que la raison d'argent, même pour des hommes reconnus honnêtes, tient sa place parmi les interférences que je recherche. Honnêtes, oui. Je le dis sans feinte et sans aucune ironie. Honnêtement. Si, comme je l'ai vu faire, on accepte d'enlever, par simple mesure de sécurité, l'appendice sain d'un garçon qui part dans la brousse, on peut aussi, un jour dans la vie et sans devenir un malhonnête homme, enlever un appendice dont on n'est pas très sûr qu'il soit malade — parce qu'il y a du mou dans le compte en banque. Je laisse aux personnages de l'Himalaya le droit de s'empourprer et de porter condamnation sur ma légèreté. Le propre de l'Himalaya est d'ignorer la condition humaine — et la mesure de l'homme. Or mon grand souci est de les connaître toujours. Puisque sans elles toute recherche sur l'éthique tend à la mystification.

Dans l'incohérence du libéralisme, grâce aux suprêmes ibertés qui sont dues à la personne (en particulier celle, offerte à quiconque, d'être chirurgien s'il lui plaît), grâce au libre choix, à la libre concurrence — la pléthore suivant et aidant — les chirurgiens demi-chômeurs se font et se eront de plus en plus nombreux. Plus ils seront nombreux, plus ils chômeront. Et plus ils multiplieront les pas en avant, es petites indélicatesses. Munis de lois sociales dont nul, s'il especte l'homme, ne peut discuter l'esprit, engoncés dans es rites pourrissants d'une structure professionnelle déjà morte, faiblement conscients, pour l'ensemble, des incompatibilités, nous allons chaque année un peu plus vers la détéoration. Le drame n'est pas dans les fautes vénielles des hirurgiens demi-chômeurs. Il est dans l'effrayant divorce ntre un socialisme théorique, qui cherche ses applications,

et un bourgeoisisme pratique, défendu en son agonie par la grande majorité de ceux qui détiennent un pouvoir.

Dans le désordre où nous sommes, et pour des raisons multiples (certaines étant couvertes d'un voile qu'il serait malséant de soulever), le chirurgien n'a qu'un pas à faire, un pas de côté, pour devenir le mouton du médecin dispensateur, celui qu'en termes gracieux on nomme « correspondant ». Beaucoup de médecins ont compris qu'à partir de certaines dispositions, le thème chirurgical était avantageux, qu'il était intéressant de faire opérer des malades. De ce fait, ils prennent volontiers une allure autoritaire. Ils ne disent pas : « La situation me préoccupe et justifierait peut-être une opération. Prenez donc l'avis d'un chirurgien. » Ils disent : « Vous avez une cholécystite qu'il faut opérer. Je vous envoie à mon ami un tel. Nous ferons probablement cela mercredi prochain. » Imaginez maintenant que vous êtes chirurgien et que vous recevez ce malade, qui a été convaincu, qui accepte une opération donnée, pour une date fixée. Il vous faudra, pour dire non, pour refuser l'acte si vous le jugez illogique ou prématuré, une réelle force d'âme. Parce qu'il est toujours embarrassant de formuler un avis contraire et d'offrir en pâture, à une opinion qui s'en réjouit, nos discordances intra-professionnelles. Surtout parce que le médecin va se froisser, peut-être se vexer, peut-être même élire un « correspondant » plus docile.

De ce schéma outrancier (ce qui ne veut pas dire inexact), on glisse facilement à plus de nuance. Si le chirurgien n'est pas mouton, si les liens qui l'attachent au médecin sont amicaux et purs, s'il est de nature forte et intransigeante, il peut quand même éprouver de l'embarras. Le problème d'opinion persiste. Déjuger un ami est toujours pénible. Et peut-être l'ami a-t-il raison, s'il est estimé pour sa compétence et son habituelle sagacité. Certes il y a toujours une manière honorable de s'en tirer. Et l'on ne tient pas forcément à rester l'ami d'un homme qui ne supporterait pas un démenti courtois. N'empêche que ce litige mineur, cette petite délicatesse du refus, compte parmi les interférences qui nous poussent, une fois ou l'autre, vers une indication limite que, dans la solitude, nous aurions écartée.

***

Mais l'incitation aux engagements excessifs connaît aussi des raisons honorables, nobles même si l'on met à les juger

la hauteur requise. On les nomme goût de l'action, tempérament chirurgical, orgueil technique. Ce serait excéder les mesures que d'appliquer au chirurgien la formule de Guillaume d'Orange. Presque toujours nous avons besoin d'espérer pour entreprendre. Presque toujours nous avons besoin de réussir pour persévérer. Nous savons qu'il s'agit de la vie des autres. Mais il n'est plus question, en ce point, des médiocres empiètements qui choisissent pour objectifs l'appendice ou l'ovaire dystrophique. Le riche et séduisant ensemble de qualités et de failles que nous appelons tempérament trouve en des zones plus élevées ses applications. Il vise les entreprises ardues, périlleuses, exceptionnelles. Il demande qu'on dépasse, qu'on tente aux limites de l'impossible. Il exige qu'on assume, impitoyablement. Il s'exalte aux difficultés extrêmes, aux risques démesurés. Il s'exalte aussi — pourquoi ne pas le dire — du sentiment que nous portons quelquefois, à tort ou à raison, d'appartenir à la cohorte valeureuse de ceux qui, pour une épreuve donnée, vont bondir, alors que les autres, beaucoup d'autres, resteraient sur les marques, cloués par la crainte, ou le cher vieux bon-sens — ce que j'ai nommé orgueil technique. La griserie de cet orgueil brouille les bilans et les estimations, fausse la balance, truque les pesées. Elle nous fait sauter le parapet au mépris de la raison froide, qui tire au pan de la capote. Nous savons, aussi bien, que la réussite, si elle est au bout, ne nous apportera qu'une courte joie. Et l'échec une longue peine. Mais rien n'y fait. Il faut partir.

Si l'on se borne à contempler l'événement en lui-même, tel qu'il est, figé dans le temps, statique et découpé, les appréciations restrictives, ou même sévères, sont inévitables. Je ne découvre aucun moyen de louer ce mélange de héros et d'arsouille, qui s'énerve et s'excite, qui se croit meilleur que les autres, qui jette aux orties, pour jouer les mariols, tout l'appareil de ses options normales. Bien sûr, on invoquera les élans intérieurs, le dynamisme, le tonus — ce qui ne justifie rien. On parlera de foi, de passion — ce qui est dangereux. On dira, avec autorité, qu'un grain de folie préside à toutes les œuvres grandes — ce qui risque d'entraîner un pugilat entre l'amateur d'art et le personnaliste. En vérité tout s'éclaire passablement si l'on accepte d'y mettre un regard un tant soit peu dialectique.

J'aime assez l'image qui assimile le progrès de la connaissance, et de l'inséparable action, à une spirale ascendante. Il tourne en rond certes et incessamment frôle et refrôle ce

qui déjà est acquis. Mais, à chaque tour, il prend de la hauteur. Essayons donc de situer, sur la spirale, le héros dérisoire. En un point d'une spire, il a derrière lui, vers l'aval, son passé et le passé. Il est, individuellement, devenu meilleur, parce qu'il sait plus, et peut davantage, parce qu'il a sans cesse enregistré, acquis, trié, formulé. Mais tout son environ, tout ce qui l'entoure et le contient, le métier, lui aussi, n'a cessé de bouger, de monter. L'ascension, régulière, lente, à peine sensible, parfois s'est accélérée en une pointe vive, par le fait d'une acquisition majeure ou d'une révélation. Devant lui, vers l'amont, il a son avenir et l'avenir. Il sait que demain il connaîtra plus et pourra davantage, sauf déchéance de son être périssable. Il sait que demain le métier sera plus vaste, plus riche, et différent aussi, modifié par des érosions, des effritements, que viendront compenser les édifices nouveaux.

Le voici donc, en un point d'une spire, le chirurgien qui déborde et déconcerte les gens raisonnables. Le voici avec ses bilans suspects, ses estimations forcées. Il va choisir, décider. Mais quand est-il ? Dans le présent, bien sûr. Le temps de le dire, il n'y a plus de présent. L'avenir l'a emporté. Le passé a mangé l'enveloppe. Déficitaire il y a peu d'instants, l'estimation se fait indécise, puis vire à l'optimisme. Ce qui était hier impossible est déclaré soudain presque possible. Et la certitude éclate que ce sera demain tout à fait possible. Sans cesse la pesée varie, sans cesse la balance modifie son jeu, sans cesse l'équilibre s'obtient, tour éphémère, avec des charges différentes. Dans cette irréalité du présent, certains, qui sont légion et sans doute un peu serrés de nature, pèsent obstinément avec les balances du passé. On les nomme les sages. Ils ont droit au respect. D'autres, qui sentent mieux le mouvement, qui éprouvent en leurs fibres les accélérations, pèsent résolument avec les balances de l'avenir. Ils partent sur une pesée qui sera juste demain. Ils s'engagent sur un calcul qui va devenir favorable. Ce sont peut-être des fous. Ils ont droit à une autre forme du respect, et quelquefois à l'admiration.

Mais cette vision d'une spirale isolée n'est encore qu'un artifice, un découpage meilleur que les autres, parce que du moins il connaît la dimension temps. Il faut voir aussi que tous les points de l'espace, autour de la spirale, sont occupés par d'autres spirales, diverses par leurs cotes, qui enchevêtrent leurs courbes ascensionnelles — celles de tous les hommes qui travaillent, cherchent, avançent, et dans la chi-

rurgie et dans tous les secteurs de la connaissance qui, de près ou de loin, s'articulent avec la chirurgie, la touchent, la frôlent, ou l'alertent simplement par de faibles signaux. D'une spirale à l'autre, les échanges se croisent sans arrêt. Chacun émet par l'action, la parole ou l'écrit. Et chacun, de son entourage immédiat, ou médiat, ou des lointains planétaires, reçoit des messages, qu'il examine, accueille ou réfute, adopte ou récuse. Ils ne contiennent la plupart du temps qu'une offre mineure, qu'un plaidoyer pour le détail. Parfois ils font bombe, jettent un moment dans le désarroi, demandant qu'une question entière, et qu'on croyait à jamais classée, soit reconsidérée, remise en cause. Quelquefois enfin c'est l'éclair génial venu d'un Morton, d'un Pasteur, d'un Fleming, et l'annonce de gigantesques transformations.

Et sans cesse, dans l'entrecroisement prodigieux, des cristaux se font, possibles d'un jour, règles d'un moment, que notre soif de consistance érige en lois sévères, qui demain seront en détresse. Et toujours des hommes choisissent les cristaux de la veille, qui leurs sont familiers, qui vont se dissoudre dans leur paume. Et toujours d'autres hommes préfèrent les cristaux du lendemain, imaginant leur forme probable, assurés qu'elle sera.

Fiction, géométrie de pacotille. Je veux bien. Je ne tiens outre mesure ni aux spirales, ni aux cristallisations. Et je sais que leur mariage fera sourire en même temps le géomètre et le physicien. Elles ne sont que manières de dire. Elles ne disent qu'une partie. Mais elles disent le mouvement. Elles ouvrent grande la fenêtre sur une réalité qui est mouvement. Elles ferment la porte au dynamisme, à la foi, à la passion, à l'œuvre d'art. Elles permettent de tordre et d'enterrer ces valeurs troubles, où nous mettons à plaisir du mystère. Surtout elles fauchent les interrogations des morales momifiées, parce qu'avec la conscience du mouvement, elles introduisent, par la force des choses, une éthique du mouvement. L'homme qui s'engage au-delà des normes — parce qu'emporté et consentant, il décide avec les balances du futur — échappe aux estimations de l'éthique présente. Il ne peut être jugé que par les flous d'une éthique en gestation. Ou, pour ceux qui la peuvent, par l'éthique du lendemain.

Pierre JOURDAN.

Roshan Dhunjibhoy.

LA CONDITION DE LA FEMME DANS LE NOUVEAU PAKISTAN

Il y a quelques années, un journaliste anglais, qui avait parcouru les marchés étroits et grouillant de monde de Karachi où d'anciens chariots à chameaux voisinent avec de modernes voitures américaines et où les femmes voilées glissent près de vous, semblables à des fantômes colorés, fut surpris de découvrir que la majorité des travailleurs manuels employés à la construction était composée de femmes...

A New York, les reporters qui attendaient, pour les interviewer, les délégués à une conférence des Nations Unies furent ébahis en découvrant que le représentant du Pakistan islamique était une mince jeune femme d'une trentaine d'années, fort érudite.

Et il n'y a guère longtemps c'était un Washington étonné qui accueillait l'ambassadeur du Pakistan accompagné de ses deux épouses...

Ces trois incidents dépeignent les conditions complexes et souvent contradictoires dans lesquelles vivent les femmes du nouvel Etat pakistanais.

Le Pakistan, comme tout jeune Etat, est en train de franchir les étapes difficiles d'une réadaptation nécessaire après des siècles de domination étrangère. Sous l'autorité d'un pays étranger, une nation s'efforce d'une part de maintenir les formes culturelles qui lui sont propres et, d'autre part, d'assimiler les éléments de la culture étrangère qui lui semblent devoir renforcer la structure originelle. On voit le patriotisme s'identifier à l'orthodoxie et les pires tares d'une société sont respectées et exaltées du fait qu'elles lui appartiennent

en propre. Dans toute société cet élément de « conservation » a toujours été maintenu par les femmes et particulièrement dans cette immense contrée où la domination étrangère a fait son apparition à une époque où les femmes orientales avaient l'habitude de vivre loin du monde, dans une retraite sévère. Le foyer, ses rites et ses traditions constituaient l'horizon de leur existence et le fait de ne pas s'éloigner de la petite sphère de la vie domestique les empêchait de prendre conscience des transformations matérielles et intellectuelles qui ébranlaient l'ensemble du pays. Cependant, à la fin du XIXme siècle, l'agitation en faveur de l'Indépendance s'était amplifié jusqu'au point de forcer le monde retiré des femmes et de lui insuffler des idées nouvelles sur l'éducation et leur place dans la vie familiale. Un grand nombre de femmes participèrent activement à la lutte politique pour la liberté, tandis que les autres commencèrent lentement à s'organiser en groupes, s'efforçant ainsi d'améliorer les conditions de vie de leur peuple et d'élever son degré d'instruction. Cependant, pour de nombreuses femmes musulmanes, le véritable réveil ne commença qu'après la division des Indes britanniques en deux pays indépendants, le Pakistan et l'Inde.

C'est au mois d'août 1947 que les nouveaux dominions de l'Inde et du Pakistan furent créés. On assista aussitôt au plus grand exode que l'histoire de l'humanité ait connu. Partout dans le pays des milliers de musulmans quittèrent leur foyer pour venir s'installer dans le nouvel état islamique pakistanais ; pendant ce temps des milliers d'Hindous laissaient leur maison, là où le Pakistan devait être reconnu. Presque en même temps une vague de violences déferla sur cette immense contrée. On assista partout à des émeutes et des effusions de sang qui n'épargnèrent personne. Des réfugiés charriant les vestiges de leurs biens se répandaient à travers les Etats nouvellement créés. C'est dans ce ciel d'orage que se leva l'aube du nouvel esprit de liberté qui devait gonfler le cœur des femmes musulmanes. Les émeutes sanglantes du « partage » furent l'élément catalyseur qui leur permit de s'arracher à des années de tradition et à des règles de vie immuables ; et les femmes qui n'étaient jamais sorties de leur maison sans un chaperon bravèrent l'horreur des hordes

déchaînées afin de conduire leurs enfants orphelins jusqu'à la nouvelle terre.

La plupart des femmes cultivées et émancipées qui vinrent au Pakistan ne voulurent pas ménager leurs efforts pour faire de ce pays une patrie idéale. Elles se tournèrent vers leurs sœurs moins favorisées pour les aider et pour les grouper en vue de servir le pays. C'était une tâche sans fin. Les problèmes soulevés par l'existence de milliers de réfugiés sans travail et accablés constituèrent l'un des aspects les plus pénibles de cette tâche mais d'autres problèmes existaient aussi et qui exigeaient d'être immédiatement examinés. Pour faire face à ce besoin urgent de services sociaux, la Begum Liaquat Ali Khan, femme du Premier ministre pakistanais, créa l'« Association de toutes les femmes du Pakistan » (All Pakistan Women's Association). Cette association qui organisa un programme de service social destiné à résoudre ces problèmes fonctionne encore aujourd'hui et jouit d'une popularité toujours croissante.

L'apparition soudaine des femmes sur la scène publique n'a pas été accueillie de bonne grâce par tous. Les musulmans orthodoxes protestèrent. A Karachi, des bandes de jeunes gens agités et insatisfaits, en quêtes d'un exutoire, furent encouragés par les « mullahs » (théologiens) à former des gangs chargés de « donner une leçon aux jeunes femmes impudiques ». Dans les rues écartées ces gangs dissimulés s'emparaient des jeunes filles assez « immorales » pour être allées seules au cinéma et leur rasaient la tête pour stigmatiser leur disgrâce. Cette persécution dite « morale » fut aussitôt dénoncée et les femmes, indignées, protestèrent auprès du gouvernement. Finalement, la dirigeante d'une organisation féminine entreprit d'agir contre les gangs en leur envoyant un ultimatum : ils cesseraient d'attaquer les jeunes filles ou les « mullahs » eux-mêmes feraient l'objet de représailles. L'avertissement ne fut pas entendu et ce n'est que lorsque, quelques jours plus tard, un groupe de femmes menaça de marcher vers la Mosquée pour couper la barbe des « mullahs » que la « purge morale » cessa immédiatement.

Il n'y a guère longtemps, le père de famille pakistanais était habituellement opposé à laisser sa fille poursuivre des

études. Il affirmait que les études détruisaient la féminité de la jeune fille et n'ajoutaient aucun charme à l'épouse. Aujourd'hui, cependant, la révolution accomplie en matière d'éducation a été gagnée et la plupart des parents désirent non seulement que leurs filles aillent à l'école primaire mais qu'elles suivent les cours de l'enseignement secondaire. Il en est résulté que de nombreuses jeunes femmes ont sérieusement envisagé d'avoir une profession et qu'un grand nombre d'entre elles s'est expatrié pour revenir après avoir acquis de solides qualifications. A cette ingérence des femmes dans le travail un grand nombre d'hommes répondit en objectant qu'elles n'avaient pas de besoins économiques justifiant l'accès aux emplois qu'ils occupaient et ils s'opposèrent fortement à ce que des postes responsables leur soient octroyés. De plus le travailleur musulman supporte difficilement l'idée d'avoir un « chef » de sexe féminin. On a eu l'exemple d'une tragédie conjugale chez un jeune couple qui avait fait ses études à l'étranger et accepté un emploi dans le même service gouvernemental. La femme, malheureusement, améliora sa position plus vite que le mari et devint son supérieur. Le mari ne put se résoudre à accepter la situation et la crise domestique fut évitée de justesse lorsque le mari se laissa persuader d'accepter un emploi dans l'industrie où il ne se trouverait plus en compétition avec sa femme.

Bien que l'instruction des femmes soit aujourd'hui plus ou moins devenue un fait admis, toute jeune fille qui désire embrasser une carrière rencontre une violente opposition dans sa famille et dans son entourage. Ceci est dû en partie au fait que le rôle de la femme dans la vie est envisagé en fonction de son mari et de ses enfants et que d'autre part un grand nombre de pères de famille jouissant d'une belle aisance se considèrent atteints dans leur prestige lorsque leurs filles travaillent en touchant un salaire. Parfois les familles acceptent un compromis grâce auquel le travail est purement « honorifique » et non rétribué. L'une de ces riches familles, afin que leur fille ne semblât pas exercer une fonction rémunérée, en vint à dépasser les limites de l'imaginable. La jeune fille avait décidé de devenir médecin et malgré tous les efforts faits pour l'en dissuader elle tint bon et fut finalement reçue à ses examens. Lorsqu'il devint évident que la

jeune fille n'allait pas se contenter de son diplôme mais qu'elle avait l'intention d'exercer sa profession, sa famille, pour éviter de la voir travailler dans un hôpital public, fit bâtir à son intention un hôpital en miniature dont le fiancé, prévenant, offrit l'ambulance. Cette jeune doctoresse étant devenue tout à la fois fondateur, administrateur et personnel de son propre hôpital, le prestige de sa famille se trouva épargné.

Le choix de la carrière des jeunes filles pose un très grave problème aux parents. Certaines professions rencontrent plus de faveur que d'autres et il y en a qui sont strictement tabous. La médecine, le droit, l'enseignement et les carrières scientifiques sont acceptées par les familles très évoluées mais leur préférence va pourtant aux carrières qui font surtout appel à des compétences dites féminines. Le métier d'infirmière est en général une profession méprisée et les jeunes filles bourgeoises rencontrent, pour l'exercer, beaucoup de difficultés auprès de leur famille. Les travaux de secrétariat, les emplois de bureau et les carrières de l'industrie ont acquis une popularité toujours plus grande mais, dans l'ensemble, ce sont les jeunes filles appartenant aux classes moyennes qui les recherchent. Mais ce sont de loin les carrières artistiques qui rencontrent la plus violente opposition. Personne ne s'oppose à ce que qu'une jeune fille douée apprenne le chant, la peinture, la danse ou la musique. En fait, la tradition considère ces dons comme nécessaires et l'on s'attend à ce qu'une jeune fille ait dans ce domaine un certain savoir. Cependant, lorsque l'une d'elles veut utiliser son talent dans un but professionnel, son entourage s'y oppose d'une manière catégorique. Un très petit nombre d'entre elles parvient à briser ces barrières et, de fait, aux Indes et au Pakistan, les professions artistiques sont presque exclusivement héréditaires.

Dans de nombreuses familles orthodoxes les parents essaient de tenir leurs enfants à l'écart de la nouvelle vague d'enthousiasme. La Begum Liaquat Ali, fondatrice de la « All Pakistan Women's Association », faisait observer qu'au moment où elle entreprit de recruter des jeunes filles pour les études d'infirmières en vue d'augmenter le personnel extrêmement réduit des hôpitaux et des cliniques elle dut recevoir une trentaine de membres de la famille avant de pouvoir compter

sur une nouvelle candidate. Les parents avaient coutume de dire qu'en principe ils n'étaient pas opposés à cette idée mais qu'en fait l'obstruction venait des grands-parents. Lorsque la Begum fit appeler ces derniers ils nièrent être la cause de ce refus et rejetèrent la faute sur l'oncle maternel, etc... etc..., et ce ne fut qu'après avoir personnellement discuté avec chaque membre de la famille que la Begum put s'assurer une nouvelle recrue. L'idée était d'abord acceptée par les parents avec beaucoup d'hésitations puis au moindre prétexte ils reprenaient leur fille. C'est ce qui arriva à une jeune fille que nous appellerons Salima. Salima, qui était jeune et belle, suivait des cours d'infirmière lorsqu'une équipe de l'Unesco, composée de techniciens de la radio et de l'information, vint au Pakistan et la choisit pour illustrer l'histoire de « L'émancipation de la femme en Orient ». Sa photo parut sur la couverture du « Courrier » de l'Unesco et Salima connut une brève et soudaine célébrité lorsque ce portrait fut reproduit dans de nombreuses revues et publications du monde entier. Quelques années plus tard, un des hommes venus auparavant avec l'équipe de l'Unesco fut envoyé en mission à Lahore et s'enquit de Salima. On lui répondit que Salima n'avait jamais terminé ses études parce que son père, qui avait ressenti la publicité faite autour de sa fille comme un outrage, l'avait obligée à quitter le collège où elle suivait ses cours. A présent Salima est revenue sous son voile...

Dans les villages, cependant, les paysannes n'ont pas pu se payer le luxe de rester cachées sous un voile à ne rien faire. Elles ont dû travailler durement dans les champs aux côtés des hommes, vendre sur les marchés, cuisiner, élever leurs enfants et tenir leur ménage. Beaucoup d'autres femmes appartenant à la classe pauvre ont connu également une longue tradition d'emplois domestiques aussi bien dans des familles que chez des commerçants ; dans de tels cas les nécessités économiques sont venues vite à bout des goûts et des traditions. C'est dans la classe bourgeoise, où le standard de vie est élevé, que les anciennes coutumes et les traditions se sont conservées avec le plus de ténacité.

A l'opposé des paysannes, les femmes appartenant à de riches familles du Pakistan se laissent vivre aimablement et

comme la main-d'œuvre domestique est très peu payée elles conservent un standard de vie qui, en Europe, serait l'apanage des millionnaires. Ce sont peut-être là les dernières citadelles « d'une vie aimable » où la journée se passe en toilettes, visites d'amies, emplettes et jeux de cartes et la soirée en un tournoiement de mondanités. La liberté individuelle accordée aux femmes de cette classe varie selon la famille mais dans l'ensemble elle dépasse de loin celle que l'on accorde à leurs sœurs déshéritées. Cependant ce sont chez ces charmantes femmes indolentes que la véritable révolution féminine s'est installée ; aujourd'hui elles font partie de l'avant-garde des travailleurs et sont de véritables pionniers dans le domaine professionnel.

Un grand nombre de femmes sont parvenues à conquérir une entière liberté sur le plan professionnel mais dans la vie domestique la cause est encore loin d'être gagnée. Les filles musulmanes sont élevées presque exclusivement par des femmes. Lorsqu'elles vont en classe ce sont dans des écoles de filles et si par hasard elle suivent un enseignement secondaire ou supérieur elles vont généralement dans des lycées et des universités féminines. La plupart des femmes musulmanes habitant la ville portent une sorte de « purdah » (un voile) ; celles qui portent le « burkha », une espèce de vêtement lourd, sans forme, destiné à les dissimuler totalement, ou qui vivent dans un endroit de la maison, réservé, où aucun homme ne peut les voir et où seuls le mari et la famille ont accès, sont devenues extrêmement rares. La majorité se borne à garder une sorte de « purdah » plus libéral qui leur permet de se mouvoir plus aisément et de se dévoiler dans la maison et devant les parents de sexe masculin. Quelques jeunes filles à qui l'on permet de vivre normalement à l'école ou chez des amis sont néanmoins obligées de porter le « burkha » dans la rue ou en public. Certaines autres ne le portent jamais mais elles sont accompagnées par un chaperon vigilant et elles ne sont pas admises dans les réceptions où se trouvent des hommes. En fait, le port du « purdah » a des limites qui ne dépendent que de la famille et du degré d'instruction et de liberté qu'elle a atteint.

Au Pakistan les jeunes filles se marient généralement tôt car leur maturité physiologique est antérieure à celle des jeunes filles européennes ; le mariage donne ainsi à la famille la garantie que les jeunes filles n'échappent à leur surveillance que pour rencontrer la protection du mari qui a été choisi. Un grand nombre d'entre elles retournent même à l'école après le mariage et, d'une certaine manière, continuent de mener l'existence insouciante de l'adolescente. Ce compromis entre les anciennes coutumes et la nouvelle manière de vivre a donné lieu à d'étranges situations. Une jeune fille de quatorze ans, qui venait de se marier, fut envoyée dans une école religieuse où elle tenta désespérément de redevenir une écolière. Les jeunes filles de sa classe, qui étaient à l'âge où l'amour et le mariage sont encore un objet de plaisanterie, la taquinèrent sans pitié ; la pauvre enfant revenait chaque jour en larmes à la maison et était terrifiée par l'idée d'aller en classe. Elle fut enfin délivrée d'une étrange façon. Une de ses camarades de classe la persuada de lui révéler quelques-uns des « mystères » de la vie conjugale. En toute innocence la pauvre fille raconta à son amie tout ce qu'elle avait découvert et la classe des jeunes curieuses tout entière en fut informée. La sœur supérieure ne tarda pas à l'apprendre et, profondément alarmée, demanda à la belle-mère de retirer la jeune épouse de son école avant que sa présence ne devienne scandaleuse. Il est d'usage que les jeunes filles musulmanes soient maintenues dans une certaine ignorance jusqu'au mariage. Avant celui-ci, les mères les entretiennent avec amour des secrets traditionnels concernant la beauté et leur donnent de sages conseils sur la manière de tenir une maison, mais il n'est jamais, ou presque pas, question de l'aspect sexuel du mariage. Les parents enseignent tout au plus à leur fille qu'elle doit obéir à son mari dans l'espoir que ce principe la préparera suffisamment à toute éventualité possible. D'ordinaire ce sont les parents qui choisissent le mari en prenant bien soin que sa position sociale et ses revenus soient, sinon plus élevés, du moins égaux aux leurs, qu'il appartienne à la même secte et soit originaire de la même province qu'eux. Il m'est arrivé une fois de questionner une de mes domestiques sur sa fille, âgée de seize ans, qui était sur le point de se marier :

— Est-ce que le garçon lui plaît ? demandai-je à la mère.
— Elle ne l'a jamais vu, répondit-elle.
Et comme j'insistais :
— Pensez-vous qu'il lui plaira ?
La femme parut surprise :
— Qu'est-ce que plaire ou déplaire a à voir dans cette affaire ? C'est une bonne fille et elle obéit à ses parents.

Cette attitude est en moyenne celle de tous les parents. Dans les milieux plus évolués on laisse un peu plus de liberté à la jeune fille en lui permettant, soit d'approuver ou non le choix de ses parents, soit de choisir entre plusieurs partis qu'ils proposent. Bien que de nombreux Roméo et Juliette se trouvent ainsi une vocation, cette situation a l'avantage de réduire extrêmement le nombre des vieilles filles et il est surprenant de constater que ces mariages de convenance marchent d'ordinaire très bien. D'après la loi musulmane un homme peut demander le divorce tandis que sa femme ne le peut pas. Cependant elle est protégée par la loi du « Mehar » qui, si son mari divorce, oblige celui-ci à lui donner une certaine somme d'argent. Bien que le divorce entre musulmans soit chose facile, peu de couples se séparent, attendu que le divorce n'est pas accepté sur le plan social aussi aisément en Orient que dans les pays occidentaux et qu'il oblige la femme à retourner à la vie cloîtrée de la jeune fille.

Du point de vue féminin il existe un problème plus important que celui du divorce, à savoir le système polygamique tel qu'il est conçu par l'Islam. La loi islamique permet à l'homme musulman de se marier quatre fois. Ce système fut institué par le Prophète afin que les Arabes pussent se sentir responsables des femmes qu'ils capturaient au cours des guerres. Aujourd'hui, la situation économique ne permet plus de suivre cette coutume bien qu'il existe encore des musulmans qui épousent deux ou quatre femmes. Parfois toute la famille vit dans un accord parfait mais le plus souvent, la situation tourne plutôt au tragique. En principe, la première femme conserve le droit de diriger la maison et ses enfants sont les héritiers directs, mais en réalité les choses se passent tout à fait différemment et c'est la jeune femme qui devient la favorite et prend le commandement de la maison. Une des familles les plus puissantes du Pakistan en a

donné l'exemple. Le fondateur de la famille, qui avait épousé sur ses vieux jours une troisième femme, se trouva complètement dominé par sa jeune épouse. Cette ambitieuse et habile personne s'arrangea très vite pour que ses enfants devinssent les héritiers directs de la fortune familiale, au préjudice, par conséquent, des épouses précédentes et de leurs enfants ; et, pour comble de malheur, les deux autres femmes furent expédiées dans un autre quartier de la ville où leur seule occupation consistait à coudre les draps et à repriser le linge de la famille de la femme n° 3. Une autre histoire m'a été racontée par une femme qui n'avait pas eu d'enfant et dont le mari, après quatorze années de vie conjugale heureuse, s'était marié à nouveau dans l'espoir d'avoir un héritier. La nouvelle femme avait seize ans de moins que la première et était très moderne. En dépit du sentiment authentique qu'il éprouvait pour sa première femme, le mari subit le charme de la deuxième qui était capable de l'accompagner chez ses amis et dont l'éducation en faisait un véritable compagnon. La première femme en souffrit énormément, mais il était trop tard pour qu'elle rompît avec toute une vie de traditions et avec le « purdah » afin d'égaler une femme plus jeune ; elle n'arriva pas à accompagner son mari dans les cocktails, les soirées dansantes ou les dîners et d'ailleurs personne ne le lui demandait. Lorsque la deuxième femme eut un enfant il ne lui resta plus aucun espoir et, seule et négligée de tous, elle vécut comme une étrangère dans sa maison. Son avenir n'était plus que solitude. Cependant, au Pakistan comme dans d'autres Etats arabes, l'opinion publique sur la polygamie s'est transformée. Lorsque, récemment, Sukarno, président d'Indonésie, épousa sa seconde femme, l'opinion publique le critiqua sévèrement. Il en fut de même pour Mohammed Ali, ex-premier ministre du Pakistan et premier ambassadeur à Washington. A Karachi, les dames de la bonne société organisèrent un boycottage social dirigé contre sa deuxième femme, protestant ainsi contre le mauvais exemple donné au pays par ce mariage.

Actuellement Mohammed Ali réside à Washington avec ses deux femmes, posant de ce fait un problème sans précédent aux personnalités qui l'invitent. Laquelle des deux femmes doit-on inviter ? La première ? La seconde ? ou les deux ?

En refusant la polygamie les femmes s'inspirent du verset du Coran qui justement l'entérine. Le Prophète déclare très précisément que la polygamie n'est possible que si un homme est capable de traiter toutes ses femmes de la même manière. Cependant, nombreux sont les hommes qui, au Pakistan, continuent de mettre en pratique l'idée de polygamie ; ils prétendent que si leur première femme n'a pas d'enfant, la seconde peut leur donner un héritier, que si la première n'a que des filles les femmes suivantes auront peut-être des garçons ; par surcroît ils affirment que la femme trouve son compte dans un tel système puisqu'il lui permet de passer les dernières années de sa vie dans la dignité et la tranquillité.

Bien qu'une liberté relative soit accordée à la femme moderne et émancipée du Pakistan, on lui impose des limites ignorées de la femme européenne. Le système des deux morales — un code moral pour les hommes et un autre pour les femmes — est appliqué d'une manière très stricte et les vertus féminines traditionnelles telles que la modestie, la chasteté et la distinction sont très appréciées. Les limites que la femme musulmane ne doit pas dépasser sont clairement définies et il arrive très rarement que quelques femmes osent les franchir. Dans les villages et les petites villes cette double morale est observée d'une façon encore plus stricte. Les vertus féminines y sont directement reliées au code de l'honneur masculin et dans les villages la pureté des femmes doit être sauvegardée à tout prix. Une assistante sociale, qui avait pour tâche de visiter les villages du Pakistan, a cité une des conséquences de ce code. La femme d'un « zamindar » (propriétaire terrien) de la province était sur le point d'accoucher lorsque des complications survinrent. Le « zamindar » envoya chercher l'infirmière du pays et lui fit demander de venir avec un médecin. La nurse, une Allemande, se fit accompagner par le médecin du village, un jeune homme qui venait de terminer ses études et désirait fortement se rendre utile. Au grand étonnement de l'infirmière le « zamindar » refusa catégoriquement que sa femme fût examinée et il ajouta qu'il préférait la voir mourir que de la laisser « toucher » par un autre homme. C'est en vain que l'infirmière essaya de le convaincre. Devant la gravité

e la situation les jeunes gens n'hésitèrent pas à improviser n arrangement : l'infirmière fit l'opération à l'intérieur des ourds rideaux qui dissimulaient le lit aux yeux du médecin t celui-ci, à l'aide des descriptions de l'infirmière, dut se aire une idée du cas et transmettre ses directives. Un tel xemple des principes moraux en usage dans les campagnes st un cas limite mais non isolé et il met l'accent sur la écessité de former un personnel médical féminin, attendu u'il existe un grand nombre de femmes qui sont prêtes à ouffrir ou à risquer la mort plutôt que d'être examinées ar un homme.

Chaque aspect de l'existence des femmes dans les villages st dominé par une morale rigide. Le mariage est presque oujours réduit à une espèce de marché dans lequel le plus ffrant acquiert la jeune fille, et, bien que les nécessités doucissent le port officiel du purdah, le comportement ocial de la femme est rigoureusement défini ; le « flirt » ou n « comportement impudique » sont l'objet de sévères puni-ons corporelles et morales ; l'adultère est souvent puni par mutilation sinon par la mort. Dans la province frontière u Nord-Ouest — une bande de terre désertique s'étendant ntre le Pakistan et l'Afghanistan et qui, bien qu'administrée ar le Pakistan, porte la rude empreinte de la justice de tribu — une femme qui reste non mariée est condamnée mourir. Si la famille ne tue pas une enfant sortie du roit chemin, le village tout entier entreprend d'effacer le déshonneur ». Des assistantes sociales ont rapporté de nom-reux cas de mères en fuite avec leur enfant « non chaste » ; arrive souvent que ces femmes, dénuées de toutes ressour-s, viennent se réfugier dans les villes pour échapper à la ngeance publique. Plus tard, afin de survivre, elles finiront r se prostituer. Cette idée excessive de la « pureté » fémi-ne a été aussi la cause d'un grand nombre de « vendettas » i sont célèbres dans la région-frontière. L'une des plus nnues a commençé au cours d'une fouille destinée à décou-r des fusils de contrebande. L'officier britannique chargé l'enquête ordonna que toutes les femmes du village fus-t fouillées, car il les soupçonnait de cacher des fusils s leurs énormes « burkhas ». Ce geste fut considéré par hommes du village comme la pire des insultes et ils

jurèrent de venger leurs femmes. Quelques mois plus tard le chef du village partit seul pour racheter leur honneur. Il parvint, sans être remarqué, à se faufiler parmi les quatre cents huttes qui constituaient l'immense campement britannique ; il réussit à retrouver la trace de l'officier responsable de la fouille et, rampant jusqu'à la hutte de celui-ci, il s'empara de sa fille, âgée de dix-neuf ans. Il l'emmena dans la montagne où il la garda prisonnière pendant six mois, lui infligeant toutes sortes d'humiliations sans toutefois lui faire de mal. En fin de compte, lorsqu'il lui sembla que l'insulte, stigmatisée comme telle par la justice de la tribu, avait été pleinement vengée, il accepta de négocier pour rendre la jeune fille à sa famille.

Au Pakistan, les femmes vivent dans un monde fait de contrastes étranges. On y rencontre des femmes telles que la Begum Liaquat Ali Khan, ambassadeur à la Haye, et la Begum Salima Ahmet, assistante du Trésorier Général, qui sont parvenues à occuper des postes que relativement peu de femmes européennes ou américaines réussissent à atteindre. Mais il y a aussi un grand nombre d'entre elles qui passent leur vie à lutter héroïquement pour conquérir des petites libertés domestiques qui sont acquises aux femmes ocidentales. Le problème de la femme pakistanaise est celui d'une mise au point. Elles doivent trouver leur place dans un monde où les anciennes structures sont trop vite remplacées par de nouvelles. Elles doivent trouver une manière de vivre nouvelle qui soit en accord avec le nouveau statut d'indépendance de leur pays. Cette tâche est difficile mais les femmes de cette jeune république sont pleinement conscientes du fait qu'elles sont en train de vivre la période critique de leur histoire nationale attendu que des décisions qu'elles prennent aujourd'hui dépend l'avenir de leurs enfants et en fin de compte celui du Pakistan lui-même.

Roshan Dhunjibhoy.

(*Traduit de l'anglais par Rilka Walter.*)

L'ÉLITE DU POUVOIR *(fin)*

VI

Les critères qui président à l'avancement des *executives* sont révélés de manière significative par les programmes d'avancement et de recrutement des grandes sociétés, qui reflètent assez clairement les critères et les jugements de ceux qui ont déjà réussi. On s'inquiète beaucoup parmi les *chief executives* d'aujourd'hui de l'élite de demain, et on multiplie les efforts pour inventorier parmi les jeunes de la société ceux qui dans dix ans pourront prendre la relève ; on engage des psychologues pour mesurer le talent et le talent éventuel ; des compagnies s'associent pour créer des classes à l'intention de leurs jeunes *executivves* ou font même appel à d'importantes universités qui organisent des cours séparés et des conférences pour les *managers* de demain ; bref, on fait de la sélection de l'élite directoriale une fonction permanente de la grande société.

La moitié peut-être des grandes sociétés possède actuellement des programmes de ce genre. Elles envoient des hommes triés sur le volet suivre des cours spéciaux dans des universités et des écoles choisies avec soin, l'Ecole des Affaires de Harvard (la *Harvard Business School*) étant la plus recherchée. Elles organisent leurs cours et leurs conférences particuliers et délèguent souvent comme conférenciers leurs *executives* les plus importants. Elles font de la prospection dans les principales universités parmi les étudiants qui promettent et font suivre des stages de formation à ceux qui sont considérés comme des « sujets d'avenir ». En fait, certaines sociétés ont parfois moins l'air de bureaux d'affaires que de vastes écoles pour futurs *executives*.

C'est par des procédés de ce genre que la confrérie des élus s'est efforcé de satisfaire les besoins créés par le développpement des sociétés dans les années 40 et 50. Ce développement a fait suite à l'étroit marché du travail des années 30, époque à laquelle les compagnies pouvaient choisir des *executives* parmi les hommes d'expérience. Pendant la guerre, on n'avait pas le temps de mettre sur pied des

programmes de ce genre, qui, après la dépression, devaient rattraper quinze ans de recrutement insuffisant. Derrière ces programmes, soigneusement étudiés, de recrutement et de formation, on retrouve également, chez les clans du sommet, une inquiétude : les *executives* de la relève seront-ils des hommes aux capacités aussi vastes qu'eux-mêmes ? Ces programmes visent à répondre au besoin qu'ils éprouvent de perpétuer la hiérarchie sociétaire.

Ainsi les sociétés pillent-elles les classes supérieures des universités. Les universités, de leur côté, organisent de plus en plus de cours spécialement destinés à ceux qui ont envie de faire une carrière de sociétaire. On signale de source sûre que les étudiants ne demandent pas mieux que de répondre à l'attente des sociétés et ils s'efforcent de savoir comment il faut être. Une telle « réceptivité et un pareil empressement sont peut-être des caractéristiques plus importantes du *manager* moderne que le genre d'éducation qu'il a reçue. La chance joue de toute évidence un rôle dans la carrière de tous les *top executives*, et ils semblent bien aller au-devant d'elle et faire plus de la moitié du chemin ».

Il n'est pas tellement difficile de savoir « comment il faut être. « Pupilles » des sociétés, les futurs *executives* ne sont détachés d'un pool central et assignés à des postes permanents que « lorsqu'ils ont reçu une forte formation théorique, qui leur a appris quelles étaient les « vues de la direction » (*managemen view*). Cette formation théorique peut durer deux ans et parfois jusqu'à sept. Chaque année, par exemple, la General Electric prend en charge plus de 1.000 étudiants et les confie pendant au moins 45 mois, et généralement plus longtemps, à une « faculté » de 250 employés de la General Electric travaillant à plein temps. Beaucoup de gens les surveillent, leurs pairs eux-mêmes contribuent à les juger, ce dont, dit-on, les « pupilles » sont reconnaissants, car, ainsi pensent-ils, leur vraie valeur ne passera pas inaperçue. Ces programmes pour la formation d'esprits larges accordent une importance primordiale aux *human relations*. « N'émettez jamais des opinions sujettes à controverses. » « Il est toujours possible d'amener les gens à faire ce que vous voulez » : voilà par exemple deux thèmes des cours de « présentation » organisés par les services de ventes des sociétés qui savent y faire.

Le propos de cette formation fondée sur les *human relations* est d'amener les élèves à sentir différemment et à penser différemment leurs problèmes humains. La sensibilité,

le sens du devoir, le caractère, et non seulement les capacités, du pupille doivent être transformés de manière à faire du jeune Américain un *executive* américain. Son succès même lui servira à oublier les problèmes et les valeurs ordinaires des non-sociétaires. Il s'agit d'un véritable endoctrinement. Et comme tous les endoctrinements bien conçus, le programme porte aussi sur la formation sociale et mondaine du pupille : pour faire son chemin, il faut savoir s'entendre avec ses pairs et avec ses supérieurs. Tous appartiennent à la même confrérie ; toutes les relations sociales doivent se limiter au cadre de la compagnie. Pour trouver, dans ce cadre, la filière, le pupille doit profiter de tous les avantages que lui offre le système de rotation des stages. Telle est aussi la politique de la compagnie : « Si vous savez y faire, disait un jour un pupille qui savait y faire, dès que vous vous êtes un peu repéré, vous vous mettez à téléphoner. »

On parle beaucoup, parmi les *top executives* des grandes sociétés, des programmes de formation des *executives*, mais ce dont on parle le plus, c'est du programme du type Prince Héritier. Sur dix jeunes gens, aujourd'hui encore, neuf ne font pas d'études supérieures et ne suivent pas ces cours de formation d'*executives*. La plupart d'entre eux, pourtant, travailleront pour de grandes sociétés. Quels sont les effets de ces programmes parmi ceux qui ont été appelés par la société, mais qui n'ont pas été choisis parmi les Princes Héritiers ? Il faut bien qu'il y ait une manière ou une autre d'embellir l'image que se font d'eux-mêmes les futurs *executives* pour qu'ils puissent prendre les rênes dans les dispositions d'esprit qui conviennent et avec le jugement sûr qu'on leur demande.

L'opinion majoritaire d'un groupe peu nombreux mais typique d'*executives* est que l'homme qui connaît « la technique de la gestion, et non le contenu de ce qui est géré », l'homme qui sait « faire surgir la consultation et la participation... diriger des réunions capables de résoudre des problèmes » est le *top executive* de l'avenir. Ce sera un joueur d'équipe sans idées personnelles, un patron (*leader*) plutôt qu'un entraîneur d'hommes. Ou bien, comme l'écrit *Fortune* : « Leur argumentation est la suivante : nous avons certes besoin d'idées nouvelles et de mettre en question les habitudes acquises. Mais le patron engage des gens qui le font pour lui. C'est pour cette raison que les qualités créatrices autrefois associées à cette notion de patron, de chef

d'entreprise sont maintenant des qualités appartenant aux cadres eux-mêmes. En d'autres termes, le travail du *top executive* n'est pas de prendre des initiatives, mais de contenir les excès de ceux qui prennent des initiatives. Il n'est pas un des éléments de la machinerie créatrice ; il tient le gouvernail. » Ou encore, comme le disait un *executive* : « Jadis, nous recherchions le brillant... A présent, un mot dont on a beaucoup abusé est devenu très important : c'est le mot « caractère ». Peu importe que vous soyez bardé de diplômes. Ce que nous voulons, c'est un homme qui sache arrondir les angles et faire travailler des gens prêts à arrondir les angles. » Ce genre d'hommes n'a pas d'idées lui-même ; c'est un courtier d'idées bien arrondies ; les décisions sont prises par un groupe toujours prêt à arrondir les angles.

Au cas où vous imagineriez que ce sont là des fantaisies saugrenues, reflétant mal le désert idéologique et l'anxiété du monde des *executives*, considérez un peu le genre de vie et l'idéologie d'Owen D. Young — l'ex-président de la General Electric — que l'on peut bien prendre pour le prototype américain de l'*executive* moderne. Au début du XX[e] siècle, nous dit Miss Ida Tarbell, le chef d'industrie typique était un personnage autoritaire et dominateur, convaincu que les affaires étaient essentiellement une question d'efforts personnels. Mais pas Owen Young. Au cours de la première guerre mondiale et des années 20, il a changé tout cela. Pour lui, la société était une institution publique et ses dirigeants, bien qu'ils ne fussent évidemment pas élus par le public, des administrateurs responsables : « Pour Owen D. Young, une grande affaire n'est pas... une affaire privée... c'est une institution. »

Aussi travaillait-il avec des gens qui n'appartenaient pas à sa propre compagnie, sur la base de l'industrie tout entière et riait-il de « la crainte que la coopération puisse être interprétée comme une conspiration ». De fait, il finit par penser que les associations commerciales, à l'âge des sociétés, jouaient un rôle jadis tenu par « l'église », au temps des petites affaires provinciales : le rôle de frein moral, de gardien des « bonnes pratiques d'affaires ». Pendant la guerre, il devint une sorte « d'officier général de liaison entre la compagnie et divers organismes gouvernementaux, une sorte de conseiller général », prototype de nombreux *executives* dont la coopération en temps de guerre a ouvert la voie à la coopération en temps de paix.

L'intérêt qu'il portait aux biens qu'il gérait n'aurait pu

être plus grand s'il s'était agi de ses biens personnels. D'une société qu'il avait contribué à développer, il écrivait à un ami : « Nous avons tellement travaillé et nous nous sommes tellement amusés ensemble que je suis sûr que ce n'est pas de la vantardise de dire que personne ne connaît mieux que vous et moi les forces et les faiblesses, les bons et les mauvais côtés de cette affaire. »

Il avait toujours un air « amical et avenant » et son sourire, disait un collègue, « son sourire seul vaut un million de dollars ». Quant à sa manière de prendre des décisions, a-t-on dit, « ce n'était pas une question de logique... C'était une façon de faire qui apparaissait à ses collègues plus intuitive que raisonnée — une conclusion née de sa réflexion, et même si vous lui prouviez, chiffres et calculs à l'appui, qu'il avait tort, vous saviez qu'il avait raison ! »

L'ÉLITE DU POUVOIR

La Guerre Civile mise à part, les changements dans le système du pouvoir aux Etats-Unis ne se sont jamais accompagnés de défis importants à ses légitimations fondamentales. Même lorsque ces changements ont été assez décisifs pour mériter le nom de « révolutions », ils n'ont jamais entraîné « le recours aux canons d'un croiseur, la dispersion d'une assemblée élue par des baïonnettes ou l'appareil d'une police d'Etat ». Ils ne se sont jamais accompagnés non plus, de manière décisive, d'une lutte idéologique pour la domination des masses. Les changements dans la structure américaine du pouvoir ont généralement été introduits par des déplacements institutionnels des positions relatives des ordres politique, économique et militaire. De ce point de vue, on peut dire en gros que l'élite américaine du pouvoir a traversé quatre époques et en connaît maintenant une cinquième.

I

I. Au cours de la première période — qui va de la Révolution à la présidence de John Adams — les institutions sociales et économiques, politiques et militaires étaient plus ou moins unifiées d'une manière simple et directe : les membres de ces diverses élites passaient facilement d'un rôle à l'autre au sommet des grands ordres institutionnels. Beaucoup étaient des hommes aux talents multiples qui pouvaient être à la fois législateurs et marchands, pionniers et soldats, savants et arpenteurs.

Jusqu'à l'effondrement du *Caucus* de 1824, les institutions politiques paraissaient tout à fait centrales ; les décisions politiques, de grande importance ; et de nombreux politiciens étaient considérés comme des hommes d'Etat de réputation nationale. « La société, telle que je la revois dans mes premiers souvenirs, disait un jour Henry Cabot Lodge, parlant du Boston de son enfance, était fondée sur les vieilles familles. Le Dré Holmes les définit dans l'*Autocrate* comme les familles qui occupaient une haute position dans la colonie, la province et pendant la Révolution et les premières années d'existence des Etats-Unis. Pendant plusieurs générations elles s'étaient efforcées de s'instruire et de s'implanter dans la communauté... Leurs ancêtres avaient été pasteurs et magistrats et avaient fait partie du gouvernement avant l'Indépendance ; certains avaient combattu pour la Révolution, participé à la Constitution des Etats et à la Constitution Nationale, servi dans l'Armée et dans la Marine ; d'autres avaient été membres de la Chambre et du Sénat au début de la République ou avaient fait leur chemin comme commerçants, industriels, avocats et hommes de lettres.

Les hommes d'affaires qui — comme je l'ai déjà signalé — formaient la colonne vertébrale de la liste d'invitations de 1787 de Mme John Jay étaient précisément des figures politiques notoires. La caractéristique essentielle de cette première période était que la vie sociale et mondaine, les institutions économiques, l'organisation militaire et l'ordre politique coïncidaient ; des hommes qui jouaient un rôle politique de premier plan régnaient également sur l'économie et leurs familles faisaient partie de ce que la société de l'endroit comptait de plus honorable. En réalité, cette première période est marquée par l'existence de dirigeants dont le statut ne dépend pas exclusivement de leur fonction politique bien que cette sorte d'activité ait une grande importance et que le prestige des hommes politiques soit considérable. Les membres du Congrès et ceux du cabinet semblent jouir de ce même prestige. L'élite est composée d'hommes politiques ayant de l'instruction et une expérience de dirigeant, et, comme le faisait remarquer Lord Bryce, elle possède « des vues larges et une dignité de l'esprit » certaines.

II. Au début du XIXe siècle, — on suivait la philosophie politique de Jefferson, mais quand les temps furent révolus, on adopta les conceptions économiques de Hamilton, — les réalités économiques, politiques et militaires épousaient d'une manière assez lâche l'édifice social américain que

caractérisait un grand éparpillement. L'expansion d'un ordre économique basé sur la propriété individuelle fut illustré d'une façon dramatique par l'acquisition que Jefferson fit du territoire de la Louisiane et par la constitution du parti républicain-démocratique qui succédait aux Fédéralistes.

Dans cette société, l'« élite » devenait une pluralité de groupes autour du sommet, dont chacun, à tour de rôle, était constitué d'une façon assez lâche. Certes, ils s'interpénétraient, mais à nouveau d'une façon plutôt relâchée. Pour bien comprendre cette période et certainement aussi l'image que nous en avons, il faut considérer le fait que la Révolution jacksonienne était bien plus une révolution de statut qu'une révolution économique ou politique. En vérité, les « 400 Bostoniens » ne pouvaient pas prospérer au sein des courants qui modifiaient le statut des gens sous la démocratie jacksonienne ; parallèlement il existait une élite d'hommes politiques chargés d'organiser le nouveau parti. Il n'existait pas de groupe d'hommes tenant entre leurs mains un pouvoir centralisé ; il n'y avait pas de clan qui dominât l'économie et encore moins les affaires politiques. L'ordre économique dominait le statut social et le pouvoir politique ; à l'intérieur de cet ordre les décisiona étaient prises par des hommes dont la plupart faisaient partie de la population économiquement active. Pendant toute cette période — qui va approximativement de Jefferson à Lincoln — l'élite formait tout au plus une vague coalition. La fin de la période fut marquée par la séparation définitive des types du Sud et du Nord.

Des commentateurs officiels se plaisent à opposer la montée au pouvoir, dans les pays totalitaires, d'un clan fortement organisé au système de pouvoir américain. Des idées comme celle-ci sont évidemment faciles à soutenir si l'on compare, à la manière des Américains qui citent Tocqueville pour souligner ce contraste, le milieu du XXe siècle en Russie au milieu du XIXe siècle en Amérique. Mais un siècle s'est écoulé au cours duquel l'élite américaine n'est pas restée aussi patriote que celle que nous décrivaient les romanciers. Les « vagues clans » sont maintenant des institutions de premier plan dont l'envergure et la puissance étaient alors inconnues et depuis la première Guerre Mondiale tout particulièrement, les vagues clans se sont resserrés. Nous sommes bien au delà de l'ère d'un pluralisme romantique.

III. D'un point de vue formel, la suprématie du pouvoir

économique des sociétés fut reconnue aux élections du Congrès de 1866 et fut consolidée par la décision de 1886 de la Cour Suprême qui déclarait protéger les sociétés dans son quatorzième Amendement. Au cours de cette période on assista au transfert du centre des décisions du gouvernement vers les sociétés. Jusqu'à la première Guerre Mondiale (qui nous donna un aperçu de certaines caractéristiques de l'époque actuelle) on assista au spectacle des assauts de l'élite du monde de l'économie sur le gouvernement, à une période de corruption pure et simple où sénateurs et juges s'achetaient. Beaucoup de gens croient aujourd'hui qu'à cette époque-là, au temps de McKinley et de Morgan, où l'on ignorait les complexités de l'heure actuelle, ce fut l'âge d'or, de la classe dirigeante américaine.

Pendant cette période comme au cours de la seconde, l'ordre militaire était subordonné à l'ordre politique qui dépendait à son tour de l'ordre économique. La puissance militaire se trouvait donc aux côtés des principales forces déterminantes de l'histoire des Etats-Unis. Les institutions politiques des Etats-Unis n'avaient jamais constitué un domaine centralisé et autonome du pouvoir ; ce n'est qu'à contre-cœur qu'on les a vues s'étendre et se centraliser peu à peu pour répondre aux nécessités de la vie publique créées par l'économie des sociétés.

Après la Guerre Civile, l'économie connut une phase dynamique ; les « trusts » pouvaient facilement — les objectifs et les résultats en témoignent — utiliser un appareil gouvernemental relativement faible pour réaliser leurs propres fins. Que les gouvernements fédéraux et d'Etat aient joui d'un pouvoir de légifier soigneusement délimité, signifie dans la réalité qu'ils tombaient eux-mêmes sous la loi de vastes intérêts financiers. Leurs pouvoirs étaient éparpillés et non organisés ; ceux des sociétés industrielles et financières étaient concentrés et s'emboîtaient les uns dans les autres. Les intérêts de Morgan comprenaient à eux seuls 341 places de directeurs dans 112 sociétés dont les capitaux s'élevaient à plus de 22 billions de dollars — plus de trois fois la valeur déclarée des biens mobiliers et immobiliers de la Nouvelle Angleterre. Avec des revenus plus grands et un personnels plus nombreux que ceux que possédaient la plupart des Etats, les sociétés arrivaient à contrôler les partis, à acheter les lois et à maintenir les congressistes qui voulaient rester « neutres ». Suivant l'exemple du pouvoir de l'économie privée qui étouffait celui, politique, de la vie publique, l'élite

du monde économique supplantait celle du monde politique.

Cependant, entre 1896 et 1919, d'importants événements se produisirent et l'on vit s'ébaucher une forme de pouvoir politique qui, après le *boom* temporaire des années vingt, allait prévaloir dans le New Deal. Il n'existe peut-être pas dans l'histoire américaine une période aussi limpide du point de vue politique que la phase progressive des « Faiseurs de Présidents » (President-makers) et des « Muckrakers ».

IV. Le New Deal ne vint pas renverser les relations de la politique et de l'économie telles qu'elles avaient prévalu au cours de la troisième période, mais il créa à l'intérieur de l'arène politique et dans le monde des sociétés lui-même, des centres de pouvoir rivaux qui défiaient ceux des directeurs de sociétés. Au fur et à mesure qu'augmentait le pouvoir politique de la direction du New Deal, l'élite du monde économique que nous avons vue au cours de la troisième période combattre la croissance du gouvernement à l'aide de ses privilèges corporatifs, essaya tardivement de se joindre à la tête de cette nouvelle direction. Mais, ce faisant, ils se trouvèrent face à d'autres intérêts et d'autres hommes, car les instances de décisions étaient encombrées. Plus tard, ils finirent par diriger et utiliser à des fins personnelles les institutions du New Deal dont ils avaient si mal accueilli la création.

Mais pendant les années trente l'ordre politique était encore entre les mains des petits propriétaires fermiers et des hommes d'affaires bien que leur puissance se trouvât très affaiblie et perdue pour eux, pendant la phase progressive, la dernière occasion d'accéder à un pouvoir réel. La politique du New Deal entraîna un regain de lutte entre les petits et les gros propriétaires et à cette lutte vint s'ajouter, comme nous l'avons vu, celle, récente, des travailleurs organisés et des chômeurs non organisés. Cette nouvelle force grandissait sous la tutelle du pouvoir politique, mais néanmoins, pour la première fois dans l'histoire des Etats-Unis, les problèmes de législation sociale et des classes travailleuses devenaient une importante caractéristique du mouvement de réforme.

Entre 1930 et 1940 un ensemble de renversements de situation tels que les nouveaux arrangements concernant l'agriculture, et les organisations des travailleurs récemment instituées — voisinant avec le grand capital — fournirent les données politiques et administratives du drame du pouvoir. De plus, les groupes de paysans, d'ouvriers et d'entrepreneurs

trouvaient plus ou moins bien leur place dans cette structure gouvernementale élargie où la direction politique prenait des décisions dans un sens précisément politique. Ces groupes faisaient pression les uns sur les autres et sur le système gouvernemental et des partis, et ce faisant ils aidèrent ce dernier à prendre forme. Mais on ne peut pas dire que l'un de ces groupes utilisa ce gouvernement pendant un certain temps d'une manière unilatérale en en faisant son propre instrument. C'est pourquoi les années « trente » sont dites *politiques :* le pouvoir du grand capital ne fut pas remplacé mais il fut combattu et complété : il devint un pouvoir immense à l'intérieur d'une structure de pouvoir qui appartenait surtout à des hommes politiques et non plus à des hommes d'affaires ou des militaires devenus politiciens.

Les premières années de l'administration Roosevelt seront mieux comprises si on les envisage dans le cadre de la recherche désespérée des possibilités et des moyens qui auraient permis de réduire à l'intérieur du système capitaliste l'effrayante et inquiétante armée de chômeurs. Au cours de cette période, le New Deal, en tant que système de pouvoir, consistait essentiellement en un équilibre entre des « groupes de pression » et des blocs d'intérêts. La direction politique réglait un grand nombre de conflits, accueillait favorablement certaines revendications, ou en écartait d'autres ; elle se mettait au service de tous d'une manière unilatérale et faisait ainsi tout rentrer dans une ligne politique de circonstance qui lui permettait de triompher à travers une série de petites crises. Sa politique était le résultat d'un acte politique d'équilibre au sommet. Certes, l'action d'équilibre que Roosevelt a accomplie n'affecta pas les institutions fondamentales du capitalisme en tant que type d'économie. Par sa politique, il a subventionné la faillite de l'économie capitaliste qui s'était purement et simplement écroulée ; et par sa rhétorique il a contrebalancé la disgrâce politique du capitalisme en mettant les « royalistes de l'économie » dans la fourrière politique.

L' « Etat de prospérité » (Welfare State) qui fut créé pour maintenir l'équilibre et appliquer le programme de subventions différait de l'Etat de « laissez faire » : Richard a fait remarquer que si l'on a cru à la neutralité de l'Etat à l'époque de Théodore Roosevelt parce que ses supporters réclamaient qu'il n'y eût de décrets en faveur de personne. « l'Etat sous F.D. Roosevelt ne pourrait-il pas être aussi qualifié de neutre, dans le sens où il se montra favorable à

ous ». Le nouvel Etat des commissaires des sociétés dif-
ère de l'ancien « Etat de prospérité ». En fait, les der-
ières années de l'administration Roosevelt — pendant les-
uelles les Etats-Unis se préparèrent manifestement à parti-
iper à la deuxième guerre mondiale — ne peuvent pas être
otalement comprises comme une habile tentative d'équilibre
u pouvoir politique.

II

S'il est vrai que nous étudions l'histoire pour nous en
ffranchir, celle de l'élite du pouvoir illustrera parfaitement
ette idée. Semblables en cela au rythme de la vie améri-
aine en général, les tendances à long terme de la structure
u pouvoir ont subi une grande accélération depuis la
euxième guerre mondiale et certaines tendances plus
écentes qui ont apparu dans les institutions dominantes ont
galement contribué à donner sa forme à l'élite du pouvoir
t un sens concret à la cinquième phase de son histoire :

I. Dans la mesure où la clé des structures de l'élite du
ouvoir réside aujourd'hui dans l'ordre politique, cette clé
évèle le déclin de la politique en tant que discussion véri-
ıble et portée à la connaissance de tous des décisions pos-
bles — et cela dans des partis responsables devant l'en-
emble de la nation et ayant un programme politique cohé-
ent et dans des organisations autonomes qui relient les
aliers inférieurs du pouvoir et les dirigeants. De nos jours,
Amérique est, dans une large mesure, beaucoup plus une
émocratie politique formelle qu'une structure sociale démo-
ratique et même le mécanisme politique formel est faible.

Dans la cinquième période, la vieille tendance du gouver-
ement et des affaires à s'interpénétrer l'un l'autre d'une
ıanière de plus en plus complexe et profonde a été rendue
lus explicite d'une nouvelle manière. Les affaires et le
ouvernement ne peuvent plus désormais être vus clairement
omme deux mondes distincts. C'est au moyen des agences
lministratives de l'Etat que le rapprochement a pu se
ire d'une façon la plus décisive. Le développement de la
anche dirigeante du gouvernement avec ses agences qui
ontent la garde d'une économie complexe ne signifie pas
rement et simplement « l'extension du gouvernement » en
ıt qu'une sorte de bureaucratie autonome : il exprime la
orématie de l'homme des sociétés en tant qu'éminence
litique.

A l'époque du New Deal, les représentants des sociétés

rejoignirent la direction politique ; à la deuxième guerre mondiale ils la dominaient. Après s'être longtemps trouvés imbriqués dans le gouvernement, les voici maintenant à la tête de l'économie de l'effort de guerre et de celle de la phase d'après-guerre. Ce déplacement des *executives* des sociétés vers la direction politique a accéléré le processus de stagnation des politiciens professionnels du Congrès aux niveaux inférieurs du pouvoir.

II. Dans la mesure où la clé des structures de l'élite du pouvoir se trouve dans l'extension de l'Etat militariste, cette clé apparaît avec évidence dans la suprématie des militaires. Les seigneurs de guerre ont une existence politique décisive et la structure militaire de l'Amérique est à présent en grande partie une structure politique. La menace de guerre qui semble permanente encourage les militaires et leur permet de contrôler les hommes, le matériel, l'argent et le pouvoir ; en réalité, on juge aujourd'hui les actes politiques et les décisions économiques en se référant à une réalité définie par les militaires : les puissants seigneurs de guerre occupent une position élevée et solide dans la hiérarchie de l'élite du pouvoir de la cinquième période.

Ceci résulte en partie d'un simple fait historique qui, depuis 1939, a prévalu pendant des années : le centre des préoccupations de l'élite s'est déplacé des problèmes domestiques, alimentés autour des années trente par la crise économique, vers les problèmes internationaux mis en évidence par la guerre pendant les années quarante et cinquante. Si l'appareil gouvernemental des Etats-Unis a pu, au bout d'une longue pratique, trouver sa structure propre, s'adapter aux conflits intérieurs et les résoudre, il n'a possédé en aucune façon ni les organismes ni la tradition qui auraient facilité le maniement des problèmes internationaux. Un appareil démocratique formel comme celui qui s'est formé avant 1940 au cours d'un siècle et demi d'expansion nationale n'a pas été étendu au domaine des affaires internationales. C'est en grande partie dans ce vide que l'élite du pouvoir a grandi.

III.Dans la mesure où la clé des structures de l'élite du pouvoir se trouve aujourd'hui dans l'ordre économique, cette clé est dans le fait que l'économie est à la fois une économie de guerre permanente et une économie de sociétés privées. Le capitalisme américain est aujourd'hui en grande partie un capitalisme militariste et la relation la plus importante des sociétés à l'Etat repose sur le fait que les intérêts de

l'armée et des sociétés coïncident en tant que besoins des seigneurs de guerre et des riches sociétaires. Pour l'élite prise dans son ensemble, il se trouve que cette convergence d'intérêts renforce la puissance des hautes sphères de l'armée et des chefs de clan des sociétés et par conséquent réduit les politiciens à jouer un rôle secondaire. Pour assurer l'effort de guerre et l'organiser, il n'y avait pas de politiciens, mais des *executives* de sociétés qui s'asseyaient aux côtés des militaires.

La forme et la signification de l'élite du pouvoir aujourd'hui ne peuvent être bien comprises que si les trois tendances de sa structure sont examinées à leur point de rencontre : le capitalisme militariste des sociétés privées se trouve dans un système démocratique formel et affaibli qui possède un ordre militaire dont l'allure et les intentions ont un caractère tout à fait politique. En conséquence, au sommet de cette structure, l'élite du pouvoir s'est formée dans le bain des intérêts de ceux qui dirigent les moyens de production les plus importants et de ceux qui dirigent les moyens de violence récemment développés ; c'est ainsi que la profession de politicien va vers son déclin tandis que les chefs de clan des sociétés et les seigneurs de guerre professionnels prennent la direction explicite des affaires politiques ; le talent et l'intégrité qui ne tiennent pas compte des droits acquis ne s'expriment dans aucune fonction civique véritable.

L'élite du pouvoir est composée d'hommes politiques, de dirigeants de l'économie et de militaires, mais l'élite ainsi constituée rencontre bien des difficultés : ses membres ne sont d'accord que sur certains points représentant des intérêts communs et à l'occasion des « crises ». Au cours de la longue période de paix du XIXe siècle, les militaires n'avaient pas accès aux instances supérieures de gouvernement ni à la direction politique ; les dirigeants de l'économie non plus ; ils se livraient à des raids sur l'Etat, mais ils n'avaient jamais participé à sa direction. Au cours des années trente, l'homme politique avait la suprématie. De nos jours ce sont les militaires et les hommes des sociétés qui sont au sommet.

Parmi les trois types d'hommes que l'on rencontre dans les sphères de l'élite du pouvoir d'aujourd'hui, ce sont les militaires qui ont tiré le plus de profit de leur pouvoir établi, bien que les sociétaires se soient implantés bien plus profondément dans les sphères où l'on prend un plus grand nombre de décisions politiques. C'est le politicien profes-

sionnel qui est le gros perdant ; à tel point que si l'on se réfère aux événements et aux décisions prises, on est tenté de parler d'un vide politique où, réunis par les intérêts communs, règnent les riches sociétaires et les puissants seigneurs de guerre.

On ne peut pas dire qu'il s'agisse pour les trois types de prendre des initiatives « à tour de rôle », car l'élite du pouvoir n'agit pas d'une façon aussi concertée que la nature de ce pouvoir semble l'exiger. Parfois, certes, elle le fait, lorsque par exemple les hommes politiques, pensant pouvoir emprunter le prestige des généraux, s'aperçoivent qu'il est à vendre ou lorsque, à l'occasion des grandes crises économiques, les hommes d'affaires sentent qu'il leur faut trouver un politicien à la fois sûr et susceptible d'être élu. De nos jours, ils sont tous les trois engagés dans les décisions qui en réalité étendent très loin leurs ramifications. S'il y en a un qui semble dominer plus que les autres, cela dépend des « tâches de la période » telles que les définit cette élite elle-même. Actuellement, ces tâches sont centrées sur la « défense » et les affaires internationales. En conséquence, ainsi que nous l'avons déjà vu, les militaires voient leur suprématie se renforcer : en tant que personnel et en tant qu'idéologie justifiant la présence de celui-ci. C'est pourquoi actuellement nous pouvons facilement définir ce qui donne à l'élite du pouvoir son unité et sa configuration actuelles en fonction de la suprématie de l'Armée.

Mais nous devons toujours nous efforcer d'être concrets et ouverts à la complexité du réel. Les vues marxistes sont trop limitées lorsqu'elles font des hommes qui dirigent les grosses affaires les véritables détenteurs du pouvoir ; les vues libérales le sont également lorsqu'elles voient dans le puissant politicien le chef du système du pouvoir ; certains voient dans les seigneurs de guerre de véritables dictateurs. Toutes ces vues simplifient beaucoup trop la réalité. C'est pour nous en délimiter que nous avons choisi le terme d'« élite du pouvoir » de préférence à celui de « classe dominante » par exemple.

C'est par le terme de « clique militaire » que l'élite du pouvoir s'est fait largement connaître. Et effectivement l'élite du pouvoir a pris sa configuration actuelle au moment de l'entrée décisive des militaires sur la scène publique. Les principales raisons de son utilité, lorsqu'elle sent la nécessité d'en donner, résident dans l'existence du personnel de l'armée et dans son idéologie. Mais ceux que l'on désigne

sous le nom de « clique militaire de Washington » ne sont pas uniquement des militaires et ne règnent pas seulement sur Washington. Ils sont partout dans le pays ; c'est une véritable coalition de généraux dans le rôle d'*executives* de sociétés, ce sont des politiciens qui se font passer pour des amiraux, des *executives* de sociétés qui agissent en politiciens, des fonctionnaires de l'Etat qui deviennent commandants de l'armée, des vices-amiraux qui sont aussi assistants d'un haut fonctionnaire du cabinet qui, soit dit en passant, fait partie de l'élite des *managers*.

Ni l'idée d'une « classe dominante », ni celle de « clique militaire », ni celle du bloc monolithique d'une « bureaucratie de politiciens » ne sont adéquates. L'élite du pouvoir est faite aujourd'hui de la rencontre souvent malaisée des pouvoirs économique, militaire et politique.

III

Si notre compréhension de l'élite du pouvoir s'arrête à ces trois parties composantes de sa structure, nous avons quand même des raisons de croire qu'ainsi définie, l'élite du pouvoir est un concept utile et certainement indispensable pour expliquer ce qui se passe à la tête de la société moderne américaine. Mais nous ne nous en tiendrons pas là : notre théorie de l'élite du pouvoir n'a pas beson de reposer uniquement sur le rapport des différents ordres hiérarchiques qui sont à la tête des institutions ou sur les nombreuses questions qui permettent à leurs intérêts souvent opposés de coïncider. Telle que nous la concevons, l'élite du pouvoir repose aussi sur les ressemblances que présentent les membres de son personnel, et les relations à titre privé ou officiel qu'ils entretiennent et sur leurs affinités psychologiques et sociales. Afin de saisir les fondements sociaux et individuels qui donnent à l'élite du pouvoir une unité, nous devons d'abord rappeler en quoi consistent l'origine, la carrière et le mode de vie des différentes sphères dont les membres composent l'élite du pouvoir.

L'élite du pouvoir n'est *pas* une aristocratie, c'est-à-dire qu'elle ne consiste pas en un groupe dont le pouvoir politique serait basé sur une noblesse transmise par voie héréditaire. Elle n'est pas non plus fondée sur un petit cercle composé de grandes familles dont les membres peuvent occuper — et le font effectivement — les positions-clés de plusieurs hautes sphères qui s'interpénètrent de la même

manière que celles de l'élite du pouvoir. Mais les titres de noblesse ne sont pas la seule origine commune possible. Que la noblesse n'existe pas chez l'élite américaine ne signifie pas que ses membres sont issus de toutes les couches de la société américaine. Ils sortent en très grande partie de la grande bourgeoisie d'autrefois et d'aujourd'hui, de la bonne société locale et des « 400 Bostoniens ». La plus grande partie des gros riches, des *executives* des sociétés, des outsiders politiques, des grands militaires proviennent du tiers supérieur des pyramides de revenu et de profession. Leur père exerçait pour le moins une profession libérale ou était dans les affaires et le plus souvent il occupait un rang plus élevé. De plus, ils sont nés en Amérique de parents eux-mêmes américains de naissance ; ce sont essentiellement des citadins et à l'exception des politiciens, la plupart d'entre eux sont originaires des régions de l'Est des Etats-Unis. La majorité d'entre eux sont protestants et appartiennent en général à l'Eglise épiscopale ou presbytérienne. Plus leur rang est élevé et plus nombreuses sont leurs relations parmi les gens du monde. Que les membres de l'élite du pouvoir aient des origines communes se retrouve dans le fait qu'ils reçoivent une instruction de plus en plus similaire. Ils sont tous passés par l'enseignement supérieur et un très grand nombre d'entre eux a fréquenté les collèges de l'*Ivy League ;* pourtant il faut reconnaître que l'instruction de l'élite militaire diffère de celle des autres membres de l'élite du pouvoir.

Mais que signifient réellement ces faits apparemment simples concernant la composition sociale des hautes sphères ? Que signifient-ils en particulier si l'on essaie de comprendre le degré d'unité et l'orientation de politique et d'intérêt qui peuvent régner dans ces diverses sphères ? Peut-être vaudrait-il mieux poser la question d'une façon illusoirement simple : du point de vue de l'origine et de la carrière, qui, ou quoi, ces hommes représentent-ils ?

Certes, s'ils sont des hommes politiques élus, ils sont supposés représenter leurs électeurs ; et s'ils sont désignés, ils sont supposés représenter indirectement ceux qui ont élu les personnes qui les ont désignés. Mais on reconnaît que cela est une sorte d'abstraction, une formule rhétorique pour laquelle aujourd'hui tous les hommes au pouvoir dans presque tous les systèmes de gouvernement justifiant leur pouvoir de décision. Cela peut être vrai de temps en temps, aussi bien du point de vue de leur motivation que du point de vue de ceux qui bénéficient de leurs décisions. Cependant

il ne serait pas sage de supposer qu'il en est ainsi dans n'importe quel système de pouvoir.

Le fait que les membres de l'élite du pouvoir proviennent du sommet des hautes classes de la société et possèdent un statut élevé ne signifie pas qu'ils ne « représentent » nécessairement que leurs pairs. Et s'ils étaient, en tant que types sociaux, « représentatifs » de tous les niveaux de la population, il ne serait pas sûr pour autant qu'une démocratie équilibrée des pouvoirs et des intérêts serait automatiquement la structure politique de fait.

Nous ne pouvons pas déduire le contenu de l'orientation politique à partir de l'origine sociale et des fonctions de ceux qui font la politique. La situation économique et sociale des hommes qui ont le pouvoir ne nous informe pas sur ce que nous avons besoin de savoir pour comprendre la répartition du pouvoir social. En effet, 1° des hommes qui ont un rang élevé peuvent, du point de vue idéologique, représenter les pauvres et les humbles ; 2° des hommes d'extraction modeste qui ont brillamment réussi par eux-mêmes peuvent défendre avec énergie les droits acquis et héréditaires ; 3° de plus, tous les hommes qui représentent effectivement les intérêts d'une couche sociale ne sont en aucune manière obligés d'en faire partie ou de bénéficier à titre personnel d'une politique destinée à faire davantage valoir les intérêts de cette couche. En résumé, il existe des politiciens qui en vertu de certaines affinités se font les *agents* de groupes donnés, qu'ils le fassent consciemment ou non, qu'ils soient ou ne soient pas payés pour le faire ; 4° et enfin, nous trouvons au sommet, parmi ceux qui prennent les décisions, des hommes qui se trouvent là parce qu'on a fait appel à leur capacité d'« experts ». Il est donc évident que la nature des origines sociales et de la carrière des membres de l'élite du pouvoir ne nous permet pas d'inférer les intérêts de classe et l'orientation politique d'un système moderne de pouvoir.

Est-ce à dire que l'origine sociale et les fonctions des individus haut placés ne signifient rien dans la manière dont le pouvoir est réparti ? Evidemment non. Nous devons simplement nous souvenir qu'il faut prendre soin de ne pas inférer une politique et ses caractéristiques de l'origine sociale et de la carrière, tout en en tenant compte, lorsque nous essayons d'appréhender la réalité politique. Elles signifient simplement que nous devons analyser le contenu psychologique de la politique et les décisions réelles des dirigeants

politiques aussi bien que leur composition sociale. Elles signifient surtou tqu'il faut contrôler, comme nous l'avons fait ici, toute inférence faite à partir de l'origine et de la carrière des acteurs de la scène politique, au moyen d'un examen attentif de la toile de fond constituée par les institutions dans lesquelles ils jouent leur pièce. Si nous ne faisions pas, nous nous rendrions coupables d'édifier une théorie de la société et de l'histoire qui se réduirait à une biographie plutôt simpliste.

Nous ne pouvons uniquement faire reposer la notion d'élite du pouvoir sur le mécanisme des institutions qui président à sa formation ni sur le fait de l'origine et de la carrière de son personnel. Les deux notions sont nécessaires et nous les conservons ici, de même que d'autres nous sont fondamentales, parmi lesquelles celle de l'interpénétration des statuts sociaux.

Les affinités psychologiques et sociales des membres de l'élite du pouvoir ne résident pas seulement dans les ressemblances dues aux origines sociales, à l'appartenance religieuse, à la naissance et à l'instruction. Même si leur recrutement et leur apprentissage avaient moins d'homogénéité, ces hommes n'en formeraient pas moins un type social bien défini et extrêmement homogène. Car ce qui en réalité unit le plus les hommes d'une même sphère, ce sont les critères pour eux essentiels du mode d'admission, de la gloire, de la valeur et de la promotion. S'ils sont les mêmes à l'intérieur d'une sphère donnée, ils auront alors tendance à le devenir chez les individus. Les sphères de l'élite du pouvoir ont effectivement tendance à avoir des codes et des critères communs. Ces valeurs communes jouent souvent dans la cooptation des individus comme types sociaux un rôle beaucoup plus important que toutes les statistiques établissant la communauté d'origine et de carrière qu'ils ont en main.

Dans la confrérie de ceux qui réussissent, ils existe une sorte de force d'attraction réciproque ; elle ne s'exerce pas entre tous les membres des hautes et puissantes sphères, mais le nombre de ceux qu'elle atteint est suffisamment grand pour qu'une certaine unité en résulte. Son expression la plus faible consiste en une sorte d'admiration réciproque et tacite ; lorsqu'elle devient très forte, elle entraîne des mariages. Et entre ces extrêmes on trouve tous les degrés et toutes sortes de rapports possibles. Au moyen des clans, des clubs, des églises et des écoles, d'autres interpénétrations doivent certainement se produire.

Si l'origine sociale et des principes d'éducation partagés ont tendance à rendre plus aisées aux membries de l'élite du pouvoir la compréhension et la confiance réciproques, c'est la fréquentation les uns des autres qui va plus tard consolider tout ce qu'ils sentent avoir en commun. Les membres de plusieurs hautes sphères se connaissent personnellement et son parfois même voisins ; ils se mêlent les uns aux autres sur le terrain de golf, dans les clubs réservés aux hommes, dans les stations et les lieux de villégiature, sur les avions transcontinentaux et sur les paquebots. Ils se rencontrent dans la propriété d'amis communs, ils se font face devant la camera de la T.V. ou ils officient dans la même association philanthropique ; d'après les journaux, ils sont nombreux à avoir croisé le chemin l'un de l'autre, même si ce n'est pas exactement dans les restaurants d'où émanent un grand nombre de ces chroniques. Sur « les nouveaux 400 » qui fréquentent les restaurants en vue, un chroniqueur a désigné 41 très grosses fortunes, 93 dirigeants politiques et 79 *chief executives* de sociétés.

.. ..

A l'intérieur des hautes sphères de l'élite du pouvoir il existe bien des factions ; il y a des conflits d'ordre politique, des ambitions individuelles qui se heurtent. A l'intérieur du parti républicain et même entre les républicains et les démocrates les dissensions sont toujours suffisamment importantes pour expliquer l'existence de méthodes différentes d'opérer. Mais la discipline intérieure et la communauté d'intérêts qui lient les uns aux autres les membres de l'élite du pouvoir se sont avérées plus fortes que les dissensions, plus fortes même que les frontières des nations en guerre.

IV

Nous devons cependant considérer les points de vue opposés aux nôtres, qui ne peuvent pas mettre en doute les faits mais l'interprétation que nous en avons donné. Un tas d'objections seront inévitablement adressées à notre conception de l'élite du pouvoir, mais pour l'essentiel elles n'auront à faire qu'à la psychologie des membres de cette élite. Les libéraux ou les conservateurs pourraient nous faire les objections suivantes :

« Parler d'une élite du pouvoir n'est-ce pas une manière de caractériser les hommes à partir de leurs origines et des associations qui les groupent ? N'est-il pas faux et déloyal

de procéder ainsi ? Est-ce que les hommes — et en particulier les Américains dont il s'agit ici — n'arrivent pas à acquérir la valeur morale exigée par leurs fonctions ? N'arrivent-ils pas à élaborer des vues et une ligne politique qui représentent, dans les limites des possibilités humaines, les intérêts de la nation tout entière ? Ne sont-ils pas tout simplement des hommes qui font leur devoir ?

Que devons-nous répondre à ces objections ?

I. Nous sommes certains que ces hommes sont honorables. Mais qu'est-ce que l'honneur ? L'honneur ne peut signifier que l'attachement à des règles de conduite que l'on croit être honorables. Il n'existe pas un code unique adopté par tout le monde. C'est pourquoi, si nous sommes des gens civilisés, nous ne tuons pas tous ceux qui ne sont pas d'accord avec nous. La question n'est pas : ces hommes sont-ils honorables ? La question est : quel est leur code de l'honneur ? On répond à cette question e ndisant que c'est celui de leur sphère, de ceux dont ils adoptent l'opinion. Comment pourrait-il en être autrement ? C'est là une acception de l'important truisme d'après lequel tous les hommes sont humains et sont des êtres sociaux. Et il est vrai que ce truisme peut être réfuté mais jamais prouvé.

II. A la question concernant leur faculté d'adaptation — qui équivaut à la capacité de transcender les codes de comportement qu'au cours de leur existence et à travers leur travail ils ont acquise — nous devons répondre : non, ils ne peuvent pas la posséder au moins au bout des quelques années d'activité que la plupart ont derrière eux. Croire que cela est possible reviendrait à supposer qu'ils sont en réalité étrangement efficaces : une telle souplesse équivaudrait à la violation de ce que nous pouvons à juste titre appeler leur caractère et leur intégrité. Incidemment, ne serait-ce pas précisément parce qu'une telle intégrité et un tel caractère leur ont fait défaut que les premiers types de politiciens américains n'ont pas représenté une aussi grande menace que celle contenue dans ces hommes de caractre ?

Il serait insultant pour les militaires, tant pour la valeur de leur entraînement effectif que pour celle de leur doctrine, de supposer que les fonctionnaires de l'armée perdent leur caractère et leur manière de voir lorsqu'ils se mettent en civil. Ces éléments de leur formation sont encore plus importants dans leur cas que dans celui des *executives* des sociétés, car la préparation à ce métier est plus profonde et plus radicale.

« Le manque d'imagination, a remarqué Gerald W. Johnson, ne doit pas être confondu avec l'absence de principes. Au contraire, un homme dépourvu d'imagination a souvent des principes très élevés. L'ennui vient de ce que ses principes sont conformes à celui de la célèbre définition que Cornford en a donné : « Un principe est une règle d'inaction qui fournit des raisons valables et générales pour ne pas faire dans une situation bien déterminée ce que l'instinct dépourvu de principes aurait senti qu'il fallait faire. »

Ne serait-il pas ridicule de croire sérieusement, par exemple, que Charles Erwin Wilson a représenté en réalité d'autres intérêts que ceux du monde des sociétés ? Et ce n'est pas parce qu'il manque d'honnêteté ; c'est bien au contraire parce qu'il est probablement un homme fortement intègre — un homme aussi solide qu'un dollar. Il est ce qu'il est et il ne peut pas être autrement. Il n'est qu'un membre de l'élite professionnelle des sociétés, au même titre que le sont ses collègues, que ce soit dans le gouvernement ou en dehors ; il est l'image de la puissance du monde des sociétés ; il représente son pouvoir ; et il croit sincèrement en ces mots venant de lui et si souvent cités, à savoir que « ce qui est bon pour les Etats-Unis est bon pour la General Motors Corporation et vice-versa ».

Ce qui est révélateur dans les audiences émouvantes ayant pour thème le fait que ces hommes s'assurent de plus en plus les postes politiques n'est pas le cynisme dont ils font preuve vis-à-vis des lois ou des législateurs d'importance moyenne, ni leur répugnance à disposer de leurs revenus personnels. Ce qui est intéressant, c'est de constater à quel point il est impossible à ces hommes de rompre les engagements qu'ils ont contractés vis-à-vis du monde des sociétés en général et vis-à-vis de leurs propres sociétés en particulier. Non seulement leur argent, mais leurs amis, leurs intérêts et leur éducation — bref leur existence même — sont profondément engagés dans ce monde. Le fait de disposer de leurs revenus est bien sûr tout simplement un rituel purificateur. La question n'est pas tellement dans le fait que les intérêts financiers ou personnels se trouvent dans une société donnée, mais dans le fait de s'identifier au monde des sociétés. Demander tout à coup à un homme de se détourner de ces intérêts et d'abandonner cette manière de sentir revient presque à demander à un homme de devenir une femme.

III. A la question concernant leur patriotisme et leur désir

de servir la nation dans son ensemble, nous répondrons d'abord, que, semblables en cela au code de l'honneur, les sentiments patriotiques et l'appréciation de ce qui est bon pour l'ensemble de la nation ne sont pas des faits ultimes mais des matières sur lesquelles les opinions sont très partagées. De plus, les opinions patriotiques elles-mêmes sont déterminées et soutenues par ce qu'un homme est devenu, ce devenir ayant été lui-même conditionné par sa manière de vivre et les gens avec qui il a vécu. Il ne s'agit pas ici de déterminer d'une façon purement mécanique le caractère individuel en fonction des conditions sociales ; il s'agit d'un processus complexe qui est solidement implanté dans la tradition des études sociales modernes. On est seulement en droit de s'étonner du fait que tant de savants en études sociales l'ignorent systématiquement lorsqu'ils traitent de politique.

IV. On ne peut pas se contenter de dire que l'élite est constituée par des hommes qui font leur devoir. Ils sont ceux-là même qui déterminent ce qu'est leur devoir et celui de leurs subordonnés. Ils ne font pas qu'obéir purement et simplement à ses ordres : ils donnent ces ordres. Ils ne sont pas simplement des « bureaucrates » : ils sont à la tête de la bureaucratie. Ils peuvent essayer de déguiser ces faits à leurs yeux et aux yeux d'autrui en faisant appel aux traditions dont ils s'imaginent être les fidèles interprètes, mais ces traditions sont diverses et ils sont obligés de faire un choix pour savoir laquelle ils serviront. Ils doivent prendre des décisions pour lesquelles il n'existe tout simplement aucune tradition.

Et maintenant voyons quelles sont les données que ces diverses réponses viennent fortifier. Elles renforcent le fait que nous ne pouvons pas raisonner sur les événements relatifs à la vie « publique » et sur le cours de l'histoire en nous basant simplement sur les motivations et le caractère des hommes ou des petits groupes qui occupent de hautes et puissantes positions. Reconnaître ce fait ne veut pas dire que nous nous laissons intimider par ceux qui nous accusent d'aborder le problème comme nous l'avons fait et d'avoir ainsi porté atteinte à l'honneur, à l'intégrité ou aux capacités de ceux qui ont une position élevée. En premier lieu, il n'est pas ici question du caractère des individus ; et si des exemples ultérieurs nous amènent à le penser, nous n'hésiterons pas à le dire clairement. En attendant, nous jugerons les hommes qui ont le pouvoir en termes de pouvoir, nous

les jugerons sur ce qu'ils font en tant que maîtres des décisions et non sur ce qu'ils sont ou peuvent faire dans leur vie privée. Notre intention est en effet ailleurs : nous nous intéressons à leur politique et aux *conséquences* de leur comportement dans leurs fonctions. Nous tenons à rappeler que les hommes de l'élite du pouvoir occupent aujourd'hui les places stratégiques dans la structure de la société américaine ; ils dirigent les institutions dominantes d'une nation dominante ; en tant que groupe d'hommes ils ont le pouvoir de prendre des décisions dont les conséquences peuvent être terribles pour les populations du monde qui en dépendent.

V

En dépit de leurs ressemblances sociales et de leurs affinités psychologiques, les membres de l'élite du pouvoir ne constituent pas un club où ils seraient des membres permanents respectant des limites formelles et fixes. Il est dans la nature de l'élite du pouvoir de subir un grand nombre de transformations et de ne pas consister en un même petit groupe d'hommes, restant aux mêmes postes d'un même ordre. Le fait que des hommes se connaissent personnellement n'implique pas qu'ils représentent ensemble une même ligne politique ; et le fait qu'ils ne sont pas amis ne prouve pas leurs divergences. La conception de l'élite du pouvoir ne repose pas principalement, ainsi que je l'ai signalé à plusieurs reprises, sur les relations personnelles d'amitié.

Au fur et à mesure que ce que l'on exige des individus qui briguent les postes de premier plan de chacun des principaux ordres est de moins en moins différencié, les types d'hommes qui occupent ces postes finissent par se ressembler de plus en plus, à cause de la sélection qui s'opère et de l'exercice de leur métier. Nous ne procédons pas ici à une simple déduction allant de la structure au personnel. Il s'agit d'un fait et la preuve en est dans le va-et-vient incessant qui n'a pas cessé de se produire entre les trois structures, et souvent en épousant des formes très compliquées. Les *chief executives*, les seigneurs de guerre et les politiciens agréés sont entrés en contact à l'occasion de la deuxième guerre mondiale et se sont unis très profondément dans le travail ; à la fin de la guerre ils ont poursuivi leur association en dehors de la communauté de leur croyance, de la concordance de leur statut social et de la convergence de leurs intérêts. Une proportion notable des hommes situés au sommet des ordres

militaire, économique et politique, a, au cours des quinze dernières années, occupé des postes dans un ou plusieurs de ces ordres : à l'intérieur des hautes sphères il existe une interchangeabilité de fonction qui est formellement basée sur le fait que l'on suppose que « les capacités de l'executive » peuvent aussi bien servir dans un domaine que dans l'autre, ces capacités étant elles-mêmes basées, en substance, sur la cooptation par des clans de gens déjà en place. En tant que membres d'une élite du pouvoir, la plupart de ceux qui sont pris dans l'engrenage en viennent à considérer le « gouvernement » comme un paravent derrière l'autorité duquel ils font leur travail.

.. ..

Les couches périphériques de l'élite du pouvoir — qui se renouvellent plus souvent que le noyau — sont constituées par « ceux qui comptent » même s'ils ne sont pas de ceux qui prennent les décisions de poids ou s'ils n'ont pas de fonction de liaison entre les ordres. Tout membre de l'élite du pouvoir doit éviter de prendre pour son compte personnel des décisions qui seront attribuées à l'élite du pouvoir. Tout membre, dans les décisions qu'il doit prendre, tient sérieusement compte des autres. Leurs décisions ne concernent pas uniquement les différents domaines de la paix et de la guerre ; ceux qui prennent des décisions sans faire appel directement à eux tiennent compte de leur existence.

A la périphérie et au-dessous, un peu au-dessus des échelons inférieurs, l'élite du pouvoir se perd dans les paliers moyens du pouvoir, dans les rangs et les files de congressistes, les groupes de pression qui n'ont pas accès à l'élite du pouvoir elle-même et aussi dans une multitude d'intérêts régionaux, locaux et particuliers à chaque état. Même si tous les individus appartenant aux moyennes sphères ne font pas partie de ceux qui comptent, on les prend parfois en considération, on les manie, on les persuade, on les brise ou on les installe dans les hautes sphères.

Lorsque l'élite du pouvoir découvre que pour réaliser quelque chose il faut descendre un peu plus bas que ses frontières — comme c'est le cas lorsqu'il est nécessaire que certains décrets passent par le Congrès — elle est obligée d'exercer elle-même quelque pression. « Le travail de liaison » est l'expression consacrée par l'élite du pouvoir pour désigner le « lobbying » de niveau élevé. Des personnalités militaires ont des « liaisons » avec le Congrès, avec certains secteurs rebelles de l'industrie, avec pratiquement tout élé-

ment important qui ne fait pas directement partie de l'élite du pouvoir. Les deux hommes de la Maison Blanche qui font partie du personnel et que l'on appelle des hommes de « liaison » ont tous deux l'expérience des questions militaires ; l'un d'eux est un ancien directeur de banque d'investissement ; il est également avocat et général.

Ce sont non seulement les associations d'hommes d'affaires mais les clans d'avocats et de directeurs de banques d'investissement qui représentent la politique active des riches sociétaires et des membres de l'élite du pouvoir. « Tandis qu'il est généralement supposé que les associations nationales ont une énorme importance pour ce qui est d'exprimer l'opinion publique et de diriger l'orientation de la politique, plusieurs faits indiquent que l'interaction entre ces associations, sur le plan formel, n'est pas très étroite. La tendance générale au sein des associations semble viser à stimuler des activités concernant les intérêts spécifiques de l'organisation, et leurs efforts sont dépensés davantage dans l'éducation de leurs propres membres que dans des essais d'inuencer d'autres associations sur les problèmes dont il s'agit... En tant qu'instances formulant et définissant la structure globale de valeur de la nation, elles (les associations professionnelles) sont importantes... Mais une fois les problèmes clairement définis des individus qui sont en relation avec les gros intérêts économiques sont appelés à la rescousse afin d'exercer les pressions nécessaires aux points requis et aux moments stratégiques. Les associations nationales peuvent agir comme instances qui coordonnent de telles pressions mais le facteur décisif dans les décisions politiques finales semble être la communication entre individus se trouvant au sommet des grosses sociétés dont les intérêts sont en jeu.

Le « lobbying » traditionnel mené par des associations professionnelles existe toujours mais il concerne d'habitude les niveaux moyens de pouvoir — visant en général le Congrès et aussi, bien entendu, les propres membres de l'association en question. La fonction la plus importante de la « National Association of Manufacturers », par exemple, consiste moins à influencer la politique qu'à révéler aux petits entrepreneurs que leurs intérêts sont identiques à ceux des grandes entreprises. Mais il y a aussi un « lobbying de niveau élevé ». Partout dans le pays, les dirigeants des sociétés entrent dans les sommets militaires et politiques par le moyen de l'amitié personnelle, des associations économiques et professionnelles

et de leurs divers sous-comités, de clubs exclusifs, d'affiliation politiques ouvertes et des relations de client à fournisseur. Un auteur, qui a fait une enquête de première main sur ces clans dirigeants, affirme que « ces dirigeants sont extrêmement sensibilisés à plusieurs des problèmes majeurs de politique courante qui se posent à la nation tels que le maintien d'un bas niveau de taxes, le transfert de toutes les activités productives à des entreprives privées, l'accroissement du commerce extérieur, le maintien à un minimum du programme social et des autres activités domestiques du gouvernement et le renforcement et le maintien de l'emprise du parti au pouvoir à l'échelle nationale ».

VI

La conception de l'élite du pouvoir et de son unité repose sur l'existence dans les organismes économiques, politiques et militaires de développements correspondants et d'intérêts qui coïncident. Elle est basée également sur la similarité des origines sociales et des vues et sur l'interpénétration, dans leurs rapports sociaux et individuels, des membres des hautes sphères de chacun de ces ordres dominants. L'union des forces institutionnelles et psychologiques apparaît à son tour dans l'importante circulation du personnel qui se fait à l'intérieur des trois grands ordres et entre eux aussi bien que dans l'apparition de gros intermédiaires comme dans « le lobbying de niveau élevé ». La conception de l'élite du pouvoir, par conséquent, ne repose pas sur l'hypothèse que l'histoire américaine, depuis le commencement de la deuxième guerre mondiale, doit être considérée comme le résultat d'un complot tenu secret ou comme une grande conspiration, soigneusement organisée, des membres de cette élite. La conception dont il s'agit ici a des fondements purement impersonnels.

Il y a toutefois peu de doute que l'élite du pouvoir américaine — qui contient, nous dit-on, quelques-uns « des plus grands organisateurs du monde » — a également planifié son action et a même conspiré. L'apparition de l'élite, comme nous l'avons déjà expliqué, n'a pas été et ne pouvait pas être le résultat d'un complot ; et la solidité de la conception ne repose pas sur l'existence de quelque secret ou de quelque organisation connue de tout le monde. Mais une fois que

les tendances structurelles se sont affirmées et qu'il s'est trouvé des hommes pour les utiliser, l'élite du pouvoir est apparue. Ses membres ont planifié leur action et préparé des programmes et effectivement il est possible d'expliquer de nombreux événements et la politique officielle de la cinquième période sans se référer à l'élite du pouvoir. Richard Hofstadter faisait remarquer « qu'il existe une grande différence entre le fait de placer ces conspirations *dans* l'histoire et de dire le fait que l'histoire *est* effectivement une conspiration... ».

.. ..

L'élite ne « croit » pas en une élite compacte qui se tient dans les coulisses et en une masse qui reste en bas. Elle ne parle pas ce langage. Il s'agit uniquement du fait que le peuple est, par nécessité, dans la confusion et qu'il doit, à la manière d'un enfant confiant, laisser aux experts le soin de comprendre le nouveau domaine de la politique extérieure, de la stratégie, et du gouvernement. De la même manière, tout le monde sait qui dirige l'affaire et que quelqu'un doit le faire. Les autres, de toutes façons, n'en ont pas envie et de plus ils ne savent peut-être pas comment s'y prendre. Et ainsi, le fossé qui existe entre ces deux fractions de la société ne fait que s'agrandir.

Lorsque les crises sont définies comme des crises totales et en apparence permanentes, les conséquences des décisions deviennent totales et les décisions prises dans chacun des principaux domaines de l'existence deviennent intégrées et totales. Dans d'autres ordres institutionnels ces conséquences peuvent, jusqu'à un certain point, être prévues ; au-delà de ce point, on doit prendre des risques. C'est alors qu'on s'aperçoit que les hommes doués d'imagination et ayant une certaine formation se font rares et que les *executives* se plaignent d'avoir peu de successeurs qualifiés en matière de politique, d'affaires militaires et économiques. Ces plaintes, à leur tour, entraînent la constante préoccupation que l'on montre à former des successeurs qui soient capables de remplacer les hommes âgés qui se retirent du pouvoir. Dans chaque domaine apparaît une nouvelle génération d'individus qui ont grandi à une époque de coordination des décisions.

Dans chacune des sphères de l'élite nous avons trouvé cette préoccupation vis-à-vis du recrutement et de la formation de successeurs qui seront des hommes « possédant un jugement et des connaissances étendues », c'est-à-dire capables de

prendre des décisions qui impliquent des domaines institutionnels autres que le leur. Les *chief executives* ont établi des programmes formels de recrutement et de formation pour equiper le monde des entreprises pratiquement comme un État dans l'État. Le recrutement et la formation de l'élite militaire ont été longtemps professionnalisés d'une manière rigide mais aujourd'hui il existe une routine dans les méthodes d'éducation que les anciens généraux et amiraux considèrent comme dénuée de sens.

Seul, l'ordre politique, en l'absence d'une administration publique authentique, est resté en arrière, créant un vide administratif qui a attiré les bureaucrates militaires et les outsiders des sociétés. Mais même dans ce domaine, depuis la deuxième guerre mondiale, des hommes d'élite, qui partageaient le point de vue de feu James Forrestal, ont essayé à maintes reprises de créer un service de carrière qui comporterait des périodes à faire dans le monde sociétaire aussi bien que dans les organismes du gouvernement.

Ce qui manque c'est un programme d'élite véritablement commun en matière de recrutement et de formation car la filière de l'école préparatoire, du collège de l'Ivy League et de la Faculté de Droit ne correspond pas aux exigences qui sont posées maintenant aux membres de l'élite du pouvoir.
.. ..

VII

L'idée de l'élite du pouvoir repose sur les faits suivants, auxquels elle nous permet de donner un sens : 1° les tendances institutionnelles décisives qui caractérisent la structure de notre époque, la suprématie des militaires dans l'économie de forme sociétaire en particulier, et, plus largement, les diverses coïncidences des intérêts objectifs des institutions politiques, économiques et militaires ; 2° les similarités sociales et les affinités psychologiques des hommes qui sont aux postes de direction de ces structures et en particulier l'interchangeabilité accrue des fonctions au sommet de chacune d'elles et la circulation qui s'est intensifiée entre les trois ordres de fonctions des hommes au pouvoir ; 3° les ramifications, au point que chaque mesure affecte virtuellement toutes les autres, des décisions qui sont prises au sommet l'apparition au pouvoir d'un groupe d'hommes qui, par

formation et inclination, sont dans leur profession des organisateurs d'une puissance considérable et auxquels la formation de parti démocratique n'impose aucun frein.

D'une manière négative, la formation de l'élite du pouvoir repose : 1° sur la relégation des politicien professionnels aux niveaux moyens du pouvoir ; 2° la chute de la fonction législative en une sorte d'organisation de l'impasse du conflit entre les intérêts de localités souveraines ; 3° l'absence virtuellement totale d'une administration publique constituant un dépositaire politiquement neutre mais efficace de puissance intellectuelle et d'aptitudes administratives ; 4° le secret officiel croissant derrière lequel de grandes décisions sont prises sans discussions auxquelles participeraient le public et même le Congrès.

Il en est résulté que le dirigeant politique, le riche sociétaire et le militaire qui monte ont ensemble constitué l'élite du pouvoir et les grands ordres centralisés qu'ils dirigent, et empiété sur les anciens équilibres qui sont maintenant relégués aux niveaux moyens du pouvoir. Aujourd'hui la société équilibrée est une conception qui appartient précisément aux niveaux moyens, et, à ce niveau, l'équilibre est devenu plus souvent une affaires de forces et d'exigences provinciales bien retranchées et nationalement irresponsables qu'un centre de pouvoir et de décisions nationales.

Mais que dire de la base ? Au moment où toutes ces tendances se sont manifestées au sommet et aux niveaux intermédiaires qu'est-il arrivé au grand public américain ? Si le sommet jouit d'une puissance sans précédent et si de plus en plus il s'unifie et affirme sa volonté ; si les milieux intermédiaires sont de plus en plus enfermés dans une impasse semi-organisée, — dans quel état se trouve la base, dans quelle situation le grand public ? On pourrait démontrer à ce propos que la montée de l'élite du pouvoir repose sur la transformation des publics de l'Amérique en une société de masse et à certains égards participe à cette transformation...

C. Wright Mills.

(Traduit par Rilka Walter.)

Extrait de The Power Elite, *publié par Oxford University Press.*

PIÈCES POUR LE PROCÈS DÉRY

Le dimanche de Pâques, un communiqué officiel du gouvernement hongrois annonçait l'arrestation du romancier Tibor Déry, accusé de menées contre-révolutionnaires, en même temps que la dissolution de l'Association des Écrivains. Depuis, les autorités hongroises cherchent à démontrer que Déry fut l'un des responsables de la « contre-révolution » d'octobre. Mais, ne pouvant lui reprocher une « activité conspiratrice » quelconque, elles essaient de prouver que son œuvre littéraire à elle seule constitue un délit suffisamment grave pour justifier sa condamnation.

Il nous a semblé utile de présenter aux lecteurs français quelques pièces du dossier de l'affaire Déry, en l'occurrence l'autobiographie de l'écrivain qu'il publia en septembre 1955, c'est-à-dire en pleine tentative de restauration rakosiste, dans la revue Uj Hang (Voix nouvelle). *Ce document s'arrêtant à l'année 1945, nous l'avons fait suivre de quelques brèves précisions pour les années ultérieures.*

Nous publions ensuite un article du journal Magyarorszag *(n° 10) daté de mai 1957. Déry y est violemment pris à partie pour le récit* Derrière le mur de briques, *que* Les Temps Modernes *ont publié dans leur numéro hongrois. Ainsi le lecteur pourra-t-il se faire une opinion par lui-même.*

AUTOBIOGRAPHIE

Je naquis à Budapest en 1894, d'une famille bourgeoise. Mon enfance s'écoula comme en serre chaude, et je n'avais guère de rapports avec le monde extérieur, ce qui s'explique, avant tout, par mon état de santé et les craintes excessives qu'il inspirait à ma mère. Depuis l'âge de quatre ans, et pendant quatre ou cinq ans, je souffris de tuberculose osseuse, je dus garder le lit et je subis l'une après l'autre quatre interventions chirurgicales de l'astragale gauche. Ma solitude fut d'autant plus complète que je passais une grande partie de ces années à l'étranger, dans

diverses maisons de repos, passant de l'une à l'autre, et séjournant dans des milieux où l'on parlait diverses langues étrangères. La plupart du temps, cependant, j'étais confiné dans le vase clos de la famille. Je passai près de dix-huit mois à l'hôpital de Norderney, ville allemande de la mer du Nord, tout seul pour une fois, loin de la protection maternelle. Que je n'aie appris à mentir qu'à l'âge de 10 ans montre combien j'étais gâté et étranger au monde. En revanche, je recevais avec une crédulité absolue tout ce qui me venait du monde extérieur.

Mon ignorance — nous pourrions aussi bien l'appeller innocence — ne fut que peu entamée jusqu'à l'âge de 10 ou 12 ans, période durant laquelle je suivis à la maison deux classes de lycée. J'étais complètement rétabli, mais ma mère ne me laissait échapper qu'à contre-cœur de ses mains dorloteuses. Et cela bien qu'en 1904 — j'avais alors 10 ans — elle eût donné le jour à un second fils. Désormais, elle partageait ses soucis et ses craintes entre deux garçons, et il se peut que j'aie joui d'un peu plus de liberté. Mon père, son aîné de vingt ans, se trouvait écarté du microcosme où je vivais avec ma mère, non seulement parce que c'était un homme, mais à cause de la grande différence d'âge. Il s'avéra d'ailleurs que mes goûts et mes penchants étaient plus proches de ceux de ma mère. Il est caractéristique que mon premier larcin, je l'aie accompli au détriment de mon père : je devais avoir 10 ou 12 ans quand, un jour, je volai une couronne dans le porte-monnaie qu'il rangeait dans le tiroir de sa table de chevet; je répétai ce geste plusieurs fois par la suite.

Les menus mensonges et les menus larcins eurent pour effet de réduire peu à peu la distance qui me séparait du monde. Cette évolution s'accéléra de façon évidente quand, après avoir réussi les examens des deux classes faites à la maison, je fus inscrit au lycée de la rue Marko, à Budapest. Deux ans plus tard, à ma demande, j'entrais à l'Académie de Commerce. J'avais choisi une carrière que, par la suite, tant pour une expérience personnelle désastreuse que pour des considérations sociales et morales, j'ai considérée comme la plus malsaine qu'un homme puisse embrasser. La seule raison de mon choix fut que je n'aimais pas l'étude ou, plus précisément, l'étude orientée et la discipline qui en est le corollaire obligé. Or, à l'Académie de Commerce, je pouvais arriver en trois classes au bachot, alors qu'il m'en restait quatre à faire au lycée.

A l'école, je liai avec le monde une connaissance superficielle : ma petite âme remplie de bonne foi et d'ignorance se heurtait à la réalité. J'en voyais trente-six chandelles. Jusque-là j'avais rencontré peu d'hostilité et même peu d'intentions malveillantes.

Quand, rarement, le cas s'était produit, j'avais eu presque toujours la satisfaction d'user de représailles. Mes parents réparaient d'eux-mêmes, par un verdict immédiat, les injustices les plus flagrantes à mon sens. Mais, d'une façon générale, j'avais connu peu de contacts brutaux avec mon entourage. J'étais un garçon doux, plein de bonne volonté et d'amour du prochain, et même respectueux. Seule l'injustice envers moi ou envers autrui me faisait sortir de mes gonds, même lorsqu'elle venait de mes parents, même de ma mère. C'est dans ces dispositions que j'entrai au lycée, sans me douter de rien, complètement désarmé devant les ruses multiples de la société estudiantine.

Dans ma naïveté totale j'étais fermé à l'humour, et plus encore à l'ironie. Les railleries de mes camarades, les sarcasmes d'un professeur me faisaient le même effet que s'ils m'avaient mis nu de force. De l'attitude de mon entourage, je tirais la conclusion que tout le monde me méprisait et me détestait. Mon bon sens, très éloigné du sens commun, trébuchait à chaque pas dans la pratique de la vie scolaire. J'étais indigné de voir les gosses mentir au professeur, indigné de voir les professeurs mentir aux enfants en les forçant à ingurgiter des programmes auxquels eux-mêmes, en partie, ne croyaient pas. Les règles d'une discipline que je ne comprenais pas me mettaient en rage parce que je les prenais au sérieux et que je ne cherchais pas à leur échapper. J'étais couvert de plaies et de bosses. Je ne comprenais pas le sens d'études qui ne m'intéressaient pas et ne pouvaient donc pas m'être profitables. La révolte grondait dans mon cœur.

C'est ainsi que commençaient à se former mes dispositions psychiques élémentaires vis-à-vis de la société. Trop de susceptibilité. Trop peu de confiance en moi-même, trop de timidité parce que je me savais en minorité. Haine farouche de toute injustice parce que tout le monde se montrait injuste envers moi. Hostilité devant toute connaissance qui ne m'était pas révélée par ma propre curiosité. Et comme j'avais l'impression que la contrainte — dont je ne distinguais pas encore les déterminations sociales — était responsable au premier chef de la dégradation des gens, des mensonges, de la tricherie, de l'hypocrisie, de la lâcheté, de l'ignominie, comme j'avais l'impression que la contrainte était le plus grand des maux — je ne connaissais pas encore la misère matérielle — une soif inextinguible, et que je n'ai pas encore étanchée aujourd'hui, s'emparait de moi pour la liberté, pour toutes les formes de la liberté.

Dans le même temps, pour ne pas perdre pied, j'essayais de ressembler extérieurement à mon entourage, c'est-à-dire de m'avilir du point de vue de mes propres normes morales. Par la suite, je

n'y ai parfois que trop bien réussi. Dès ce moment, et pendant plusieurs dizaines d'années, les événements intérieurs et extérieurs de mon existence se présentent sous deux aspects : d'une part, un effort soutenu vers l'honnêteté individuelle et sociale, d'autre part, à de longs intervalles et pour peu de temps il est vrai, un relâchement de cet effort, son agonie brève et douloureuse. La continuité et les triomphes de cet effort furent toujours assurés par l'amour de mon métier, la littérature. C'est le combat entre les deux aspects de ma vie qui m'a rendu vraiment révolutionnaire.

Après le baccalauréat, mes parents m'envoyèrent dans un internat de Saint-Gallen, en Suisse, pour que j'apprenne les langues étrangères. L'établissement comptait plusieurs centaines de pensionnaires répartis en huit classes. Une discipline intelligente et pas trop rigide régentait ces élèves de 6 à 28 ans, mais même ces brides lâches me paraissaient trop tendues. Je me révoltais sans cesse contre une règle ou une autre. J'étais obstiné, irréductible; je ne craignais aucune punition et j'avais si bien contaminé mes camarades, j'étais à l'origine de tant de conflits que le directeur de l'établissement estima plus sage de passer un compromis avec moi. Il institua une classe intermédiaire à l'usage de quelques jeunes gens de mon âge qui avaient la permission de sortir en ville une fois par semaine sans surveillance. En outre, je reçus l'autorisation de travailler dans ma chambre et non dans la classe commune, et un poste fut spécialement créé à mon intention. Je fus nommé facteur de l'école et, à ce titre, lorsqu'il fallait porter des plis urgents, je pouvais me rendre à la ville sans être accompagné. Dois-je dire que je n'abusai pas de ces concessions et que je respectai scrupuleusement les règles nouvelles faites à ma mesure ? En fin de compte, il me suffisait d'avoir la possibilité de jouir de la liberté, et je ne l'utilisais pas dans d'autres voies que celles tracées par la morale de l'école.

La candeur de mon enfance était restée intacte, quant au fond, et devait le rester de longues années encore, jusqu'à mon âge mûr, pourrais-je dire. Mais c'est à Saint-Gallen que j'ai connu de près ou, plus exactement, que j'ai vu de mes yeux, la manifestation pratique d'un égarement psychique et d'un égarement physique de l'humanité : l'antisémitisme et l'homosexualité. Jusqu'à l'âge de 18 ans, tant à Budapest qu'à l'étranger, je ne les avais rencontrés qu'à l'état de notion. A Saint-Gallen seulement je compris qu'on les mettait en pratique. L'antisémitisme, sous une forme modérée, avait pris pour cible un jeune hongrois nommé Goldberger, d'une assez laide figure. Quant à l'homosexualité, ce fut la cause d'un scandale retentissant : on découvrit en effet les pratiques d'un groupe de « grands » qui habitaient un bâtiment isolé de l'insti-

tution. L'antisémitisme provoqua en moi indignation et dégoût, encore que, personnellement, je ne pusse souffrir Goldberger. L'homosexualité me parut répugnante, mais éveilla ma curiosité muette. C'est encore à Saint-Gallen que j'assistai à un événement dont je n'avais entendu parler jusqu'alors que par les journaux et les romans : l'enlèvement d'une jeune fille. Un élève urugayen enleva, en effet, la fille de notre directeur français G... Le père les rattrapa dans une petite ville italienne; c'était déjà la nuit, et les amoureux reposaient à l'hôtel. Pour ma part, je ne savais pratiquement rien de l'amour physique, bien que, depuis l'âge de 10 ans, j'aie été plusieurs fois mortellement épris. Les lumières reçues des activités sexuelles déchaînées autour de moi mettaient ma curiosité à vif. Mais la susceptibilité, la timidité, l'amour-propre et la crainte de l'échec, c'est-à-dire toujours l'éloignement d'avec le réel, allaient me tenir longtemps écarté des expériences pratiques.

A Saint-Gallen, je connus la violence physique pour la première fois. Un Brésilien de 24 ans, fort comme un taureau, désigné pour jouer les pions, m'enferma un jour brutalement dans une salle vide, sur l'ordre du directeur. Ce moment d'humiliation physique devait rester gravé dans ma mémoire et dans mes nerfs pour toute la vie. Jusque-là, une fois seulement mon père avait levé la main sur moi.

Après une année à Saint-Gallen, j'entrai à la Société Anonyme *Neuschloss*, entreprise de scierie de Nasic, sans doute la plus grosse entreprise de ce genre en Europe, et dont mon oncle était directeur général. Je ne soupçonnais pas qu'un jour je deviendrais un homme de plume, bien que la littérature et les beaux-arts excitassent ma curiosité et mon imagination encore désœuvrées plus que toute autre réalisation humaine. Ce fut un de mes anciens condisciples de l'Académie de Commerce, Andor Grosz, qui me guida dans ce domaine. Il avait un an de plus que moi, et si je m'étais lié avec lui d'une amitié que je croyais à la vie et à la mort, c'est surtout parce qu'il avait échoué à un examen de fin d'année et qu'il devait redoubler sa classe. Cet échec hypnotisait littéralement ma petite conscience correcte de fort en thème. Je sentais flotter autour de ce héros satanique l'odeur de roussi, âcre et mystérieuse, du péché. Notre amitié dura longtemps, même si, par la suite, elle se relâcha de plus en plus, et elle ne se termina qu'avec le suicide de mon ami, dont je n'ai jamais éclairci les raisons.

Les quelque six ans passés à la Société Anonyme « Nasici » m'éveillèrent à la conscience politique. Doué d'un esprit qui ne mûrit et ne travaille que lentement, ma prise de conscience ne

'effectua que par étapes. Plusieurs motifs contribuèrent à mon veil. Mon oncle, en qualité de directeur général de l'entreprise, tait mon ennemi naturel. C'était un homme puissamment riche, ui m'inspira la défiance des autres riches. Il voulait faire de moi on successeur, alors que je lorgnais déjà une autre profession lont, pour l'heure, je ne connaissais rien. La fille de mon oncle, ui est restée ma meilleure amie, était en état de révolte constante ontre son père, et le conflit des générations s'alimentait, de façon eu perceptible au début, d'un contenu politique. Je n'aimais pas, t même je finis par prendre en dégoût, le milieu — composé en najorité de riches bourgeois — où évoluait ma famille. Je méprisais e travail visant uniquement la fortune, la culture de ces gens me araissait superficielle, leurs intérêts factices, leur habillement et eurs manières mondaines, que l'on voulait m'imposer, insupportables. Je n'oublierai pas que la seule gifle que j'ai reçue de non père, je me l'attirai pour avoir refusé, un jour de visite, de nettre des manchettes amidonnées. Enfin, bien que livré encore mes propres cogitations, je commençais à me demander pourquoi non oncle avait tellement plus de revenus et de fortune qu'un de es contremaîtres de la section des bois de parquet, Bartl, homme emarquablement intelligent et honnête.

Autre raison : je faisais mes débuts de poète, et je croyais avoir lécouvert, avec ma susceptibilité à fleur de peau, que la bourgeoisie — seule classe que je connusse alors — exprimait son lédain pour les réalisations peu rentables du cœur et de l'esprit ar des tapes condescendantes et des sourires indulgents. Déjà 'étais lié avec des artistes, comme le peintre sourd-muet Lajos 'ihanyi, et des écrivains, comme J. J. Tersanszky. Leur vie privée n'attirait davantage que celle des gens de mon milieu. La liberté le leur démarche était pour moi l'exemple de la liberté de l'esprit. a discipline des employés de bureau me pesait aussi. Lorsque je ontemplais les horizons tellement plus larges de mes amis artistes ui fréquentaient le café Balaton, je me jugeais emprisonné. En 917, la revue *Nyugat* (Occident) publia ma première œuvre mprimée, un petit roman intitulé *Lia*, en deux livraisons. Peu près, le Parquet ouvrait des poursuites contre moi, et le tribunal e Budapest me condamna pour « atteinte aux bonnes mœurs ar le canal de la presse ». L'accueil reçu par ma première œuvre enforça mon opposition à la bourgeoisie, c'est-à-dire à la société ourgeoise representée par l'avocat général.

Pour dernière raison, je citerai la guerre. En 1914, au moment ù le conflit éclata, dans un élan d'enthousiasme dont je n'ai pas ncore déterminé les raisons, j'essayai, la tête à l'envers, de 'engager comme volontaire. Par bonheur, je ne fus pas reconnu

bon pour le service, pour atrophie musculaire de l'épaule droite entraînant une certaine rigidité, séquelle de ma maladie d'enfant. A mesure que le temps passait, je devenais de plus en plus réservé, à l'égard des communiqués officiels d'abord, puis à l'égard de toute la guerre. C'est vers ce temps-là que tombèrent entre mes mains les mémoires de Kropotkine, un volume de Marx, et l'étude de Tchernichevsky sur Dostoïevski. Je me jetai tête première dans la littérature russe. Déjà je haïssais la guerre dont je commençais à reconnaître le caractère de classe, fondant uniquement mon jugement sur un fait éclatant aux yeux de tous : une bonne partie de la bourgeoisie cossue arrivait en effet à se planquer dans le hinterland. Lorsqu'en 1916 ou 17 un nouveau conseil de révision me reconnut bon pour le service, c'est avec le soulagement d'un pacifiste convaincu que j'acceptai l'exemption que me valut ma situation dans une entreprise travaillant pour la défense nationale. Avec un léger remords, je me planquai à mon tour dans le hinterland. Je ne saisis que dans ses grandes lignes la révolution russe qui venait d'éclater, mais lorsqu'un prisonnier de guerre russe, sachant l'allemand, m'expliqua la différence entre les mencheviks et les bolcheviks, j'honorai ceux-ci de mon approbation sans hésiter. Je me mis à lire des ouvrages de sociologie. En 1918, j'organisai une lutte revendicative parmi les employés de *Nasici ;* à la suite de quoi nous nous inscrivîmes tous au syndicat social-démocrate et nous déclenchâmes la grève. Une fois le mouvement victorieusement terminé, mon oncle me fit immédiatement verser dans l'armée. Jusqu'à la révolution d'octobre 1919, je réussis à échapper tant bien que mal aux dents de loup de la guerre, passant le plus clair de mon temps dans les prisons militaires, car j'étais un récidiviste de la désertion.

J'étais entré à *Nasici* en 1912, avec un traitement initial de 60 couronnes par mois, au titre de stagiaire. Sept ans plus tard, lorsque je fus chassé de mon poste de faisant fonction de chef du service de fabrication des parquets, je ne gagnais que 170 couronnes par mois. S'y ajoutait un mois double, si j'ai bonne mémoire. D'un même bond, je quittais cet emploi fixe qui allait devenir le rêve inaccessible du poète Attila Jozsef, et la société bourgeoise.

Lorsque, fin 1918 ou début 1919, j'adhérai au Parti communiste hongrois, je collaborais régulièrement à la revue *Nyugat* en tant que « jeune espoir » catalogué. J'allais conserver ce titre et la condition misérable qu'il impliquait pendant près de trente ans. Non sans raison. Tout au long de la première étape de ma carrière, jusqu'au début des années trente, animé d'un acharnement émouvant et de peu d'indulgence envers moi-même, je produisis des œuvres incroyablement mauvaises.

A cette époque, je connaissais de nombreux écrivains et des peintres, et, au premier rang, le poète Arpad Toth. Nous nous adoptâmes mutuellement comme « meilleur ami », et nous le restâmes effectivement durant les brèves années qui précédèrent mon émigration, en 1920. Émigration qui devait durer sept ans.

Sous la Commune, je fus nommé membre du directoire des écrivains; je n'avais pas d'autre fonction. Je ne désirais d'ailleurs rien d'autre qu'écrire; un rôle politique ne me séduisait aucunement. La joie et l'enthousiasme que j'éprouvais pour la révolution furent troublés par le suicide de mon père. Il avait 76 ans et, s'étant cassé la jambe l'anné précédente, il restait impotent. La Commune avait nationalisé ses biens, soit un immeuble de rapport rue Wesselenyi dont le revenu faisait vivre la famille. Trop vieux pour trouver un gagne-pain, il se jeta, un matin, du haut de notre appartement, au cinquième étage. Avec sa jambe cassée, il était monté péniblement sur un escabeau et s'était laissé glisser dans le vide par-dessus la balustrade. Ses béquilles gisaient à terre, près de l'escabeau.

Ni moi ni ma mère n'étions préparés à ce suicide. L'horreur du geste et les remords filiaux qu'il provoqua chez moi ne se sont pas encore effacés. Depuis, il m'est impossible de regarder le vide, surtout du haut de plusieurs étages.

De cette époque, de l'automne précédent plus exactement, date l'amour qui devait me lier à ma première femme. Officiellement, elle n'était encore qu'une « connaissance mondaine » quand elle nous accompagna à Savanyukut, localité où nous allâmes fuir les souvenirs intolérables de l'appartement paternel. C'est là que nous trouva la chute de la Commune. Lorsque nous rentrâmes à Budapest, la capitale était occupée par l'armée roumaine.

Je connus la première grande crise de ma vie. La chute de la dictature du prolétariat me désespéra. Je détestais la contre-révolution, j'avais l'impression qu'elle m'avait assené un coup sur la nuque. Je méprisais la bourgeoisie triomphante retrouvant ses privilèges, et, en particulier, ses couches juives supérieures qui éussirent d'emblée à échapper à l'étreinte de l'antisémitisme léchaîné dans tout le pays, lui livrant en pâture les coreligionaires sans fortune. Il me semblait que les possédants capitalistes hrétiens et juifs dansaient la ronde autour du corps inanimé de 'ouvrier. Les palinodies à la mode dans le beau monde me donaient la nausée. C'était une première expérience que d'autres, u même genre, allaient suivre. Mes passions se déchaînaient vant tout contre la trahison des clercs, et lorsque je lus dans *Vyugat* le fameux récit de la conversion du poète Mihaly Babits,

j'en conclus, tout bouillant d'intransigeance juvénile, que l'humanité ne pouvait être sauvée.

Désorienté, ne sachant que faire, incapable de travailler et ne le désirant nullement, je me mis à jouer aux cartes pour tuer le temps et user mes nerfs. Dès le collège, je m'étais découvert un penchant pour les jeux de hasard. En compagnie de deux ou trois camarades, j'avais plus d'une fois joué au « 21 », sous un banc, ou après les cours. La littérature me passionnant davantage que le jeu, j'avais oublié les cartes après mon premier poème. Mais en ce moment, l'âme vide, je me laissais glisser aux tables de baccara du cercle *Otthon ;* j'y passais mes après-midi et mes nuits, jusqu'à l'aube. Parfois, j'y rencontrais les écrivains Karinthy, Kosztolanyi, voire Osvath, directeur de *Nyugat*. Ma mère avait vendu notre immeuble et, en trois mois, je liquidai la part d'héritage qui aurait pu me faire vivre pendant plusieurs années. Non content de perdre mon argent, je contractai des dettes. Au milieu de la faillite de mes projets sociaux et littéraires, je me sentais psychologiquement incapable de tout travail; j'étais définitivement sur le pavé, à moins de dépouiller ma mère de son petit pécule de veuve.

Plus tard, je connus deux fois des crises aussi pénibles qui auraient pu m'entraîner à ma perte. Chacune de ces crises a eu pour origine l'impossibilité provisoire d'exercer mon métier, ma tâche, l'écriture. Après de longs combats douteux, je me réfugiais dans les cartes et, à chaque fois, une femme m'aida à émerger du désespoir.

La jeune fille avec qui j'étais fiancé en 1919 ne m'avait pas abandonné malgré ma déchéance. Comme l'atmosphère politique m'était devenue insupportable et que je ne pouvais pas songer à travailler dans mon pays l'âme sereine, quelle que soit la discipline que je pusse m'imposer, nous décidâmes d'émigrer. Je mentionnerai en passant qu'un jour, peu après notre retour de Savanyukut à Budapest, je fus enlevé à mon domicile par une équipe spéciale de terroristes blancs qui me séquestrèrent pendant trois jours. Cet incident pesa sans doute sur ma décision. Un journaliste de mes amis, le vieux Noldi Kovacs, reporter à la rubrique des faits divers du quotidien *Az Ujsag*, fit jouer ses relations pour me procurer un passeport. Je réunis un peu d'argent pour notre voyage, je me mariai et, laissant ma mère sous la protection de mon jeune frère, collégien de 16 ans, je quittai la Hongrie avec ma femme. J'essayai d'abord de me fixer en Tchécoslovaquie. A Rimavska Sobota, ma femme avait une amie d'enfance qui chercha, sans succès, à nous trouver du travail. Nous poussâmes jusqu'à Prague, mais là encore le temps passait et le travail ne venait pas. Nous gagnâmes Vienne pour y rester. Au moment de notre arrivée, nous

n'avions de quoi subsister que quelques jours, mais nous étions riches de promesses. Nous restâmes deux ans à Vienne, où je gagnais ma vie à des travaux nombreux et variés : je tâtai de la représentation commerciale avec le paprika hongrois — dont je ne réussis pas à vendre une pincée — puis je me lançai dans l'organisation d'une coopérative artisanale destinée à exploiter l'écaille des tortues d'Australie, enfin j'échouai dans le journalisme. Les quelques mois que je passai à la rédaction du *Bécsi Magyar Ujsag* (Gazette des Hongrois de Vienne) prouvèrent, indubitablement, mon inaptitude éclatante à cette carrière. J'écrivis en outre des nouvelles, des articles pour des journaux hongrois de Slovaquie, un roman d'imagination dépassant les limites du mauvais pour la revue *Panorama*, organe de l'émigration hongroise de Vienne, je traduisis des ouvrages étrangers, j'éditai un recueil de poèmes et de prose par souscription. Un récit de quelque trente pages trouva enfin un éditeur — le premier de ma carrière d'écrivain — et un éditeur italien m'acheta les droits d'un petit roman. En dépit de toutes ces activités, je ne saurais dire comment nous avons pu vivre, à deux, des maigres ressources que j'en tirais. Il nous est arrivé de ne pas manger, de ne pas pouvoir prendre le tram, de fumer en rêve seulement, et pourtant, une fois, nous réussîmes à passer nos vacances à Salzkammergut.

A cette époque, je liai deux amitiés pour la vie : l'une avec l'écrivain Andor Nemeth, l'autre avec le peintre Aurel Bernath.

La troisième année de notre séjour viennois, le propriétaire de notre immeuble, dans la banlieue de Dobling, vendit la maison où nous louions une chambre meublée. Selon les lois en vigueur, le nouveau propriétaire nous devait une indemnité. Instruit par l'expérience de l'inflation autrichienne, je demandai à être payé en monnaie étrangère, en l'occurrence en couronnes tchèques.

Riches de cet argent, nous nous fixâmes dans un petit village bavarois, Feldafing, où vivaient mon plus vieil ami, le philosophe Vilmos Szilasi et sa femme, ma cousine, dont j'ai déjà parlé. Nous avions calculé qu'en dépensant le moins possible nous pourrions tenir six mois, que je mettrais à profit pour travailler selon mes désirs. Mais grâce à l'inflation allemande à son début, les couronnes tchèques doublèrent la durée de notre séjour. J'écrivis un roman que *Nyugat* publia en feuilleton, des poèmes qui parurent, les uns dans la revue hongroise *Ma* (Aujourd'hui) que dirigeait le poète Kassak, les autres dans la revue *Sturm*, de Berlin, organe des expressionnistes. Sur le plan littéraire, je me trouvais sur une voie de garage, mais comme je ne m'en apercevais pas, j'étais parfaitement heureux. Un an plus tard, à bout de couronnes, nous partîmes pour Paris.

Les trois années passées à Paris me poussèrent peu à peu vers une nouvelle crise, qui eut les mêmes raisons que la première. Je ne pouvais pas écrire parce que toutes mes forces et tout mon temps s'épuisaient en mornes besognes alimentaires. J'ai été journalier, magasinier, professeur d'allemand et marchand de timbres-poste. Les possibilités offertes par le commerce de gagner plus d'argent m'entraînèrent dans un piège. Je me mis à travailler avec des capitaux étrangers empruntés à un taux élevé. Dans une profession dont on ne peut connaître les ficelles qu'après plusieurs années d'apprentissage, j'essuyai bientôt des échecs difficiles à surmonter. Pendant l'été de ma troisième année en France je me trouvais à Nice; un désespoir doublement motivé m'amena tout droit au casino de Monte-Carlo et, en huit jours, à la ruine complète. Ce fut mon oncle qui me tira d'affaire, soit dit à son honneur, sans m'adresser le moindre reproche. Mes amis Szilasi me procurèrent de quoi partir pour l'Italie et de travailler pour mon compte toute une année, dans une petite ville pas chère. Nous passâmes cette année reçue en cadeau à Pérouse, en Ombrie, dans une solitude absolue. En 1926, nous regagnâmes Budapest.

Dès la frontière, je fus frappé par l'odeur familière et détestée de la contre-révolution hongroise. Je me sentais étranger dans mon propre pays, et c'est au milieu d'amis rentrés d'émigration que je me trouvais le mieux chez moi. Je me liai alors d'une amitié intime avec le poète Gyula Illyès que j'avais déjà rencontré à Paris, et je fis la connaissance, avec le pressentiment d'une amitié ultérieure, du poète Attila Jozsef, mon cadet de onze ans. Tous deux se retrouvèrent bien vite dans leur métier; dans la connaissance du mien et de moi-même, je cheminais très lentement. Je participai à la fondation d'une revue « activiste » avec Kassak, Andor Nemeth, Illyès et le poète Jozsef Nadas, et lorsqu'elle eut disparu, comme la revue *Nyugat* n'accueillait qu'à contre-cœur, — et je dois avouer qu'elle n'avait pas tort, — mes expériences surréalistes, je restai une fois de plus sans organe et sans public.

Le retour en Hongrie était un échec. Je n'arrivais pas à retrouver le contact avec la réalité de mon pays, même pas sur le plan de la littérature; quant à la politique, au lieu de choisir un combat réel, j'optai pour une négation totale, rigide et stérile. J'avais échoué aussi dans ma vie privée. Nous avions divorcé, ma femme et moi. Ma mère avait perdu dans l'inflation le reste de sa fortune et gagnait chichement sa vie en sous-louant une partie de son appartement. Pour moi, une existence très modeste continuait de m'être assurée : mes amis Szilasi soutenaient toujours mes errements sans fin. Sourd et aveugle à mes fautes — c'était là peut-être ma chance, — obsédé par l'idée fixe de la littérature,

vec une soif désordonnée mais d'autant plus inextinguible de la berté, je me remis à courir le monde après quelques années assées au pays. Tout d'abord, je ne tentais que des fugues de uelques mois; un amour me ramenait chaque fois à Budapest. antôt je fuyais mes tâches en Italie du Sud, tantôt en Scandinavie, antôt en Transylvanie. Je dépensais la plus grande partie du outien amical qui m'était donné en billets de chemin de fer. endant des mois, je trimballais mon havresac sur les grandes outes, respirant à pleins poumons l'air de la liberté, vivant de ain et d'oranges en Italie, de pain et de harengs en Norvège. nfin, en 1931, l'amour s'en étant allé, je gagnai Berlin où je ensais trouver un travail suivi. J'avais tiré la conclusion définitive ue je ne pouvais pas travailler en Hongrie; j'étais trop peu souple n politique, opposé à toute concession, et je ne connaissais pas ncore les détours de la littérature, l'expression moins directe, us nuancée, de ce qu'on a à dire. Je pourrais avouer aussi que je e savais pas encore écrire.

Arrivé à Berlin, je ne parvins pas à travailler comme je l'aurais ouhaité. L'aide amicale que je recevais ne suffisait pas au plus odeste des trains de vie, et le souci du pain quotidien émiettait on temps. Je faisais des photographies pour des illustrés alle- ands, j'écrivais des articles en allemand, je traduisais en allemand uelques-uns de mes contes. Je sus néanmoins résister à la tenta- on de gagner plus facilement ma vie, dans le cinéma, par exemple, ui attirait tant une partie de la colonie hongroise de Berlin. i le milieu, ni le travail, ni la morale exprimée par les films ne 'attiraient.

Ainsi, les deux ans que je passai là-bas restèrent stériles en pparence. Pourtant la vie politique allemande de plus en plus rdente qui, débordant dans les rues, submergeait la vie quoti- enne des gens, séduisait mon imagination d'écrivain par ses anifestations spectaculaires, et les luttes livrées chaque jour me aient étroitement à la réalité. Le plus grand parti communiste Europe — après le parti soviétique — livrait alors un combat harné au national-socialisme qui montait rapidement. Lorsqu'à utomne 1932, les compagnons de Hitler firent une entrée triom- ale au parlement et dans l'histoire mondiale, portés par des illions d'électeurs, je quittai Berlin dès le lendemain, conscient mon devoir. A près de 40 ans, après quinze ans d'efforts, la alité retrouvée, j'étais devenu un écrivain; le révolté s'était mué révolutionnaire.

Je rendis visite à ma mère, et, après un bref séjour à Budapest, partis pour Dubrovnik, sur la côte yougoslave. Avant d'entre- endre un roman social dont l'action se déroulerait en Hongrie et

qui devait comporter plusieurs volumes, je décidai de consacrer un an à mettre en forme mes souvenirs d'Allemagne, ce qui serait pour moi, en quelque sorte, un exercice d'assouplissement. C'est ainsi que j'écrivis trois petits romans formant tryptique, qui furent publiés après la libération sous le titre *Face à face.*

Je retournai à Budapest et, de là, j'allai jusqu'à Vienne où, le soir de Noël 1933, au Café de France, seul café de la capitale qui fût resté ouvert ce soir-là, je commençai mon roman, *La phrase inachevée.* J'avais la conviction que j'entreprenais un travail dont je ne verrais pas davantage la publication que celle de *Face à face.* Mais j'avais réglé les comptes de ma vie antérieure, et pour le public j'avais cessé d'être un écrivain.

L'insurrection ouvrière de Vienne, en février 1934, interrompit pour un temps la continuité de mon effort; le Parti communiste autrichien me chargea de diverses tâches que j'accomplis, plein d'enthousiasme et d'espoir. Pourtant, chaque jour, je poursuivais tant bien que mal la rédaction de mon roman. Après l'échec de la révolte, je travaillai encore au Secours Rouge, aidant des persécutés à passer la frontière tchécoslovaque, jusqu'au jour où j'attirai l'attention de la police. Je dus quitter Vienne, puis, après un bref séjour à Budapest, je partis pour le pays qui était alors le moins cher d'Europe, l'Espagne. Je vécus un an à Palma de Majorque, où je me donnai une descente d'estomac à ne manger que du pain, du fromage et des oranges, mais j'étais parfaitement heureux. Lorsque j'eus achevé le second volume de mon roman, j'étais tellement confiant en ma discipline d'écrivain que je pouvais songer à rentrer sans appréhension à Budapest, auprès de ma mère, âgée alors de 70 ans, que je ne voulais pas laisser seule dans sa vieillesse. J'avais besoin de quelque deux années pour terminer mon œuvre avant de pouvoir enfin la ranger dans un tiroir.

C'est de cette époque que date mon amitié avec le poète Jozsef Attila, à qui me liait une identité fondamentale de goûts, aussi bien en littérature qu'en politique. Pour montrer combien nos pensées étaient proches, je citerai l'exemple de la première étude théorique que je publiai dans le premier numéro de la revue *Szép Szo.* Attila voulait en faire l'article-programme du numéro, et il ne fut relégué plus loin que par suite de l'opposition des autres rédacteurs. J'eus beaucoup de mal à me remettre du suicide d'Attila Jozsef.

Pendant les sept années qui vont de l'achèvement de mon roman à 1945, date de la libération de le Hongrie, je ne pus que difficilement poursuivre des activités littéraires : je publiai des contes et des poemes dans les quelques revues ou journaux qui m'ouvraient encore leurs colonnes. Celles-ci d'ailleurs se fermerent lorsqu'en 1938, pour avoir traduit un livre de voyage sur l'Union Sovié-

ique [1], le tribunal me condamna à deux mois de prison. A partir le janvier 1939, quand après avoir purgé ma peine je quittai la prison centrale, je ne pouvais utiliser ma plume que pour des traductions. En six mois, je traduisis une trentaine de volumes français, anglais, italiens et allemands qui, pour la plupart, furent publiés sous des pseudonymes ou sous le nom de mes amis. Il s'agissait, en majorité, d'œuvres médiocres qui me furent confiées parce qu'elles étaient à la mode dans les maisons d'édition. J'avais définitivement renoncé à devenir un jour un écrivain.

En 1942, le désespoir total déclencha en moi une nouvelle crise psychologique que seul l'amour de ma seconde femme me permit de subir dans un découragement calme, apaisé avec moi-même. Je n'ai pas participé à la seconde guerre mondiale en raison de mon âge. Pendant l'occupation allemande, je me livrai, à Budapest, à un travail illégal de nature charitable. Les Allemands avaient déporté et tué mon frère cadet. La terreur croix-fléchée ne me ménageait pas, mais ne vint à bout de moi, ni moralement, ni physiquement.

Après la libération, qui me rendit la foi dans la liberté, je recommençai à écrire. En 1945 parut *Face à face*, et, un an et demi plus tard, *La phrase inachevée*. Depuis, je travaille continûment.



De 1945 à 1952, dans la démocratie populaire hongroise, Déry, officiellement du moins, connaît le succès, sinon la gloire. Ses livres bénéficient de gros tirages ; l'écrivain jouit d'un grand prestige. Pourtant sa carrière ne se déroule pas sans incident. Le livre qu'il publie sur le siège de Budapest est confisqué à la demande des autorités soviétiques, car l'image que Déry trace du soldat russe libérateur n'est pas suffisamment conformiste. D'autre part, les organismes officiels ne « recommandent » pas son grand roman aux éditeurs étrangers ou, du moins, ne font aucun zèle pour qu'il soit connu à l'étranger. Lorsque paraît le deuxième grand ouvrage de Déry, la Réponse, *les ennuis de l'auteur commencent. Le livre est violemment attaqué par les jdanoviens, surtout par Jozsef Revai, ancien ministre de la Culture populaire. Ce livre non plus n'est pas connu à l'étranger, mais les diatribes qu'il engendre sont largement traduites et publiées, en France notamment. Déry refuse de faire son autocritique. Il va même plus loin : il devient l'un des chefs de file de la révolte des écrivains contre la censure et les entraves imposées à la littérature par les rakosistes. Après bien des péripéties, le dictateur parvient à faire exclure Déry du parti, mais les ouvriers des usines*

1. Il s'agit du *Retour de l'U.R.S.S.*, d'André Gide.

refusent d'approuver cette décision tant qu'ils n'auront pas vu toutes les pièces du procès, et cette attitude joue un certain rôle dans la chute de Rakosi, survenue quelques semaines plus tard.



DE LA RESPONSABILITÉ D'UN CLERC

L'article suivant, intitulé De la responsabilité d'un clerc, *a paru dans* Magyarorszag, *n° 10, mai 1957, sous la signature d'Imre Lang :*

« Aujourd'hui, c'est un fait connu internationalement — bien que nos ennemis tentent de le présenter sous un jour différent — que le bouillonnement d'idées contre-révolutionnaires a été, pour une large part, l'œuvre de certains écrivains hongrois.

Examinons, par exemple, le conte de Déry, *Derrière le mur de briques*, qui parut le 25 août 1956 dans *Irodalmi Ujsag*. Ce récit porte la date « 1955 ». Dans l'atmosphère surchauffée de l'été dernier, cette date était une espèce de prise de position. Elle signifiait : en 1955, ce récit n'aurait pu être publié, mais l'atmosphère plus « libre » de 1956 rend la publication possible.

Les lecteurs d'*Irodalmi Ujsag* se rappellent ce conte. Bodi, contrôleur des salaires, selon toute apparence « sorti des rangs », et que les ouvriers détestent en raison de ses fonctions, constate avec stupeur que les travailleurs de l'usine volent des courroies, au milieu de l'indifférence générale. On apprend que les courroies servent à fabriquer des semelles de souliers, de même que des fils de laiton, également volés, servent de cordes à linge. Les voleurs sont dénoncés au cours d'une prise de parole. Bodi souligne que si un communiste fait du tort à l'État, sa place n'est plus parmi les travailleurs honnêtes. Les ouvriers réunis l'écoutent avec hostilité. Ils sont solidaires des voleurs de courroies. L'un de ces voleurs, communiste depuis 1945, se suicide. Bodi ne peut pas supporter la mise en quarantaine muette dont il est l'objet, et se fait porter malade. Sa femme lui fait remarquer qu'ils volent tous. « *Les pauvres gens... Quand le pauvre monde aura-t-il la paix ?* » Lorsque Bodi retourne à l'usine, il ferme déjà les yeux devant les vols. Et tout d'un coup, il se sent mieux. L'écrivain ne le dit pas mais il suggère que la santé et la joie de vivre de Bodi reviennent parce que désormais il est solidaire des autres.

Telle est l'histoire. Quand le lecteur l'a lue et relue, il a l'impres-on irrésistible que le sujet, présenté de cette façon, est *comme une fle collective à la classe ouvrière.* En prétendant que les ouvriers, ı 1955, étaient unanimes à croire que le vol pouvait seul améliorer ur existence, Déry présentait-il la réalité ? Était-ce absolument ıns la logique des choses qu'un ouvrier mis au pilori ne pût ouver de refuge que dans la mort, devant son assassin implicite, odi, lequel avait attiré l'attention des assistants de cette prise parole sur le fait que les communistes devaient montrer exemple ?... L'homme de type nouveau auquel Déry fait nette-ent allusion ne peut donc trouver la paix que s'il se débarrasse ses scrupules et se fond dans la masse de ceux qui sont solidaires s voleurs ?... Tout cela se passe derrière le mur de brique qui, ıns la présentation de Déry, ne peut être autre chose qu'une ison. A la fin du récit, on a l'impression que dorénavant Bodi souffrira plus des maux de tête intolérables qui l'ont affecté sque-là. « Peut-être », murmure Bodi, et c'est au lecteur de rer les conclusions. L'auteur le laisse seul sur ce mot plein de us-entendus.

Le sujet de ce récit est cru. Il faut le regarder en face. Il s'agit l'élévation des normes de production et du mécontentement ıi a poussé quelques-uns au crime. Il s'agit là de faits qu'on ne urait nier. Mais *il est étonnant que Déry ne trouve pas place dans n récit pour un seul personnage qui pense autrement que les person-ıges de l'auteur.* En vérité, n'y en a-t-il pas eu ? Déry n'a-t-il pas ossé un tableau plus sombre que la réalité ?

Ce serait une erreur de croire que le lecteur, désireux de voir s difficultés surmontées, ait exigé de Déry des images rose astel. Mais il faut constater qu'une œuvre qui passe outre, avec ı geste d'impuissance, sur des événements marqués du sceau la fatalité et qui convergent vers une tragédie et une reculade mplice, une telle œuvre *ne pouvait pas montrer la voie du relève-ent, en cet été* 1956. *Déry ridiculise et condamne l'homme de type uveau.* Il met dans sa bouche des phrases vides et grandilo-ıentes et le livre au lecteur afin que celui-ci tire lui-même la nclusion : « Voilà la sorte de gens qui m'ont parlé, pendant s années. » Le ton rappelle le dénigrement de ces « hommes anges » [*Les communistes*, N.D.T.] que nous avons vus décrits, n derrière le paravent d'un récit, mais dans certain éditorial *rodalmi Ujsag* proclamant la haine de l'homme socialiste.

Les milliers de lecteurs hongrois sont loin d'exiger des *happy end* Déry, à la manière des vieilles dames qui aiment à bavarder our d'une tasse de café, ou comme l'avaient fait, au siècle nier, les lecteurs enthousiastes du romancier Jokai, qui le

submergeaient de lettres réclamant tel ou tel dénouement heureux pour le livre qu'il publiait en feuilleton. Mais peut-être ces lecteurs n'auraient-ils pas réclamé l'impossible d'un écrivain qui se dit socialiste, en *lui rappelant que son devoir est de montrer des perspectives, quand bien même la réalité pouvait rendre ce devoir difficile.* Tracer des perspectives n'aurait pas été contraire à la représentation réaliste de faits graves, n'aurait pas signifié la négation même de la vérité.

Nous avons vécu le 23 octobre. Et les événements que nous avons vécus ce jour-là nous font comprendre que *cette œuvre fait partie du cercle diabolique qui a provoqué la contre-révolution.* »

Imre Lang.

Bernard Dort.

SUR LES ROMANS DE ROBBE-GRILLET

Dans *Le Voyeur* [1], l'épisode principal, la « péripétie », est remplacé — masqué et révélé à la fois — par une page blanche. Dans *La Jalousie* [1] c'est le narrateur et personnage principal lui-même qui est ainsi supprimé, « blanchi ». Le lecteur voit le monde par ses yeux, l'entend par ses oreilles, s'y situe à la place exacte de son corps. Seulement ce corps n'existe pas. Ou plutôt, il n'existe qu'en creux, comme une absence, un défaut le l'univers. Déjà dans *Les Gommes* [1], Wallas, l'inspecteur lélégué dans la ville par les services centraux de la police oour y enquêter sur un soi-disant crime était en quelque sorte ide de son être. Rien de plus éloigné de Maigret. Wallas narche, prend des notes ; il est tout regard. Regard pour cette ille qui, seule, paraît douée de réalité. Lui, il est en attente le lui-même, c'est-à-dire du crime qu'il va commettre, en lieu t place de l'assassin qu'il recherche en vain car il n'y a pas ncore eu crime. Littéralement, il n'est rien, rien qu'un pur egard et une faculté abstraite de spéculation avant de devenir, e n'être plus qu'un assassin. Ou pure liberté ; ou produit d'une atalité absolue : le héros de Robbe-Grillet ne saurait échapper ce dilemme.

***

Chaque roman de Robbe-Grillet se fonde sur une solution continuité temporelle. L'image centrale des *Gommes* est lle d'un pont-bascule qui se lève et retombe à intervalles

1. Ces trois romans de Robbe-Grillet ont paru aux Éditions de Minuit : s *Gommes*, en 1953 ; *Le Voyeur*, en 1955 ; *La Jalousie*, en 1957.

fixes, mais qui, avant de reprendre sa position initiale, connaît « un clignement comme d'hésitation » — clignement « entre la vie et ce qui porte déjà un autre nom : après, avant, l'éternité ». Et tout le roman se déroule dans un tel clignement, dans ce moment creux du temps : 24 heures où le temps hésite, où il pourrait se reprendre, bifurquer mais à la fin desquelles il ne fait que confirmer son cours. 24 heures pour rien. Un seul moment. Juste le temps d'accomplir le crime, de convertir Wallas en assassin.

Le Voyeur précise encore cette temporalité creuse. En apparence, rien de moins significatif que le temps de ce *Voyeur:* c'est un temps-espace, un temps arithmétique, divisible à l'infini. Le temps de parcourir l'île et d'y placer une certaine quantité de montres. Pourtant, dans ce temps il y a aussi un blanc, un « clignement comme d'hésitation » : le moment du meurtre de la petite fille, le temps de l'acte. Temps irréductible au temps arithmétique précédent. Moment privilégié et exorbitant. Trou qui se creuse dans l'emploi du temps rigoureux de notre voyageur en montres; trou que jamais rien ne comblera mais où, au contraire, c'est tout le temps du *Voyeur* qui s'engloutit. Avant, ce temps avait des limites, un sens, des structures : il se situait entre l'arrivée et le départ d'un bateau, il était occupé, organisé par la vente des montres... Maintenant il est bouleversé de fond en comble. A la succession des levées et des retombées du pont-bascule, à celle des montres vendues (une montre de moins dans la petite valise, « *x* » kilomètres de plus derrière soi et « *y* » florins supplémentaires...) se substitue un mélange inextricable d' « après, avant, l'éternité ». L'acte du « *voyeur* » se dédouble, se démultiplie. L'a-t-il commis maintenant ou autrefois ? A-t-il même jamais vendu des montres ? N'a-t-il rien fait d'autre que de commettre cet acte ? Le lieu où il se trouve se reflète également dans son passé. Peut-être y a-t-il vécu ? Peut-être y vivra-t-il toujours ? Un moment, ce moment creux, a suffi pour rompre l'innocente succession du temps des horloges et des montres. Maintenant, nous barbotons dans l'éternité : une éternité fragmentaire, douteuse, encore tout empêtrée de temporalité.

C'est cette sorte d'éternité que nous retrouvons dans *La Jalousie.* Comme nous le déclare la prière d'insérer (que je suppose être de Robbe-Grillet) : « Ce narrateur irréductible,

toujours présent, ne peut se soucier de chronologie. Toute scène est pour lui actuelle, ou perdue. Le champ de sa perception constitue l'univers, *ici* et *maintenant.* » D'où la répétition des mêmes scènes, des mêmes vues, de plus en plus partielles... Le temps du narrateur patine, s'englue, s'accélère et se bloque, sans jamais se figer tout à fait. Ce n'est pas le temps d'une action, ce n'est plus celui du pur regard — mais de la fascination.


* *

De même pour l'espace. Nous sommes d'abord en présence d'un espace horizontal sur lequel on peut déchiffrer les objets, les volumes par leurs lignes et leurs positions. L'art du romancier est de recensement et d'addition. Son vocabulaire, un vocabulaire de géomètre, presque de métreur : « à gauche; à droite; faisant un angle de « *x* » degrés... ». Son but, la constitution d'un modèle, d'une maquette en plat (comme ces champs de bataille expérimentaux qui servent aux états-majors). Ainsi, la ville des *Gommes*, l'île du *Voyeur*, la plantation de *La Jalousie*, nous les pourrions reconstituer complètement — non comme ces villes ou ces lieux de romans dont on peut certes dresser le plan mais qui ne se réduisent pas à ce plan, puisque ce qui est essentiel en eux ne peut être figuré. Chez Robbe-Grillet, le plan *est* la ville, le lieu.

Toutefois, au cœur même de cet espace uniforme et cohérent, il y a ce trou, cette solution de continuité temporelle qui est aussi une rupture de l'unité et de la cohérence de cet espace. C'était le cas du pont-bascule des *Gommes* qui rompait l'horizontalité de la ville, mais sa fonction demeurait plus symbolique que réelle. Dans *Le Voyeur*, c'est cette petite côte, la seule de l'île, et, cette fois, son rôle est direct, parfaitement clair : le héros commet son acte derrière elle et, en quelque sorte, à cause d'elle, à cause de cette rupture d'espace qu'elle a provoquée.

Nous assistons alors à un phénomène identique à celui que je viens de décrire pour le temps : brusquement, l'espace clair, continu, cohérent, se détériore. Il « boule ». Ses diverses parties, ces fragments qui s'additionnaient si aisément tout à l'heure sont comme disjoints. Ils se chevauchent, s'interpénètrent ou ne peuvent plus être rapprochés. Le jeu de construction est

faussé : ses cubes ou ses puzzles ne s'emboîtent plus les uns dans les autres. Objets et fragments d'espace se sont mis à exister indépendamment les uns des autres. Certes, nous restons sur ce que Robbe-Grillet appelle la *surface*. Mais cette surface, il n'est plus question de la décrire. Elle est morcelée, parcellaire. L'espace-plan, mesurable et parfaitement appréhendable qu'il nous avait donné à voir s'est désintégré.

***

Les romans de Robbe-Grillet se construisent donc sur une faille. Faille qui d'accidentelle (le meurtre de Wallas, l'acte du « voyeur » ne nous sont pas montrés comme d'inéluctables conséquences, mais comme des faits singuliers, presque de purs hasards) se révèle essentielle : c'est à partir d'elle que le roman s'organise ou se désorganise, en fin de compte.

Aussi bien assistons-nous, dans *Les Gommes* ou *Le Voyeur*, à un curieux renversement. A l'origine, leur héros est parfaitement « blanc », c'est-à-dire pur regard et pure faculté de raisonnement arithmétique. Son passé et son futur ont été mis entre parenthèses (l'image de l'île que le « voyeur » doit parcourir en un temps donné afin d'y placer un nombre également donné de montres est significative de cette mise entre parenthèses, de cette réduction du monde aux éléments du plan géométrique). Leur espace, également, est net, appréhendable par la vue et par la marche (à travers ce héros « réduit ») dans un temps donné et divisible à l'infini. Survient cette faille : au héros vide succède un héros lourd de culpabilité, un homme qui n'est plus que son acte, un coupable; autour de lui l'espace a soudainement éclaté et le temps ne coule plus, mais répète les mêmes moments : passé et futur y ont de nouveau fait irruption... Et ceci réagit sur cela. Le coupable oblitère l'innocent. Le récit objectif est rétroactivement transformé en un mirage de la subjectivité du héros. Comme si ce héros blanc, cet espace et ce temps à deux dimensions n'avaient été que des alibis, et le roman, un récit qui n'aurait mimé l'innocence que pour cacher, pour déguiser la culpabilité du héros. Comme si *Le Voyeur* n'était que le récit d'un sadique qui mimerait le voyeurisme pour échapper à sa propre fatalité. Mais chacun sait qu'on n'échappe pas au rendez-vous de Samara...



C'est là que commencent les difficultés. Car il semble bien que Robbe-Grillet refuse, lui, ce renversement.

On connaît le « nouveau réalisme » dont, parallèlement à son activité de romancier, Robbe-Grillet s'est fait le théoricien[2]. Pour lui l'affaire est simple : « A la place d'un univers de *significations* (psychologiques, sociales et fonctionnelles) il faudrait donc essayer de construire un monde plus solide, plus immédiat. Que ce soit d'abord par leur *présence* que les objets et les gestes s'imposent, et que cette présence continue ensuite à dominer, par-dessus toute théorie explicative qui tenterait de les enfermer dans un quelconque système de référence, sentimental, sociologique, freudien, métaphysique ou autre. »

« Dans cet univers romanesque futur, gestes et objets seront *là* avant d'être *quelque chose ;* et ils seront encore là après, durs, inaltérables, présents pour toujours et se moquant de leur propre sens, qui cherche en vain à les réduire au rôle d'ustensiles précaires, entre un passé informe et un avenir indéterminé. » Et Robbe-Grillet de poursuivre en indiquant que, « alors que le héros traditionnel est constamment sollicité, accaparé, détruit, par ces *interprétations* que l'auteur lui propose, rejeté dans un *ailleurs* immatériel et instable, toujours plus lointain, toujours plus flou, le héros futur demeurera *là.* Et ce sont les commentaires qui resteront *ailleurs ;* en face de sa présence irréfutable, ils apparaîtront comme inutiles, superflus, voire malhonnêtes.» Bref, à une littérature, à un romanesque des significations qui, comme il l'écrit encore, lui paraît relever « des vieux mythes de la *profondeur*[3] », Robbe-Grillet entend substituer un romanesque de la *présence*, une littérature de l'*être-là* des choses et des hommes.

Or, *Les Gommes* et *Le Voyeur* contredisent ce *nouveau*

2. Cf. notamment :
Une série d'articles publiés dans *L'Express* de novembre 1955 à mars 1956;
Dans *Critique* n° 111-112 : *L'Avenir du Roman* (à propos de *L'Ère du Soupçon,* de Nathalie Sarraute);
Dans la *N.N.R.F.* n° 43 : *Une Voie pour le Roman futur.*
3. Toutes les citations ci-dessus sont extraites du texte publié par la N.N.R.F..

réalisme. Il faudrait même dire qu'ils le nient dans la mesure où, commencés en romans de surface, de pure description optique, ils basculent et deviennent tout juste le contraire : des œuvres qu'investit une « profondeur » d'autant plus active qu'elle a été tenue quelque temps à l'écart. Le monde de la présence prôné par Robbe-Grillet, ce monde objectal (plutôt qu'objectif) ne fonctionne, dans ses romans, que comme un masque et comme un piège : il est non un monde qui se reconstituerait lentement par la présence des choses à l'homme et la présence de celui-ci aux choses, mais un domaine neutre, indéterminé où un héros cherche à reconquérir son innocence et où, faute d'une gomme ou d'un accident de terrain, il ne fait que se trouver lui-même, avec sa culpabilité et toute sa profondeur, dans un univers qui a « viré » au tragique, étant devenu le lieu et le moment éternels d'une défaite.

***

Je sais bien que lorsque Robbe-Grillet parle du *Roman futur*, il ne vise pas ses œuvres, mais seulement, à travers elles, un autre roman : le Roman de demain dont il ne prétend être que le Saint Jean-Baptiste. Faut-il donc considérer *Le Voyeur* et *Les Gommes* comme des romans qui, presque en dépit de Robbe-Grillet, demeureraient hypothéqués par le roman traditionnel et mettre leur « profondeur » au compte du passé, pour n'en retenir que cette méthode de description évoquée tout à l'heure ? Ou le contraire ?

La question est en effet décisive. Et la réponse à cette question ne saurait, actuellement, être certaine. Néanmoins le troisième roman de Robbe-Grillet, *La Jalousie*, nous permet et de préciser la question et d'y esquisser une réponse.

Nul doute que, dans cette *Jalousie*, Robbe-Grillet ait tenté d'accorder son roman à ses théories. La fable y a presque complètement disparu. Le roman est linéaire. Espace et temps y sont les produits d'une pure contiguïté : contiguïté du regard. Rién n'y existe en dehors de la vue d'un narrateur qui s'est lui-même comme effacé au seul profit de cette faculté de voir — et de voir des objets plutôt que des hommes : un col de chemise plutôt qu'un cou... Ainsi le trio que forment ce narrateur, sa

femme A... et Frank l'ami, sinon l'amant, de celle-ci, y est déchiffrable plus à travers la disposition des objets qui le concernent qu'à partir de ces personnages eux-mêmes : l'emplacement de deux fauteuils par rapport à un troisième a plus d'importance que l'attitude des gens qui y sont assis...

L'univers de *La Jalousie* est donc résolument objectal. Il ne signifie que les choses, les objets qui s'y trouvent, qui se trouvent dans le champ de la vue du narrateur. Et c'est la répétition qui l'ordonne : répétition de telle ou telle observation, répétition de ce que je n'ose appeler un épisode. Comme sur une toile blanche ces observations, ces épisodes viennent s'inscrire sur la conscience de ce narrateur. Sur la conscience ? Même pas — dans une sorte de domaine réservé de cette conscience, dans le domaine-jalousie. Comme nous le fait savoir la prière d'insérer : « La jalousie est une passion pour qui jamais rien ne s'efface : chaque vision, même la plus innocente, y demeure inscrite une fois pour toutes. »

Nous retrouvons là, quoi qu'il y paraisse de prime abord, le renversement que j'ai évoqué plus haut. Le narrateur est-il un homme « blanc », un homme parfaitement innocent, dont la *présence* se confronterait peu à peu à celle des choses ? Non, Il est un jaloux. Plus qu'un jaloux même : la jalousie. Comme le héros du *Voyeur* est un coupable, une culpabilité irréductible. Mais cette fois, le renversement n'a pas fourni la fable du roman. Il n'y a pas de fable. Ce renversement est tout le roman. Il l'est sans cesse. L'extériorité du monde que voit le narrateur est l'intériorité de cette jalousie, est *la* jalousie. La prière d'insérer nous en informe encore : « Ce personnage n'a pas de nom, pas de visage. Il est un vide au cœur du monde, un creux au milieu des objets. Mais, comme toute ligne part de lui ou s'y termine, ce creux finit par être lui-même aussi concret, aussi solide, sinon plus. » Peut-être... mais ce « il » n'est rien, hors de la jalousie. Plus exactement, il n'est que le moyen de nous placer à l'intérieur de cette jalousie (avec un grand « J ») qui, par ce procédé, finit par investir tout le roman. Nous voilà non devant un monde de *présence*, mais devant un univers transi par la jalousie. Devant la pure vision d'un jaloux détachée de ce jaloux.

Loin d'avoir levé la contradiction entre ses romans et sa théorie romanesque, Robbe-Grillet n'a fait ici que l'aggraver.

Auparavant, cette contradiction apparaissait en clair et faisait le sujet même de son œuvre : elle en était le pivot et le mouvement. Maintenant, escamotée, elle contamine le roman de l'intérieur.

Aussi bien, y a-t-il dans *La Jalousie* un appauvrissement de la matière romanesque qui se raréfie et verse dans l'arbitraire. Le regard selon Robbe-Grillet ne nous fait plus « éprouver concrètement — comme l'écrivait Sartre — et dans la certitude indubitable du *cogito*, que nous existons pour tous les hommes vivants, c'est-à-dire qu'il y a des consciences pour qui j'existe[4] » mais le contraire, c'est-à-dire la séparation et le vide. La jalousie n'est plus une façon d'être de la conscience, d'une conscience, mais un mode d'être tout court. Il n'y a plus ni conscience, ni inter-subjectivité dans l'univers de Robbe-Grillet. Nous y passons sans relâche d'une objectivité à une subjectivité aussi absolue, aussi imperméable l'une que l'autre.

La structure même du récit est significative de cet escamotage. Robbe-Grillet se place au point de vue du narrateur. Rien de plus classique. Il ne voit que par ses yeux. Mais ayant éliminé son corps (remplacé par un « creux »), ayant réduit sa conscience à la seule jalousie, il ne nous livre qu'un résultat étrangement partiel. Son « il » est un faux « il ». Plus faux encore que le « je » de Camus dans *L'Étranger* (on se souvient que ce « je » était en fait un « il » : Meursault ne voyait de lui que ce que les autres pouvaient en voir — d'où sa qualité d'*étranger*), cet « il » est discontinu et arbitraire. Rien ne l'unifie plus du dedans — rien, si ce n'est cette *jalousie* posée dès le début du livre et que nous retrouvons à la fin, inchangée mais qui a tout contaminé. Dehors et dedans sont confondus. Paradoxalement cet « il » creux signifie trop, puisqu'il signifie toujours la jalousie. A l'extrême, il suffirait à Robbe-Grillet de nous montrer une de ses perceptions pour que nous soyons avertis. Les autres ne font que nous répéter la même signification. Et il est de fait que la matériel romanesque de *La Jalousie* est réduit au minimum. A « *x* » reprises nous voyons la même main armée d'une serviette roulée en boule écraser le même mille-pattes. Passé et présent se télescopent : « toute scène est pour lui (le narrateur) actuelle ou perdue. » Mais pourquoi se répète-

4. Dans *L'Être et le Néant.*

-elle « x » fois et non pas « $x + 1$ » ou « $x - 1$ » ? Pourquoi cet épisode est-il perdu et celui-là actuel ? Dans le creux du narrateur, tout est possible — ou impossible. Le roman ne sécrète plus sa propre nécessité, ni son propre temps. C'est Robbe-Grillet qui les lui impose du dehors. Tout comme sa signification.

La Jalousie est moins un roman qu'une allégorie.

*
* *

Toutefois l'œuvre romanesque de Robbe-Grillet fait plus que de témoigner de la contradiction existant entre la « nature » du romancier Robbe-Grillet et ses exigences quant au roman futur — contradiction à laquelle, à en juger par *La Jalousie*, elle risque de succomber — elle est aussi pleinement significative de la situation du roman contemporain et des antinomies dans lesquelles celui-ci s'épuise.

Que le roman traditionnel, tel qu'il s'est accompli, ait fait son temps, rien n'est plus évident. Qu'aucune autre forme ne se soit imposée pour le remplacer, il faut également le constater. Et que le triomphe comme le déclin de ce roman soient intimement liés à l'histoire de notre bourgeoisie, cela non plus n'est pas contestable. Aux grandes œuvres romanesques du XIXe siècle qui témoignaient de la certitude d'une possession du monde — certitude partagée par le romancier et son lecteur, tous deux issus de la classe bourgeoise — des romans tels que *A la recherche du temps perdu*, *Ulysse*, *L'homme sans qualités* (Musil) ou *Les somnambules* (Broch) ont bien succédé. Mais ils n'ont fait, justement, que leur succéder, exploitant, épuisant le roman traditionnel, en développant les malentendus, élevant la mauvaise foi du romancier (bourgeois qui écrit encore pour des bourgeois mais contre la bourgeoisie) à hauteur d'institution.

Or il semble qu'aujourd'hui cette possibilité de renchérir sur le roman traditionnel, de le faire éclater en poussant sa logique (devenue illogique) à son comble, soit sur le point de se tarir. La bourgeoisie n'est plus propriétaire du monde — la bourgeoisie française, du moins : elle ne le conquiert plus, elle n'en jouit même plus solitairement. Lecteur et romancier ont vu le sol se retirer sous leurs pieds. La mauvaise conscience

du romancier bourgeois acculé au solipsisme et acharné à reconstruire le monde selon sa loi, à partir de sa mauvaise conscience, a de moins en moins droit de cité. Cependant, à l'horizon, aucune autre société ne se profile — en France. La question du roman se pose donc, d'une manière plus aiguë que jamais. C'est par rapport à cette question que l'œuvre de Robbe-Grillet prend tout son sens.

Refuser les significations, excommunier le « cœur romantique des choses », ne s'en tenir qu'à leur *présence*... la démarche initiale de Robbe-Grillet est claire : il s'agit de déconditionner le langage romanesque traditionnel. De le soumettre en quelque sorte à l'épreuve du vide — qui est l'épreuve même du romancier contemporain. Comme l'écrit Barthes, nous nous trouvons devant une volonté de « postuler tendanciellement un roman sans contenu, du moins pendant toute la durée où Robbe-Grillet désire lever à fond les hypothèques du psychologisme bourgeois » [5]. D'où la tentative de constituer le roman comme un impossible *objet* coupé de toute détermination sociale : objet qui existe en soi et par soi, qui ne reflète ni ne projette rien d'autre que soi.

Nul doute qu'il ne s'agisse là d'un *formalisme*. Formalisme nécessaire, puisqu'il est inscrit dans la condition historique du roman aujourd'hui : son but est de faire échapper ce roman à toute temporalité, à toute histoire et de lui rendre une virginité à travers laquelle il puisse se reconstituer comme langage au-delà de toute aliénation. Le roman ne raconte plus : il décrit. Et ses descriptions refusent les substances au profit des structures, les profondeurs à l'avantage des surfaces.

Mais s'il est nécessaire, ce formalisme n'en est pas moins dangereux, pour peu qu'il se départisse de sa rigueur et se laisse récupérer par le roman traditionnel ou qu'il prétende s'instaurer indépendamment de toute histoire. Or c'est bien ce double mouvement (à l'origine contradictoire et pourtant convergent) qui menace l'œuvre de Robbe-Grillet. Prétendant instituer un univers objectal, elle restaure en fait un univers objectif, fermé sur soi et pleinement signifiant. Autour du creux, du trou que nous avons repéré, et par le renversement que nous avons décrit, cette œuvre bascule. Au lieu de restituer à des

5. Dans *Littérature littérale* (à propos du *Voyeur*) : *Critique* (n° 100-101).

objets décrassés de leurs significations anachroniques, une ustensilité, au lieu de découvrir par delà les choses un temps qui de temps de la description deviendrait temps de l'action, temps de la *praxis*, au lieu d'ouvrir la description au récit, elle se bloque, refermant le roman sur lui-même, sur une signification (culpabilité, jalousie...) qui lui est antérieure.

Le formalisme de Robbe-Grillet aboutit alors à un totalitarisme honteux. Sous prétexte de liquidation du psychologisme, de « destitution du vieux mythe littéraire de la profondeur », Robbe-Grillet risque de donner naissance à un mythe autrement néfaste : celui de la saisie d'un monde totalement déchiffrable, coupé de la totalité vécue, échappant au temps, par un observateur qui pourrait à volonté être en dehors ou en dedans, innocent et coupable de ce monde, Dieu et damné.

En instaurant ce formalisme pour échapper à l'aliénation du romancier bourgeois, Robbe-Grillet ne nous proposerait-t-il en fin de compte qu'un romanesque aliéné ?

Bernard Dort.

Raymond Borde.

COUP D'ŒIL SUR LE CINÉMA AMATEUR

Dans l'échelle des besoins individuels, la caméra se situe aujourd'hui entre le scooter et l'Aronde. Le cinéma amateur, qui fut avant la guerre la passion de quelques photographes insatisfaits, de quelques mordus de la chambre noire, devient une activité collective et un signe extérieur de richesse.

On filme les enfants pour conserver des « souvenirs ». On filme les pigeons de la Place Saint-Marc ou la balade au Château d'If, et toutes les cinémathèques familiales finissent par se ressembler : les deux grands à bicyclette, le bébé dans son parc, un baptême de l'air, un déménagement, une partie de boules, une course d'autos prise des tribunes, entre deux têtes qui masquent la piste... Devant l'objectif, Papa, qui a un peu bu, s'amuse à peloter la femme d'un ami que, dans la vie réelle, il se garde bien d'attaquer. Un jour a lieu quelque banquet administratif. Papa apporte sa caméra. Il va d'un groupe à l'autre, propose de filmer la scène. Il est volubile, maladroit, agité. Mais son Directeur le trouve épatant. Il prend confiance. Ça marche. Il est ravi comme un chien qu'on flatte. C'est l'apothéose de l'amateurisme et la caméra n'aura plus jamais ce goût de triomphe.

Tout n'est pas à brûler dans cette masse de pellicule. Certaines séquences auront plus tard une valeur de témoignage involontaire, de preuve additionnelle, comme les photographies officielles du XIXe siècle. Avec un recul suffisant, les visages deviendront significatifs et les détails seront jugés typiques d'une classe ou d'une époque. Pour l'instant du moins, rien n'émerge de ces albums de famille où s'imprime l'ennui.

Mais les amateurs ont parfois d'autres ambitions. Ils étudient la technique de base, ils adhèrent à un club, ils recrutent des acteurs dans leur entourage et ils préparent une œuvre de concours. L'étape familiale est franchie. En décidant de tourner autre chose que les balbutiements d'une mère et de ses petits, ils se donnent soudain une liberté quasi totale.

Ces films plus ambitieux représentent une part très faible de la production en format réduit. Mais ce sont les seuls qui dépassent le cercle des projections en appartement et qui reçoivent un début

e diffusion publique. Ils sont visionnés par le club d'origine, rêtés à d'autres clubs, commentés dans les revues spécialisées et résentés à l'occasion des festivals nationaux. C'est la carrière ype du film amateur et, chaque année, une soixantaine de courts iétrages français suivent cette filière.

Nos exigences seront à la mesure de la liberté qui entoure ici a création. L'amateur a la chance unique de travailler sans ontraintes morales. Il ne dépend ni d'une chaîne d'exploitants, ni 'une censure. Il a mis dans son film 30 ou 50.000 francs qui sont erdus de toute façon. Il n'a pas le souci de plaire puisqu'il n'est as vendeur d'une marchandise. Il est juge en dernier ressort : ige des scénarios, juge du montage, juge du moindre détail. peut avoir toutes les audaces. Aucun professionnel, si haut placé oit-il dans la hiérarchie, ne dispose en 1956 de tels privilèges.

La vocation du cinéma amateur est donc tout naturellement ictée par les insuffisances du cinéma commercial. Lorsque la ensure décourage les réalisateurs de métier, et que les distribueurs rejettent les projets qui leur semblent inhabituels, nous imerions que les amateurs prennent la relève et fassent eux-mêmes cinéma dont on les prive.

Ils ont un matériel rudimentaire et peu de capitaux. Ils travaillent dans un format commode, mais réduit (8 mm, 9,5 mm, 6 mm). Ils bricolent leurs projecteurs avec des boîtes en fer-blanc. eu importe en définitive, car ce n'est pas du cinéma coûteux ue nous sommes sevrés. Le rôle des indépendants n'est pas de efaire *Les chevaliers de la table ronde* mais d'avoir des audaces qui accommodent fort bien d'un petit budget. Et puisqu'ils peuvent égliger les tabous du moment, leur voie est toute tracée :

— le « ciné-œil » social et politique,

— le film sexuel,

— le poème en prose sous tous les équivalents visuels imaginables.

* * *

Il y a quelques mois s'est disputé à Carcassonne la quatrième upe internationale de cinéma amateur. C'est un festival organisé r le Ciné-Club et le Photo-Caméra-Club de la ville. Ce jumelage socie les spécialistes du format réduit, qui ont parfois tendance ravailler en système clos, à des animateurs venus du mouvement ié-Club, c'est-à-dire à des spécialistes du format standard. s uns et les autres élargissent leurs perspectives, et ont tout à gner à ce contact.

Les rencontres de Carcassonne ont lieu dans un climat de très nde liberté, parce qu'elles n'ont pas d'attaches officielles. Des

passionnés de cinéma ont mis ce concours sur pied, il y a quatre ans, et la formule a eu du succès dans la mesure où elle donnait à tous les concurrents des chances égales. L'appartenance à tel ou tel club ne lie pas le jury par des intrigues de coulisse. Les considérations diplomatiques sont exclues. L'isolé génial, s'il existe, trouve ici une communication directe avec le public.

D'ailleurs, les spectateurs désignent, après chaque séance, les films qu'ils ont aimés. L'intensité des applaudissements donne la mesure de leurs préférences. Les choix du public coïncident rarement avec ceux du jury, mais cette épreuve, qui est une forme assez rigoureuse de sondage d'opinions, fournit des résultats significatifs.

Cette année, neuf pays étaient représentés : la France (24 courts métrages), l'Australie (1), le Congo belge (2), l'Espagne (6), l'Inde (1), l'Italie (3), le Japon (3), la Suède (1), et la zone internationale de Tanger (1). Quarante-deux films franchirent le barrage de la pré-sélection et j'ai pu m'assurer que la commission de visionnage n'éliminait que des navets. Aucune exclusive ne joua, d'ordre moral ou politique. Aucun chef-d'œuvre maudit ne resta dans les emballages.

Carcassonne est donc un excellent terrain d'observation. Le festival reflète les tendances générales du cinéma amateur, et j'ai pu vérifier, dans la plupart des cas, les impressions fragmentaires que j'avais recueillies au hasard de contacts avec le cinéma en format réduit.

La technique est au point. C'est la première constatation. Les amateurs ont résolu les problèmes d'éclairage, de cadrage et de mouvements d'appareils. A ceci près qu'ils n'ont pas de grue — mais Eisenstein n'en avait pas quand il tournait le *Potemkine* — ils font un travail de photographie qui vaut celui des professionnels. S'ils ont des manies, elles sont moins gênantes et moins fréquentes que je ne m'y attendais. Dans un film assommant du type carte postale, *Routes de lumière*, de H. Maurin (Givors), la caméra multiplia les images inclinées à 45 degrés. Ce fut un des rares exemples de ce formalisme que l'on reproche souvent au format réduit. Je suppose que l'auteur avait senti lui-même le besoin d'introduire des images de choc. Mais dans le cadre préconçu de l'album de vacances, la caméra penchée ne pouvait être que coquetterie. Pourquoi n'a-t-il pas filmé des gueules caractéristiques, ou des murs d'usine ?

Les amateurs l'emportent sur les professionnels dans le domaine de la couleur. La gamme du 16 millimètres paraît plus riche que celle du format standard. Je pense à ce fleuve boueux où se dessine l'ombre d'un pont de lianes (*Pygmées Bambuti* des Pères blancs,

Lille), aux merveilleux orages qui découpent les colonnes grecques sur un ciel d'encre (*Sofiagirls in Grece* de Gösta Olander, Suède), à ce vert fascinant des prés pyrénéens, saisi dans un matin translucide, après la pluie (*Pinceles* de J. Segués Donadeu, Espagne), à l'arrivée d'un vieux paysan jaloux, dans une carriole noire, sur un fond de genêts (*Les trois couverts* de G. Mery, Orange).

Dans un film commercial, les photographes de métier hésiteraient à prendre le Lac Majeur en vert très pâle, presque irréel. Ils couperaient cette image de *Routes de lumière* parce qu'elle n'est pas conforme aux goûts qu'ils attribuent à leur public. Il existe, dans les studios professionnels, un académisme de la couleur. On rejette certains gris ou certains ocres parce qu'ils sont définis, une fois pour toutes, comme inacceptables. Or la rencontre de Carcassonne a donné deux exemples d'une renouvellement possible, qui me paraissent importants. Un cinéaste de Toulon, J. Leblond, a traité tout un film en tonalités rouges, systématiquement fausses. Il s'agissait d'un court métrage par ailleurs banal, *Fièvre.* Un amateur hindou, Prem Kumar Kapur, n'a pas craint de filmer une Inde grisâtre, cafardeuse comme une rue de banlieue, dans un documentaire que le public n'a pas aimé, *Kumbh Parva.* Car nous avons une vision de l'Orient où tout chatoie en permanence. Quelques films anglais, du type *Alerte aux Indes*, et l'ignoble *Fleuve* de Renoir — ignoble de paternalisme — ont accoutumé les Occidentaux à cette imagerie qui n'est pas fausse mais partielle. *Kumbh Parva* démystifie par la couleur.



Le bilan technique est donc positif. Le cinéma « privé » est au point. La preuve est faite que l'on peut travailler dans des conditions cent fois moins onéreuses que la production standard. Un long métrage, 16 mm en noir et blanc, tourné dans des décors réels, sans vedettes et post-synchronisé, pourrait coûter aux alentours de 500.000 francs. Nous sommes loin des 50 millions que requièrent les plus petits devis du cinéma commercial français.

Mais les films amateurs pêchent par le contenu. Ils sont conformistes. Les audaces sociales ont été pratiquements absentes de ce festival. J'ai cité *Kumbh Parva* qui avait le mérite de montrer plusieurs visages de l'Inde : les féodaux et les mendiants, les prêtres et les parias, les bateleurs et les gosses affamés. Il rappelait, par de trop brèves images, *Terre sans pain.* Ce fut une exception. Les amateurs ne vont pas dans la rue. Ils possèdent des appareils maniables, qu'ils peuvent dissimuler derrière le dos d'un comparse. Ils ont une matière singulièrement riche : grèves, banquets, guerre

d'Algérie ou sortie de la messe de onze heures. Ils pourraient tourner les actualités dont nous avons besoin, celles qui violeraient les tabous politiques. Mais ils ont devant le réel une réaction de classe.

Ils se rabattent sur les cimes neigeuses et les reflets dans l'eau. J'ai rarement vu autant de rochers et d'algues, et de morceaux de ciel à la surface des lacs. Les amateurs choisissent le joli. Ils travaillent pour les salons, comme les peintres de l'école classique. Il règne ici une loi du bon goût qui exclut toute vigueur, toute dureté. Ces images sont d'ailleurs charmantes. On découpera des contre-jour sur un fond bleuté de montagnes. On prendra le Cervin en plan d'ensemble, puis l'appareil glissera vers les ailes beurre frais d'une voiture américaine. Le Congo est une cascade, le Tyrol un matin d'été. La France ressemble à un Pissaro, mais jamais aux grèves de Saint-Nazaire. Les amateurs s'imposent les règles qui président à la fabrication des courts métrages touristiques de la Metro Goldwyn-Mayer. C'est la même démagogie de l'agréable. Et rien ne rappelle mieux les souvenirs de vacances en petit format que les cartes postales de la Vistavision et du Cinémascope.

Pourtant, quelques-uns des quarante-deux films de Carcassonne ont été réalisés dans les territoires sous-développés. Naïvement, j'avais pensé que les amateurs, loin de chez eux, se sentiraient plus à l'aise pour tourner des images de misère et d'oppression. J'espérais qu'ils seraient les témoins inconscients de ce capitalisme de transition, encore lié au système féodal, très dur, ostentatoire, Je comptais, dans le pire des cas, sur le goût des haillons, c'est-à-dire sur un pittoresque à la Murillo. On vendait bien en Algérie, avant qu'il soit question de fellagahs, des cartes postales glacées représentant des indigènes miteux. Les légendes étaient archaïques: « Types du pays » ou « Mendiants berbères ». Pour les petits bourgeois du *Guide Bleu*, cette misère s'appelait couleur locale.

Mais cette couleur locale parle aujourd'hui le langage de la révolte, et les amateurs, prudents, s'abstiennent. Nous avons vu deux courts-métrages réalisés en Grèce. C'est un pays soumis à un semi-fascisme où les hommes de Markos ont péri dans les camps. La Grèce de Beloyannis, le mort à la rose, n'a plus de couleur locale. Elle a un prolétariat dur à la souffrance, qui s'est battu et se battra encore. Les amateurs européens n'ont pas l'idée de filmer ce qu'ils voient dans les quartiers très riches ou dans les zones populeuses. Ils vont au Parthénon, qui a l'une des plus fortes densités du monde en caméras portatives. Ils photographient en circuit fermé et ils reprennent le bateau. Et la Grèce a été évoquée par les niaiseries habituelles sur les terres gorgées d'histoire. Un

Suédois consacra un court métrage interminable à des mouvements de gymnastique sur un décor de colonnades (*Sofiagirls in Grece*). Un Français, Henri Bissiriex, réussit le prodige d'embellir les monastères crasseux des Météores et de rendre les moines jolis comme des santons (*La montagne aux météores*).

L'Afrique noire est devenue l'Afrique des fleurs et des volcans. Un bon document ethnographique des Pères blancs, *Pygmées Bambuti*, n'évitait pas le ton du paternalisme chrétien : « Un missionnaire construit ici un pied-à-terre, avec l'espoir de gagner ces petits bonshommes, dont l'âme elle aussi a une valeur infinie. » Du moins s'agissait-il d'un film sur les noirs, même si l'on choisissait le cas-limite d'une tribu presque fermée aux blancs. Mais ni *Terre torturée*, ni *Rive du lac*, ni *Aux sources mystérieuses du Nil* ne firent allusion aux phénomènes d'acculturation et à la transformation des indigènes en prolétaires. Le Congo belge fut le prétexte d'une *Palette congolaise*, comme s'il n'existait pas de coloniaux dans cette colonie. Et l'Espagne franquiste devint la terre des miracles : un village prie et se lamente; des nuages noirs cernent les montagnes; dans l'église, la madone verse des larmes de cire; et soudain tout renaît à la vie. Les poules ont des poussins, les plantes germent, les Cadillac bondissent sur les routes goudronnées... Le film débute en noir et blanc. Il s'achève en couleur, dans l'exubérance de la foi (*Prière à la Vierge* de L. Llobet-Gracia, Espagne).

*
* *

Ce refus d'aborder les problèmes adultes a favorisé le développement de la chanson filmée. La formule eut du succès, dans le cinéma commercial, vers 1935. Les amateurs l'ont adoptée parce qu'elle apporte une solution de facilité. La bande sonore est toute faite, déjà gravée sur disque. Le découpage est contenu dans les paroles, et il suffit, en somme, d'ajouter quelques gags.

Qu'on m'entende bien. A l'écran, il n'y a pas de genre mineur, et si les commentaires usuels étaient toujours de qualité, je ne serais nullement hostile à ces expériences. Dans *Le sang des bêtes*, Georges Franju a exploité de façon étonnante un succès de Charles Trenet, *La Mer*. Eli Lotar a réalisé un des meilleurs documentaires d'après guerre, *Aubervilliers*, à la faveur d'une chanson de Prévert. Mais dans la sélection de Carcassonne, que l'on peut tenir pour représentative d'un cinéma et d'une époque, *La fille de Londres* (Saint-Etienne), *Ah! les femmes* (Saint-Etienne), *Blithe spirit* (Toulon) et *Bedelia* (Italie) furent de simples passe-temps, des distractions pour dimanches pluvieux.

Le poème filmé est plus ambitieux. Dans la hiérarchie du format

réduit, il passe pour un genre noble. Les amateurs éprouvent à l'égard des textes poétiques une sorte de respect universitaire, et ils apportent ici une science du cadrage, un dosage des lumières, un soin du petit détail que j'appelle académisme. C'est une manie qu'ils partagent avec les professionnels. Au contact de la littérature classique, le cinéma se fige, en France au moins, dans la photo d'art. Un poème filmé a été sélectionné à Carcassonne, *L'aragne et les roidis* de J. Leblond (Toulon), sur un texte de François Villon. De très belles images évoquent le moyen âge, tel qu'on l'imagine en classe : auberges de campagne, tables lourdes, pots d'étain, moines endormis, reflets de l'âtre... Au refrain, vient le gibet de Montfaucon en lointain flou. C'est un travail léché où l'on sent l'influence de Jean Delannoy, et cette « tradition de la qualité » dont se meurt un certain cinéma français.

La formule serait excellente si les amateurs cessaient d'avoir, au contact de la chose écrite, ces réactions de bons élèves. Je pense qu'ils devraient faire leurs gammes en choisissant des textes très modernes, riches en impressions visuelles, mais signés par des inconnus. Ces poèmes qui paraissent dans les revues confidentielles, où chaque phrase requiert à l'écran une image insolite, seraient le point de départ d'une avant-garde 1956 qui ne peut relever que du format réduit.

Pour des raisons d'ordre financier — les prix de revient de la production standard impliquent une clientèle de plus en plus vaste — les professionnels ont perdu cette belle liberté de l'époque muette. Ils sont condamnés à raconter des histoires simples en termes simples. Ils décrivent de l'extérieur, ils schématisent des comportements. Ils sont esclaves du plan d'ensemble et du dialogue. Seuls les indépendants gardent le droit royal d'insérer des images de rêve, des gros plans d'objet, des analyses de gestes en montage court, et d'user de la caméra comme d'un stylo à bille. Et puisque aussi bien la description psychologique vraiment fouillée rejoint le poème en prose, ces amateurs sont la dernière chance du cinéma psychologique.

L'évolution sera très lente. Il faudra subir des milliers de courts-métrages sur l'Espagne en fleurs avant d'atteindre ce point de saturation où le format réduit sacrifiera son goût des cartes postales. A Carcassonne, un seul essai de montage pur a été présenté : *Le dernier sillon* de G. Dumont et J. Delaunay (Mantes-la-Jolie). Il était maladroit, exagérément formel, mais il avait le mérite de traduire par l'image un état affectif. *Gotas* de Pedro Font-Marcet (Espagne) a obtenu le Grand Prix du festival dans la catégorie 16 millimètres, parce que, sur un sujet voisin, il était plus lisible et plus équilibré. Font-Marcet a choisi de rendre

l'inquiétude d'un homme qui pense que sa femme est morte, et l'invention visuelle s'est intégrée aux détails réalistes. Enfin, un cinéaste de Paris, Le Chevalier, a traité un tourment amoureux — amour contre argent — dans le style romantique d'Alexandre Astruc : chandeliers, feu de bois, coupes de cristal en clair-obscur (*Du crêpuscule à l'aube*).

On voit ce qui manque au film de recherche. L'amateur ne trouve pas le point d'équilibre. Ou bien il se livre à des effets de caméra qui n'ont pas de support psychologique, et en ce sens il sacrifie à l'écriture artiste. Ou bien il se limite à l'écorce du drame, comme s'il était peu sûr de lui (ainsi *Les trois couverts*, de G. Mery, un film inégal mais attachant). Enfin les thèmes sont faibles. Ils sont choisis sans conviction. Il leur manque de répondre à un besoin véritable. J'aurais voulu trouver cette passion que l'on met à écrire une nouvelle, n'importe où, dans la rue, dans un train, parce qu'elle est nécessaire, qu'elle coordonne une inquiétude. Mais je pense que la plupart des amateurs n'ont rien à dire, rien à confesser ou à dénoncer. Ils font du cinéma pour occuper leurs digestions.

Dans la catégorie scénarios, les Espagnols ont présenté de petits contes familiaux, style *Veillée des chaumières* : des intérieurs luxueux, des couleurs splendides, des histoires bêtifiantes (*Amargo revivir*, *Fragil felicidad*). Un amateur du Congo belge a tourné en 8 millimètres le plus mauvais film noir de l'année. : *T'auras des fleurs pour la Toussaint*. Il dure cinquante et une minutes. A Nice, G. Long et J.-P. Cordero ont réalisé un court métrage policier d'une facture très supérieure, *Allo Police*. Si le dialogue n'évite pas les poncifs (« Il n'en fallait pas plus pour que mon instinct de flic me dise qu'il y avait du louche », ou « Mais qu'est-ce qu'ils foutent les gars du labo? »), le montage est adroit, et l'on regrette que cette technique soit dépensée en vain, mise au service d'un contenu insignifiant.

La note burlesque a été donnée par un film politique d'extrême-droite, *La IX*e *symphonie*. Un cinéaste de Suresnes, L. Lemeur, a réglé de vieux comptes avec la Résistance. On croirait lire *Rivarol*. A la Libération, dans la banlieue parisienne, un officier en retraite est arrêté. On le traîne dans un bureau du parti communiste, où s'étalent deux photos : Staline et Thorez. On lui reproche d'avoir caché un soldat allemand :

— C'est toi Rivière?

— « Môssieu » Rivière.

Et il raconte son histoire. Un de ses fils est mort au maquis. L'autre, qui voulait le venger, a tiré sur un Allemand, dans la rue, devant la villa des parents. Pour éviter des représailles, les Rivière

recueillent le blessé, le soignent, le nourrissent, et ils découvrent chez ce grand garçon blond une délicatesse inattendue. Mais il est allemand, il a porté l'uniforme des assassins de leurs fils, et les Rivière ne peuvent se défendre d'un sentiment d'hostilité. Et voici que tout se remet en place. Leur enfant n'est pas mort en combattant au champ d'honneur. Il a été tué par un maquisard qui faisait l'imbécile avec son pistolet. D'ailleurs les maquis n'attaquaient pas l'armée allemande, et s'il y avait parfois des blessés et des morts, c'est que les hommes se saoulaient en maniant des armes à feu. Le père déclame, comme dans un film d'Abel Gance :

— Je viens de perdre mon fils pour la deuxième fois. Le flashback s'achève. Rivière se tient très droit, très digne. Il est le symbole de la France outragée. Le chef communiste laisse tomber :

— Liquidez-moi ça!

Une dernière scène marquera la différence entre communistes et gaullistes. Un officier de l'armée secrète téléphone aux F.F.I. pour arrêter l'exécution et demander un procès. Les rouges refusent et Rivière tombe sous les balles d'un maquisard hystérique.

La IXe Symphonie est un navet qu'il faudra conserver dans une cinémathèque. C'est un document politique, spontané comme un cri de haine. Toutes les rancœurs d'une caste explosent dans ce petit film aux allures nobles de veillée d'armes. Et je pense que les historiens trouveront plus tard des matériaux inattendus lorsqu'ils dépouilleront la production en format réduit.

***

Les amateurs paraissent beaucoup plus à l'aise dans le documentaire. Quand ils se donnent un sujet précis, de caractère technique, ils le traitent fort honnêtement : ainsi, le record mondial de vitesse sur rail (*Spécial essai*), la survivance, dans le Massif Central, des moulins à papier (*Châteaux de bois*), le maquillage dans le théâtre Kabuki (*Splendid personating art*), la fabrication au Japon d'objets rituels pour préparer le thé (*Le village de Tchassen*). Les ciné clubs de Béziers et de Sète ont fait de l'excellent travail avec un film d'art, en 16 mm couleur, sur *François Desnoyers*.

Cette réussite dans le documentaire est significative. En principe, aucun tabou moral ou politique ne paralyse la création et n'encourage au conformisme, puisqu'il s'agit de sujets très techniques. Par ailleurs, le montage ne soulève aucune difficulté majeure : il suffit d'être bon pédagogue. Le film à scénario exige

au contraire ce que j'hésite à appeler le « sens du cinéma ». L'amateur doit être capable de voir son œuvre sur un écran imaginaire, avant même que débute le tournage. C'est une qualité que l'on requiert des professionnels, pour la préparation du découpage. Chaque plan est défini, minuté et numéroté, ce qui implique d'avoir une notion globale a priori de la continuité dramatique. Un film découpé est plus qu'à moitié fait : la mise en scène n'est que la solution de problèmes secondaires (direction d'acteurs, réglage des lumières, etc...).

Or la plupart des amateurs ignorent ce qu'est un découpage. Ils ont du résultat une vision confuse qui se précisera au montage. Il leur manque cette gymnastique visuelle qui ne s'apprend que dans les salles de cinéma. Mais ils ignorent délibérément la production standard. Ils se pardonneraient mal de verser 200 francs dans la caisse d'un exploitant. Ils ont la coquetterie de vivre en système clos. Ils disent : « Nous n'allons pas au cinéma puisque nous le faisons. »

Je simplifie dans la mesure où je rends compte d'une attitude moyenne, qui tend d'ailleurs à reculer. Cet isolement pourrait disparaître sous l'influence des ciné-clubs. Quelques-uns d'entre eux commencent à louer ou à emprunter des films d'amateurs pour meubler les premières parties. Je souhaite qu'il naisse de ce contact entre réalisateurs indépendants et cinéphiles insatisfaits, un cinéma bon marché mais libre qui est la seule forme de résistance à l'académisme et au conformisme.

A des titres divers, *François Desnoyers*, *Gotas*, *Kumbh Parva*, *Splendid Personating Art* mériteraient de passer dans ce circuit autonome. Ce sont des films adultes, même s'ils font preuve d'une certaine maladresse. Mais *Le mur* de J. Leblond, d'après la nouvelle de Jean-Paul Sartre, a remporté le grand prix de la catégorie courts métrages à scénarios parce qu'il alliait les moyens réduits de l'amateur (trois décors réels : une cave, un bureau et un cimetière; quelques acteurs non professionnels et parfaitement dirigés; un matériel de prises de vues sans doute rudimentaire) à un véritable sens du cinéma. J. Leblond a su rendre visuelle cette longue angoisse en décor clos. Il a multiplié les angles de vue sans jamais les rendre gratuits. Il a donné au texte une équivalence en termes d'images.

Le mur tranchait sur une production particulièrement terne. Car le cinéma amateur connaît une crise de croissance qui paraît caractérisée par la résignation et le goût du cliché. Et rien ne dira mieux l'ampleur de cette crise que les commentaires imbéciles qui constituent le plus souvent la piste sonore du format réduit :

« Les marabouts pratiquent le conseil du poète : patience et

longueur de temps font plus que force ni que rage » (*Aux sources du Nil*).

« C'est la danse aux rythmes ensorceleurs qui exalte les vainqueurs du félin » (*Rêve du lac*).

« Un peintre fantasque écrase des couleurs folles... Quelques ruisseaux au détour d'une route font soudain une apothéose grandiose » (*Palette congolaise*).

« L'ermite apparaît grandi par la solitude, grandi par son vœu simple et brutal de finir peut-être dans l'isolement... Et l'homme s'élève pour toujours dans le ciel serein des Météores. » (*La montagne aux météores.*)

« Les hôtels qui se modernisent forment un diadème naturel à cette petite place accueillante... Le pont à jamais baissé n'est plus un obstacle à l'envahisseur, les touristes n'étant que d'inoffensifs conquérants de passage. » (*Lac de Garde.*)

Il n'y a pas de quoi sourire. Ces phrases creuses impliquent une série d'attitudes en face de la vie. L'amateur est verbeux parce qu'il n'a rien à dire ou qu'il n'ose rien dire. Il pratique le cliché comme un alibi. Il accepte l'ordre établi, c'est-à-dire qu'il censure l'érotisme et s'interdit tout geste de critique sociale. Il a eu, peut-être, l'envie un peu folle de crier ses rêves et ses désirs. Il a caressé des projets de films où explosait la merveilleuse liberté du cinéma en format réduit. Il y a renoncé par « respect humain ». Il tient à conserver l'estime de ses collègues et de ses voisins. Un homme de loi me demanda, il y a quelques semaines, de faire le découpage d'un film sur l'amour fou. J'ai observé son attitude. D'abord enthousiaste, il devint très ambivalent à mesure que l'idée prenait corps. Quand vint l'heure du choix, il renonça à un projet qui heurtait de front les habitudes morales de son entourage.

L'amateur est prisonnier du métier que, par ailleurs, il exerce. Un médecin, un juge hésiteront toujours à se compromettre. Or la possession d'une caméra suppose en général un niveau de vie qui est synonyme de situation assise. C'est la raison dernière de cette insignifiance où s'enlise le format réduit.

RAYMOND BORDE.

Les Livres

Jeux de mains, par *Juan Goytisolo* (traduit de l'espagnol par M. E. Coindreau; Gallimard, éditeur); **Tanguy**, par *Michel del Castillo* (Éditions Julliard).

En refermant le livre de Juan Goytisolo, *Jeux de mains*, je ne puis m'empêcher de penser à cette mystérieuse renaissance du roman espagnol contemporain qui, dans une Espagne fermée, étouffée par la censure et la tradition, s'est effectuée presque malgré tous. Dans les années qui suivirent la victoire franquiste, les romans qui nous parvenaient avec leur odeur de cuir et d'encens étaient de nature à décourager les plus optimistes. A ceux qui, hâtivement, après la Guerre Civile, avaient rayé d'un trait de plume l'Espagne de la carte de l'art, cette fade production semblait alors donner raison. « La littérature espagnole est morte! » répétait-on par habitude. Mais en 1951, un écrivain de trente-cinq ans, Camilo José Cela, réagissait. En publiant *La Colmena*, chronique sans complaisance de la vie madrilène à l'heure franquiste, Cela déchirait courageusement le voile violet du conformisme. Derrière lui, de jeunes écrivains dont le réalisme audacieux n'avait pu jusqu'à cette date s'exprimer qu'à voix basse, s'élancèrent. Ils n'avaient pas vingt ans, mais ils avaient vécu la riche expérience de la guerre. Tous avaient lu les romanciers américains qu'une censure ignorante n'avait pas cru bon d'interdire : Faulkner, Steinbeck, Hemingway, William Goyen, Carson McCullers. Leur premier roman, publié souvent à l'insu de la censure ou en Amérique latine, révéla leurs noms : Juan Goytisolo, Ana María Matute, Ignacio Aldecoa, Rafael Sánchez Ferlosio, Jesús Fernández Santos et Mario Lacruz. D'autres livres suivirent : ils confirmèrent le tempérament exceptionnel de ces auteurs.

Jeux de mains, que nous présente aujourd'hui M. Maurice Edgar Coindreau, est le premier roman de Juan Goytisolo. L'ouvrage est écrit sur un thème cher aux jeunes écrivains contemporains : la révolte de la jeunesse contre une société moribonde. On ne sera donc pas surpris de voir le nom de Goytisolo côtoyer, sous la plume de certains critiques, celui de Françoise Sagan. Il y a chez ces deux romanciers-nés un don incontestable d'exprimer et de communiquer la détresse dont leur génération porte l'empreinte. Cependant je crains que les lecteurs de *Bonjour tristesse* ou d'*Un certain sourire* ne soient quelque peu déroutés par l'atmosphère

de *Jeux de mains.* Gêne semblable à celle qu'éprouvèrent, ces dernières années, les spectateurs français en présence des films de Bardem : *Calle Mayor* ou *La mort d'un cycliste*, films auxquels ils reconnaissaient un intense pouvoir d'émotion, mais dont le sens profond leur échappait. C'est que Goytisolo, comme Bardem, plonge le doigt dans une secrète blessure : l'archaïsme de la société espagnole.

Cet archaïsme complexe, cultivé par une société aveuglément traditionaliste, allait, après dix ans de propagande franquiste, exaspérer ceux-là mêmes qu'il maintenait. On le remarquera : les protagonistes de *Jeux de mains*, comme ceux des films de Bardem, ne sont pas des fils d'ouvriers ou de petits bourgeois espagnols. Ce sont des fils de famille, des adolescents issus, comme l'écrit très justement M. E. Coindreau, « de mères trop tendres et de pères trop bourgeois dans leur désir d'assurer à leurs fils l'aisance et la quiétude dont ils ont fait leur idéal ». Mais cette jeunesse oisive et riche, qui étudie sans goût dans les universités, s'avoue incapable de prolonger dans l'avenir une société faussement moralisatrice et de faire sien le mensonge des traditions familiales. Les personnages de Goytisolo, Paez, Mendoza, Cortézar refusent d'avance de devenir de bons bourgeois membres du club local, du « casino » dirait-on en espagnol. et leurs compagnes, Ana ou Gloria, d'être les fidèles organisatrices des réunions paroissiales et des kermesses de bienfaisance. Goytisolo lui-même, décrivant l'un des dignes représentants du respect des usages et des vertus familiales, don Jeronimo, ne peut retenir son mépris : « Rides, fossettes, plis, bulbes, graisse, graisse, graisse. L'homme parlait avec un renouveau d'enthousiasme. Captives des anneaux des lunettes, ses pupilles ressemblaient à des billes bleues dans la cornée laiteuse. D'une voix aimable il demandait s'il emmènerait « le papa » dans son automobile. « Des poules, oui, pensait Luis, c'est de poules que je la remplirai »...

Impuissants à réagir contre une société qui les écrase, les jeunes bourgeois du roman de Goytisolo s'égarent en un « labyrinthe » qu'ils ont construit eux-mêmes : le sommeil, la paresse, l'alcool. L'animateur du clan, c'est Uribe, dit Tanger, histrion équivoque, assez lâche au fond, mais dont la personnalité et l'imagination éblouissante fascinent ses compagnons. Tanger est un de ces « êtres venus au monde à seule fin d'y briller. Comme les papillons et les centaures... » Il excelle à créer une atmosphère trouble et s'est spécialisé dans la préparation des « soirées de lèpre », nuits d'orgie de nos adolescents en rupture de famille. Mais bientôt les contorsions de Tanger, ses trouvailles de marchand d'illusions ne suffisent plus à alimenter tant de désœuvrement. Arrivés au terme de l'adolescence, les protagonistes de *Jeux de mains* cherchent à découvrir l'acte irrévocable et définitif qui révélera et affirmera l'homme qu'ils portent en eux. L'idée en sera fournie par Ana, la seule, dans le clan, a avoir des convictions solidement établies : l'assassinat d'une vieille canaille politicienne, Guarner. Le projet accepté par le clan, il reste à le réaliser. Qui, agissant au nom de tous et donnant ainsi au crime une valeur de symbole, tuera Guarner ? Le meurtrier sera désigné par un coup de poker. Mais ici interviennent les forces du mal, qui enlèveront déjà à l'acte une partie de sa pureté. L'un des membres du clan, Paez, soupçonne un autre membre, David, de n'avoir pas le courage, si le sort le désigne, d'accomplir

l'expérience fatale. Désireux de le mettre à l'épreuve, il montera donc avec Tanger, chargé de diriger le jeu, une machination qui fera tomber le sort sur David.

Un résumé, si précis soit-il, du roman à partir de l'instant où se trame la conspiration, ne donnera au lecteur qu'une idée très faible de la violence dramatique de l'ouvrage en sa dernière partie, et de l'habileté de Goytisolo à nous entraîner au cœur de cette aventure pathétique. On voudrait citer en entier ces pages admirables où est évoquée l'atmosphère sordide du tirage au sort. Contentons-nous de quelques lignes : « Ils étaient entourés des vestiges de la « soirée de lèpre » : verres, masques de couleur, mégots écrasés. Quelqu'un avait arraché l'abat-jour vert de la lampe et les grappes de raisins en étoffe. Il restait, en revanche, les tentures de papier et le décor fantastique de « Tanger ». La pluie nocturne suintait entre les suppurations du ciment et gouttait par intervalles dans le crachoir de métal. Uribe battit les cartes : il formait des paquets qu'il faisait passer alternativement d'une main dans l'autre et qu'il entremêlait, laissant glisser les cartes ensemble, les pouces levés. Soumis à l'action verticale de l'ampoule, son visage prenait une teinte livide, maladive. Il avait relevé le col de son pardessus jusqu'à ses oreilles, et malgré cela il grelottait... »

David, au moment d'agir, reculera. Introduit auprès de Guarner, il ne sera plus, entre les mains de celui-ci, qu'un pauvre pantin disloqué. Incapable d'assurer l'assassinat qu'il s'est engagé à commettre, le réduisant aux limites d'un vulgaire fait divers, il devient la victime désignée du clan. Une soumission très espagnole à la fatalité enveloppera dès lors les personnages du roman. David ne cherchera pas à se dérober au châtiment de ses compagnons. Quant à Agustin Mendoza, le justicier, une fois son meurtre accompli, il se laissera arrêter sans résistance. Perdus dans la foule, les survivants de l'aventure assisteront à l'agonie de leur révolte. Ils comprendront alors que « même lorsqu'ils se prenaient le plus au sérieux, ils ne cessaient jamais de jouer à des jeux de vilains ». « C'est comme si, en tuant David, nous nous étions tués nous-mêmes et comme si, en reniant Agustin, nous avions renié notre vie », conclura Raul Rivera. La vraie révolte reste à faire.

Un grand roman, l'expérience pathétique d'une jeunesse marquée par le sang de la guerre et condamnée par les mensonges de la société!

***

Avec *Tanguy*, roman de M. Michel del Castillo, nous abordons un autre thème : l'enfant et le monde concentrationnaire. Né à Madrid, d'un père français et d'une mère espagnole, Michel del Castillo a vécu, très jeune, la guerre civile espagnole, l'exil en France, puis, après avoir été arraché à ses parents, la déportation dans un camp nazi. *Tanguy*, écrit comme *Jeux de mains* à l'âge de vingt ans, est le récit de cette cruelle et encore toute fraîche expérience.

Les vrais souvenirs de Tanguy commencent par une froide nuit de novembre de l'année 1938. Tanguy a cinq ans. Il ne connaît pas son père, un Français qui a abandonné sa mère, républicaine espagnole. La guerre est perdue; l'enfant et sa mère quittent Valence et s'embarquent pour la

France, « pays de la liberté », salués par les derniers soldats qui tendent vers eux leur poing fermé. L'exil, pour Tanguy, ce sera d'abord un long voyage et l'achat d'une boîte de soldats de plomb, au cours d'une escale à Oran. Bientôt, cependant, la dure réalité apparaîtra quand les deux exilés, dénoncés par le père retrouvé, devront gagner, menottes aux poignets, le camp de concentration. Dans l'âme frêle de l'enfant quelque chose se brise alors, qu'il ne peut encore définir. La faim, le froid, la misère l'empêcheront d'ailleurs de penser. Lorsque dix-huit mois plus tard il quittera le camp, dans une ambulance, au chevet de sa mère malade, il portera déjà au cœur, inconsciemment, le mal du siècle : l'angoisse de vivre.

Installés à Marseille, Tanguy et sa mère chercheront à rejoindre l'Amérique. « Elle lui parlait de l'Amérique, qui était le pays de la paix. Mais Tanguy ne la croyait plus. On lui avait dit que la France était le pays de la liberté et il y avait été interné dans un camp de concentration; on lui avait raconté qu'en France on mangeait bien et il y avait eu plus faim qu'à Madrid en pleine guerre; on lui avait assuré qu'en France les gens étaient polis et un patron d'hôtel l'avait appelé « sale étranger »! *A neuf ans, il ne croyait plus à grand chose...* » Un soir, ils font la connaissance d'un Catalan, Puigdollivol, qui propose de leur faire passer clandestinement la frontière espagnole. Pour ne pas éveiller l'attention, la mère de Tanguy partira la première. Tanguy la rejoindra à Madrid quelques jours plus tard. Hélas, la veille du départ, la maison de Puigdollivol est cernée par les gendarmes. Elle est pleine de Juifs. Incapable de justifier sa présence parmi eux, Tanguy partagera leur destin tragique. Et c'est le long calvaire de la déportation, vécu par l'une des plus jeunes victimes. Il y a dans cette description du voyage vers les bagnes nazis quelques pages d'une extrême beauté. On suivra avec une émotion croissante la découverte par l'enfant, aux yeux encore pleins de tendresse, du monde de l'horreur. Durant huit jours, Tanguy, assis sur la paille puante d'un wagon scellé, assistera, dans un état voisin de la démence, à des scènes apocalyptiques. Lorsque la mort fera son apparition, sur le visage du petit Guy l'Israélite, Tanguy ne verra plus autour de lui qu'un misérable bétail humain. Le camp est proche.

Le camp, ou la lutte contre la mort! Il est difficile de résumer en quelques lignes les impressions d'un cœur d'enfant devant un monde artificiel, créé uniquement par la haine et le cynisme. Au camp, Tanguy connaîtra le travail inutile dans les aubes glacées, les provocations des « kapos », la longue fatigue qui laisse le cœur vide et désemparé. « Ni le bien ni le mal, ni la tristesse, ni la joie n'avaient plus de sens; *on se contentait de ne pas mourir;* on apprenait à jouir de chaque minute que l'on arrachait à la mort comme d'une immense victoire. » L'amitié d'un jeune Allemand anti-nazi, Gunther, aidera Tanguy à vivre, notamment durant les heures difficiles qui précéderont la débâcle allemande. « L'année 1943, écrit Michel del Castillo, devait apprendre aux déportés que la science de l'homme dans la destruction de son semblable est capable de progrès ahurissants. Ils avaient cru atteindre aux limites de la souffrance. Ils devaient apprendre qu'elle n'en a pas; que l'homme est capable d'une douleur infinie. » Les pages qui évoquent la dernière année au camp,

transformé en royaume de la mort dont S. S. et « kapos » se sont faits les pourvoyeurs sont hallucinantes. On relira celles qui retracent l'arrivée au camp d'un convoi de Juifs polonais, par une rigoureuse soirée d'hiver, tandis que toutes les portes des baraques se verrouillent, les déportés, harassés, n'ayant pas le courage de partager leurs paillasses. « Tanguy tremblait sur sa paillasse. Chaque mot de l'homme qui suppliait au dehors retentissait dans son crâne. Il tremblait. Il avait très peur. Il se répétait... C'est un crime !... C'est un crime... Ce sont des enfants... Mais ayant passé toute la journée au chantier, il pouvait à peine maintenant tenir ses yeux ouverts... Le lendemain, lorsque les prisonniers de « la 12 » sortirent pour l'appel du matin, plus de trente cadavres de Juifs gisaient tout autour. Ces infortunés s'étaient rapprochés le plus possible de la baraque espérant en vain qu'un peu de sa tiédeur leur parviendrait. Ils s'étaient cramponnés aux saillies de la baraque et ils y étaient restés accrochés. Le froid les avait surpris dans leur geste ultime pour se tenir à la vie... » Quand Tanguy, libéré, quittera le camp, il ne saura même plus si le corps qu'il porte est son propre corps.

La deuxième partie du roman, un peu plus négligée semble-t-il, fait revivre la période de rééducation de l'enfant, maintenant au seuil de l'adolescence. Tanguy, qui a pu regagner l'Espagne dans l'intention d'y retrouver sa grand-mère maternelle, apprend la mort de celle-ci en arrivant à Barcelone. Désorienté, avec dans le cœur le désespoir de voir s'effondrer toute possibilité de vie familiale, il cherche refuge auprès des autorités espagnoles qui le placent dans un centre de rééducation dirigé par des Frères. Et c'est ainsi que l'enfant, une fois encore, plongera en plein univers concentrationnaire. Le centre, qui comprend quelques délinquants — un parricide, notamment — mais surtout des fils de condamnés politiques, de « Rouges » ou de Juifs, est lui aussi soumis au régime des « kapos », et ses pensionnaires connaissent la faim, le froid, le travail exténuant, les châtiments corporels dans lesquels excelle l'un des rééducateurs : Frère Rouge. Disons-le tout de suite : l'ambiance de cruauté, de haine refoulée, de délation, d'animalité du centre de redressement est admirablement rendue et les pages qui la retracent représentent le meilleur moment de cette deuxième partie, plus faible comme je l'ai déjà dit. La scène de l'accident aux machines et celle de la visite de l'Évêque sont d'une douloureuse et implacable vérité. Mais pour Tanguy, qui a connu les camps de la mort allemands, une telle atmosphère est presque supportable, bien que sans espoir. Il sera d'ailleurs le seul, avec Firmin le parricide, à oser se rebeller contre l'atroce férule de Frère Rouge. Un jour, abusant de la confiance d'un surveillant crédule, les deux adolescents s'enfuient. Ce qui nous vaut quelques pages très réussies, en particulier celles où l'on voit Tanguy et son compagnon respirer l'air de la liberté, la nuit, sur une grève catalane, ou encore celles qui évoquent la séparation des deux camarades, Firmin se sacrifiant et acceptant d'être repris pour que Tanguy puisse demeurer libre. Recommandé par un médecin à un autre centre de rééducation, andalou cette fois, et ayant à sa tête un admirable éducateur, le Père Pardo, Tanguy connaîtra pour la première fois la charité au sens chrétien du mot, l'amour, la dignité, la véritable liberté, tandis qu'il apprendra son métier d'homme. Tant de joie confiante décide

l'adolescent à retrouver sa famille, au moins ce père français dont le directeur du Centre a pu se procurer l'adresse. Hélas, toutes les lettres de Tanguy resteront sans réponse! Tanguy fera donc le voyage en France. Voyage pénible, qui marquera bientôt la faillite de l'espoir! A Paris, le père retrouvé découvrira vite, sous son masque élégant, son visage cynique, égoïste et veule. L'homme mûr est identique au jeune homme qui dénonça la mère et l'enfant. Bientôt c'est la brouille. Tanguy reverra aussi sa mère. Mais la militante haineuse qu'il retrouvera n'aura plus rien de commun avec cette femme tendre de son enfance, dont le souvenir l'avait aidé à vivre et à souffrir dans les camps allemands. Ils se sépareront « sans déchirement, comme se séparent des rails qui conduisent vers des directions différentes. »

Faillite de la famille. Faillite de la société. Faillite de Dieu et de la civilisation. Le livre de M. Michel del Castillo aurait pu se fermer sur un cri de détresse, cette détresse qui anime dès les premières pages le roman de Juan Goytisolo. Mais si Tanguy, arrivé à l'âge des personnages de Goytisolo, ne sombre pas dans leurs jeux gratuits et désespérés, c'est qu'il a appris, au cours de son expérience concentrationnaire, le prix de la vie. Aussi que partout où il y a des hommes, il y a toujours un peu d'espoir.

Romancier de vingt ans, M. Michel del Castillo excelle à créer une ambiance, qu'elle soit tendre ou hallucinée. Je crois que ceux qui liront ce premier roman n'oublieront pas Tanguy et ses compagnons, Gunther l'Allemand ou Firmin l'Espagnol. Je leur réserve, quant à moi, une petite place auprès du Grand Meaulnes et de Silbermann.

Claude Couffon.

TABLE DES MATIÈRES
CONTENUES DANS LE TOME XII
(Juillet 1956 - Juin 1957)

La Gérante : Michelle LÉGLISE.

Imprimerie CHANTENAY, Paris. — Juin 1957
Dépôt légal 2e trim. 1957